- PALLI

2



COLLECTION MICHEL LÉVY

UNE

# NUIT DU MIDI

OUVRAGES

# DE MÉRY

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

| | |
|---|---|
| André Chénier | Un volume. |
| La Chasse au Chastre | Un volume. |
| Le Chateau des trois tours | Un volume. |
| Le Chateau vert | Un volume. |
| Une Conspiration au Louvre | Un volume. |
| Les Damnes de l'Inde | Un volume. |
| Une Histoire de famille | Un volume. |
| Une Nuit du Midi | Un volume. |
| Les Nuits anglaises | Un volume. |
| Les Nuits d'Orient | Un volume. |
| Les Nuits espagnoles | Un volume. |
| Les Nuits italiennes | Un volume. |
| Les Nuits parisiennes | Un volume. |
| Salons et Souterrains de Paris | Un volume. |

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT.

# UNE NUIT

# DU MIDI

PAR

MÉRY

NOUVELLE ÉDITION






PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1862

# PRÉFACE

Ce drame, plus vrai que l'histoire, est presque tout entier traduit littéralement de la langue provençale. Il a été écrit à cet âge heureux où l'expérience n'a pas encore corrigé la nature; où les convictions, douées de toute leur énergie originelle, ne font aucune concession et ne gardent aucun ménagement. Les tableaux terribles qui se déroulent dans ce drame sanglant n'appartiennent donc malheureusement pas à la fiction; c'est la vérité, dans sa crudité méridionale: rien n'est inventé, rien n'est créé; tout est copié d'après nature.

Quelques noms seuls restent dans l'ombre et le secret.

Quand cette chronique a vu le jour pour la première fois, il y a trente ans, plusieurs des tristes héros du drame existaient encore, et il leur a été donné de lire leurs exploits et d'assister eux-mêmes au funèbre spectacle dont ils furent les trop célèbres acteurs. Pas un d'eux ne protesta, malgré la transparence des étoiles et des pseudonymes. Aujourd'hui, ces hommes de la mort ont disparu par la mort, et, chose étrange, ils ne laissent aucune lignée directe ou indirecte : un quart de siècle a tout dévoré. La moralité historique subsiste et ne peut faire rougir personne. Le moment ne pouvait être mieux choisi pour cette publication.

# INTRODUCTION

Le sujet principal des scènes qu'on va lire est emprunté aux fastes encore inédits du 1815 *méridional.* Il est impossible d'écrire à la lettre une histoire contemporaine de crimes bourgeois ; il faudrait essuyer à chaque page un procès en diffamation, de la part de tous les héros nommés, et tous ces procès seraient perdus d'avance au tribunal, parce qu'il n'est pas permis de dire : *Vous êtes des assassins,* à des hommes qui n'ont jamais été repris de justice, et qui se promènent gaiement sur la place publique, habillés comme nous. L'infaillible voix du peuple les désigne, les nomme, les flétrit, mais tout bas ; l'historien s'en empare comme d'une classe d'êtres fantastiques ; il leur donne vaguement la qualification de sicaires, et n'isole jamais les individus : il faut que toute une

génération s'éteigne ; alors, à l'aide des traditions, on remplit les lacunes, on met des noms propres à la place des mystérieuses étoiles, on grave le nom de la victime à côté du nom de l'assassin. Il résulte souvent de cette tardive flétrissure publique de déplorables erreurs, mais c'est un mal sans remède : l'âge présent, qui seul pourrait soulever le voile des crimes politiques, n'a pas mission pour cela. Il y a deux ans, dans une ville du Midi, une femme traita publiquement d'assassin de 1815 un homme assez mal noté. Celui-ci intenta un procès, et le gagna ; il sortit du tribunal blanc comme son drapeau. Le ministère public, la loi à la main, prouva qu'on ne pouvait pas dire : *Vous êtes un assassin*, même à un assassin, sans encourir la peine d'un mois de prison et de l'amende; le tribunal n'était pas appelé à prononcer si l'homme insulté était un assassin de 1815 ou non, mais si la femme avait prononcé le mot diffamatoire. Le dernier fait fut prouvé ; on fit droit aux conclusions du ministère public.

L'historien n'aurait pas besoin de se tenir dans cette prudente réserve, si les criminels politiques avaient été traduits aux assises, et, là, condamnés ou absous; le greffe des cours royales serait l'autorité irrécusable consultée au besoin; mais la Restauration s'est déclarée incompétente pour juger les crimes de

Nîmes, de Marseille, d'Avignon. Un instant, sous M. Decazes, il y eut une velléité sourde de remuer le sanglant limon de 1815; bien des figures pâlirent à cette annonce; mais on n'y donna nulle suite, et personne n'en fut étonné, excepté les assassins, lesquels avaient foi en leurs remords. C'était sans doute alors le cas de débrouiller tout ce chaos, de donner un nom aux crimes anonymes, de trahir d'odieux incognitos; l'histoire était fraîche; on voyait encore du sang mal lavé sur les places, sur le gazon des fleuves, sur la dalle des ports; il y aurait eu concours imposant de témoins; les assassins n'avaient pas changé d'habits ni de linge, on aurait pu leur dire : « C'est vous, je vous reconnais! » Aujourd'hui, ils sont tous à couvert sous le bouclier infamant de la prescription légale; car on s'acquitte envers la société, du sang répandu comme d'une dette d'argent, en laissant écouler un certain nombre d'années convenues : on est fort honnête homme après.

En travaillant à ces scènes méridionales, j'ai reconnu, à chaque ligne, l'impossibilité de faire une véritable histoire contemporaine; je viens d'alléguer mes raisons. Il y a eu des victimes en 1815, personne ne le nie; leurs noms peuvent être prononcés tout haut, et même écrits dans les livres, la loi le permet; les victimes font supposer nécessairement des assas-

sins, mais ceux-ci sont inviolables; la rue seule a le privilége de les nommer; j'ai donc été contraint à n'user du bénéfice de la loi que pour ce qui concerne les victimes; quant aux assassins, j'en ai fait un monde idéal, une pléiade nébuleuse, sans intention même de personnes; il eût été mesquin de recourir à de petites allusions, à des désignations voilées, à des semi-confidences d'historien : les assassins que j'ai à mettre en scène ne pouvant être ni nommés, ni franchement révélés, j'ai mieux aimé en faire des êtres imaginaires, en essayant toutefois de leur conserver tous les caractères distinctifs de ces sortes de héros. Ainsi, il est d'usage, dans les villes méridionales, où le remords public arrive toujours après l'exaltation, de rejeter sur les *étrangers* tout l'odieux d'une page criminelle; à Marseille surtout, ville bigarrée de Génois, d'Espagnols, de Piémontais, de marins du Nord, de Napolitains, boucs émissaires des crimes locaux; là, c'est toujours *l'étranger qui a fait le mal;* il y a dans cet axiome une fière pudeur et souvent du vrai; je m'en suis servi pour en tirer le héros principal de ce livre, *l'Étranger*. C'est un égorgeur de profession, un homme qui tue pour tuer, ayant de plus ce courage héroïque qu'on refuse ordinairement aux assassins; être d'exception, dont les types sont malheureusement connus dans le Midi.

J'ai choisi l'assassinat d'Anglès, parce que ce crime est le plus inconcevable qui ait été commis en 1815; c'est *l'assassinat* dans sa plus complète acception. Anglès était septuagénaire; il avait de beaux cheveux blancs et une admirable figure de vieillard; avec ces signes d'éternel respect, il eût désarmé les assassins dans quelque île du Sud; on l'égorgea dans un carrefour de Marseille : il y avait déjà là toute l'horreur d'un parricide. Mais la lâcheté de l'attentat est plus étonnante encore. Anglès ne fût pas frappé dans un de ces mouvements épileptiques qui poussent un poignard dans une poitrine, sous l'influence d'une irrésistible excitation; il y aurait eu ombre d'excuse en faveur de ce bras : Anglès a été traqué dans son petit chemin de campagne, extrait d'une charrette de fourrage où il s'était blotti, conduit à la ville, déposé dans un corps de garde, jugé par dérision, puis, à la nuit close, dans une rue déserte, poignardé de sang-froid par vingt brigands qui voulurent tous avoir leur part d'honneur à cette fête; il y eut même dérision pour ses cheveux : il se trouva un plaisant qui les *teignit* par scrupule en les traînant dans une mare de sang.

Anglès était un patriote de 1789, vieux serviteur dans nos glorieuses armées d'Arcole et de Lodi, homme d'étude et de savoir, jurisconsulte profond;

portant sur sa figure cette solennité imposante des vieux jours, ayant dans son organe ces notes graves et majestueuses qui remuent si fort, mêlées au récit des grandes choses. Ses mains étaient pures, il n'y avait pas un nuage de remords dans la sérénité de ce front patriarcal ; son seul crime était dans ces mots: *patriote* de 1789. On ne saurait se faire une idée, dans les pays du Nord, de tout ce qu'on peut attacher d'infamie à cette dénomination, quand on a vieilli en famille sous quelque toit méridional, sans notion du monde, dans une atmosphère de royalisme mystique, autour d'une table monotone de jeu, avec un bourdonnement de cloche dans l'oreille, et pour adoucissement d'ennui, pour réveil de sieste, un échange éternel de six proverbes patois, une histoire aux cent mille éditions de l'entrée de Cartaux à Marseille, des visites domiciliaires, des prêtres assermentés, des messes dites en chambre, et des assignats, des décades et du *maximum*. Si par malheur, alors, le sort vous a donné pour voisin de campagne quelque patriote de 1789, qui arbore tous les dimanches le pavillon de Cartaux, l'aigreur royaliste prend un caractère d'irritation qui s'épanche en injures larges et sonores, embellies de toute la vigueur de l'idiome natal; les yeux des vieilles femmes sont en perpétuelle observation vers cette maison de patriote qui

revêt sur ses quatre murs une teinte répulsive, une physionomie à part que n'ont pas les autres maisons; l'explosion de la haine devient une habitude de ménage, un accompagnement obligé des affaires domestiques du jour; on s'y complaît même à son insu, parce qu'il y a là matière inépuisable à ces vives impressions qui secouent l'ennui dans les longs jours d'été. L'immobilité de la maison maudite, le patriote voisin qui se promène impassible sur sa terrasse sans se douter de tant de haines si proches, tout cela ne fait que les envenimer davantage; le salon royaliste écume d'une fureur sainte; arrivent les visiteurs de la ville, le prêtre parasite et joueur, le célibataire, ami de la maison, qui dit des bons mots et fait le quatrième au boston; alors il a un chœur complet d'invectives, c'est un finale d'opéra, un rebondissement d'injures, créées dans toutes ces têtes pleines de mistral et de soleil; les pieds trépignent, les poings se crispent, les visages s'allument, les menaces de sang et de mort font trembler les vitres; on s'y familiarise comme à des choses naturelles, mais sans idée d'exécution; malheureusement, quelque homme d'énergie et de crime est là qui écoute, qui s'exalte de tant d'exaltation, qui se persuade que ce voisin patriote, objet d'un pareil déchaînement, ne doit périr que sous son poignard. Vient la crise politique;

et les comiques scènes de vieilles femmes et de fous portent leur tragique fruit : Anglès est assassiné.

C'est un bien singulier pays, celui où les réactions politiques s'accomplissent avec de pareils crimes, où l'on tue un vieillard, parce que de longs commérages se sont exercés contre lui. Heureusement, seize années de civilisation se sont écoulées depuis, et le Midi retardataire en a profité ; la presse y a mis en circulation toutes les idées du bon sens politique ; le royaliste le plus fougueux n'oserait plus y professer la légitimité des crimes de 1815 : l'anniversaire de la journée de sang n'a été célébré qu'une fois en 1816, avec une revue et un *Te Deum ;* cette fête des odieux souvenirs fut abrogée par pudeur, même à l'aurore de la Restauration. Les assassins véritables et les fanfarons d'assassinat n'eurent qu'une courte époque pour conter leurs prouesses ; ils abdiquèrent insensiblement cette supériorité de café qu'ils devaient à leur triste auréole de sang ; on n'osa plus dire d'un ton d'étrange fierté : *J'étais à l'affaire d'Anglès, j'étais aux frères Verse,* comme on a dit : *J'étais à Fleurus et à Lodi ;* les rétractations prudentes commencèrent ; les héros finirent par se justifier hautement de leur héroïsme, par opposer des alibis contre des accusations tirées de leurs propres aveux. Il fut bien reconnu dans les cercles et les cafés fleurdelisés que

ces hommes de 1815 avaient traversé la journée du 25 juin avec des mains pures, et que les victimes étaient mortes sans assassins. S'il n'y a pas de remords au fond de cette conduite, il y a au moins un grand avertissement pour l'avenir; les hommes prédisposés à l'assassinat peuvent y trouver des leçons.

Je puis dire que je suis entré dans le monde au milieu du retentissement de ces horribles scènes; cette impression m'est restée vive et sanglante, toujours comme une chose d'hier. Le peuple s'entassait sur les places, on annonçait hautement dans les groupes là défaite de Napoléon et le retour de Louis XVIII; toutes les figures rayonnaient de joie, la générale battait dans les quartiers vieux. La nouvelle ville offrait un autre aspect; les rues larges, désertes, étincelantes de soleil, étaient occupées sur un de leurs points par des postes de ligne ; les soldats chantaient *la Marseillaise*, derrière leurs fusils formés en faisceaux, où étaient suspendus de blancs médaillons, à l'effigie de l'empereur. Des symptômes d'insurrection apparaissaient au fond des carrefours, et la force armée était immobile et dédaigneuse par ordre ou faute d'ordre; le peuple s'attendait à chaque instant à voir reparaître les quatre canons accoutumés, et le forminable 14e de chasseurs à

cheval; rien n'arrivait, ni canons, ni cavaliers : l'instinct populaire vit une confirmation de la nouvelle du jour, dans cette indécision des chefs militaires, ordinairement si lestes dans la mise en œuvre des moyens répressifs. L'émeute s'enhardit; les masses bourgeoises se rapprochèrent peu à peu du soldat; leurs derniers rangs criaient : *Vive le roi!* pour compromettre les premiers, et commencer quelque chose; le brave général Verdier arrive à cheval, suivi d'un aide de camp, et traverse les groupes au pas, avec une figure sereine; Verdier n'était pas haï du peuple*;

* L'empereur, qui comprenait si bien les hommes, les populations et même les Marseillais, avait envoyé dans les Cent-Jours, à Marseille, des commandants militaires et civils bien propres, par leur caractère particulier, à maintenir la paix dans cette population orageuse. Verdier, Mouton-Duvernet et le préfet Frochot étaient généralement estimés. Brune seul subissait, comme il le disait lui-même, les inconvénients d'une position trop élevée : on ne l'aimait pas. Quand on parlait, dans un lieu public, des qualités personnelles du maréchal, de son affabilité séduisante, de ses goûts de littérateur et d'artiste, on paraissait revenir, dans le cercle auditeur, à des sentiments d'estime pour lui; mais la première impression, toujours décisive chez les Méridionaux, revenait subitement aussi; elle n'avait pas été à l'avantage de Brune. Dès les premiers jours de son arrivée, les calomniateurs avaient inventé son histoire dans les petits clubs monarchiques, et cent horreurs, racontées comme authentiques, n'avaient pas éprouvé la moindre contradiction d'incrédulité. La tête de la princesse de Lamballe, surtout, revenait

aucune menace ne s'éleva contre lui; du geste et de la voix, il exhortait le peuple au calme; c'était lui dire qu'il pouvait s'insurger sans risque; le peuple s'insurgea au cri de *Vive le roi!* et Verdier rentra dans son hôtel. Une scène décisive, comme il en arrive toujours dans ces circonstances, précipita le mouvement : un jeune homme, poussé par une étourderie sublime, fondit sur un peloton de grenadiers, le pistolet au poing, en leur criant : *Bas les armes!* Il tomba percé de trois balles, et le peloton se replia

dans tous les récits; il y en avait assez de cette fable pour soulever contre le maréchal les haines de toute la population. Que d'hommes ont été accusés d'avoir porté la tête de cette infortunée princesse!

A ma première arrivée à Paris, je passais souvent mes soirées au café de Londres, rue Jacob, où je m'instruisais en écoutant les conversations spirituelles d'Alphonse Rabbe, d'Alexis Dumesnil, de Henri de Latouche et de quelques autres célébrités du temps. Un soir, on parlait d'un homme de lettres, très-célèbre alors, quoique académicien, et une voix de calomniateur s'éleva et dit: « Vous avez beau dire, c'est un bon homme et un bon enfant, il a porté la tête de la princesse de Lamballe. » Tous les auditeurs protestèrent avec énergie; mais un d'eux, criant plus fort que les autres, ajouta: « Non, il ne l'a pas portée! — Ah! vous voyez! s'écrièrent à leur tour les amis de l'accusé; monsieur est un contemporain. — Mais il l'a coupée! » ajouta le contemporain. Ce fut un tumulte inexprimable dans le café.

Cette scène donne une idée des violences des haines politiques dans les dernières années du règne de Charles X.

vers le poste voisin. Ce fut le premier sang répandu; la nouvelle en circula dans toute la ville; on battit la générale pour rassembler la garde urbaine; mais la garde urbaine ne se rassemblait pas, les places d'armes étaient presque désertes. C'était un jour de fête, il y avait beaucoup de monde à la campagne par plaisir ou par peur; quelques heures après, la ville et les propriétés étaient à la discrétion de ces bandes de volontaires royaux qui n'attendaient que l'occasion tant promise pour sortir des collines avec leurs équipements étrangers et leurs fusils anglais. Ces sortes d'hommes avaient erré cent jours dans la campagne, se persuadant d'abord qu'il y avait péril pour eux en ville, s'accordant les honneurs de la proscription, puis le croyant eux-mêmes de bonne foi, à force de le répéter aux autres, et se ménageant d'avance, avec cette irritation factice, une excuse pour les représailles qu'ils comptaient exercer un jour.

L'autorité militaire n'avait pas reçu l'ordre d'agir contre une insurrection; il y avait assez de forces pour la réprimer; on la laissa faire : vers les trois heures, on voyait passer, dans les rues qui aboutissent aux portes de la ville, des bataillons de la ligne, l'arme sous le bras gauche, et tambour au dos; leur retraite ne fut inquiétée que la nuit par des tirailleurs volontaires postés derrière les petites murailles du grand

chemin. Quelques cavaliers du 14e, isolés dans la ville, la traversèrent au galop en criant : *Vive l'empereur!* au milieu d'une décharge continuelle de fusils. Bientôt Marseille fut libre de garnison. C'était assez pour satisfaire l'orgueil d'une ville; il y avait une apparence d'insurrection victorieuse dans ces masses de peuple qui étaient venues affronter la ligne, et qui occupaient ses postes ; on pouvait même, dans l'exaltation du moment, s'abandonner à l'idée que les régiments avaient refusé la bataille offerte, et que l'aigle avait fui devant les lis; des chants de fête et de victoire auraient dû terminer ce grand jour; c'était là sans doute le sentiment de presque toute la population, quand les bandes forcenées se ruèrent dans la ville avec ces idées de pillage qui marchent toujours avec des idées d'assassinat.

Les mamelouks étaient un objet spécial d'exaspération : ce fut sur ces malheureux que tombèrent les premiers coups. Quelques-uns d'entre eux avaient sans doute des torts envers le peuple; dans la fougue de leur enthousiasme oriental pour Napoléon leur père, ils ne comprenaient pas cette haine obstinée que les Marseillais avaient contre lui; ils s'indignaient qu'une ville française exécrât si vigoureusement celui qui était un dieu terrestre pour eux, Égyptiens : aussi, dans les Cent-Jours, à toutes les revues, en tête

de toutes les promenades civiques, sur la porte des cafés napoléonistes, sur la place publique où les musiques militaires exécutaient des airs nationaux, on remarquait toujours une douzaine de mamelouks qui, dans leurs chants patriotiques, entremêlaient des gestes menaçants et un refrain d'injures orientales contre le peuple royaliste qui les écoutait. Ce peuple n'a pas d'égal au monde pour sa haine contre les étrangers qui lui arrivent d'outre-mer : Génois, Napolitains, Siciliens, Espagnols, Turcs, Grecs, Égyptiens, il n'est pas un de ces noms qui n'ait été employé comme injure de colère ou de mépris sur le quai bruyant du port, foyer de disputes éternelles. Ce peuple, si impressionnable, si contempteur de tout ce qui n'est pas lui, avait donc fait une longue provision de ressentiments contre ces exaltés mamelouks qui se promenaient en conquérants dans la ville hospitalière ; chaque famille avait sa petite anecdote à raconter sur l'insolence de ces Égyptiens, qui disaient en passant devant les groupes royalistes : *Napoléon più fort quê tu ;* on s'était beaucoup aigri en parlant de leurs moustaches démesurées, de leurs larges cocardes, de leurs chapeaux inclinés sur l'oreille, de leur teint olivâtre, de leurs yeux africains, choses aussi révoltantes que des crimes chez une population nerveuse, toute crispée de royalisme et de tics locaux

Et ce ne furent pas, sans doute, ceux qui avaient eu à souffrir de ces petites bravades égyptiennes qui les punirent de mort; mais ces exaltations puériles trouvèrent de l'écho chez des hommes arrivés pour égorger et qui épousaient les ressentiments des masses inoffensives. Toute la colonie des mamelouks fut frappée en masse de proscription pour les torts de quelques-uns; les femmes mêmes ne furent pas épargnées; on en fusilla dans le port : j'en vis une qui, blessée à mort, en se sauvant à la nage, criait : *Vive l'empereur!* et, quand elle disparut sous l'eau, elle élevait encore sa main au-dessus, comme pour achever par des signes le cri qu'elle avait commencé *. Ce fut un

* Le plus grand nombre des mamelouks qui composaient la colonie s'échappèrent fort heureusement dans les bois de pins près Mazargues; ils partirent en caravane, hommes, femmes, enfants, sous la conduite d'un majestueux vieillard, à la barbo longue et blanche. Ces infortunés campèrent sur les collines, en attendant la mort de la faim. Une compagnie de la garde urbaine partit à dix heures du soir pour leur offrir asile et protection. Ces pauvres gens, surpris au milieu de la nuit, poussèrent, à son approche, des hurlements de terreur, et se jetèrent à genoux en demandant la vie. Ils furent bientôt rassurés en voyant les marques de respect qu'on donnait à leurs vieillards et le soin qu'on prenait de leurs enfants. Après avoir rallié toute la caravane avec des peines infinies, on rentra en ville à la pointe du jour; il n'y avait plus de risques pour eux, l'effervescence était calmée, et le pouvoir provisoire établi.

horrible jour, un jour qui pèse dans le souvenir comme un crime, pour ceux mêmes qui l'ont traversé avec des mains pures, et qui sont en dehors de toute solidarité. Les scènes de pillage et de dévastation passèrent inaperçues, comme absorbées par les scènes d'assassinat; que nous importaient à nous ces hommes et ces femmes qui s'en revenaient chargés des trophées du vol, quand les ruisseaux étaient rouges de sang, quand nos pieds heurtaient des cadavres, quand nous rencontrions le tombereau des mamelouks égorgés dans l'oasis de leur faubourg! Il y en avait là, sans doute, quelques-uns qui s'étaient battus contre nous aux Pyramides, et pour nous à Héliopolis, et qu'un regard de Bonaparte avait déjà naturalisés Français sur la terre d'Orient. Ceux qui les assassinèrent étaient de stupides égorgeurs qui n'avaient jamais entendu parler d'Héliopolis et des Pyramides; c'étaient des Français civilisés plus barbares que ces fellahs de Thèbes qui pleurent de joie au souvenir du sultan du feu, et de nos soldats. Mais il faut se hâter de le dire, jamais paroxysme d'assassinat ne fut plus court; l'immense majorité de la garde urbaine prit les armes le 26, à l'aube, et, toute royaliste qu'elle était alors, elle condamna d'un cri presque unanime d'horreur les crimes du moment, et déploya une admirable énergie de répression. Des détachements fu-

rent envoyés sur les lieux où le pillage était encore flagrant, et il y eut bien des rixes à soutenir qui auraient pu devenir sanglantes; car les pillards, qui regardaient comme légitimement acquis par eux le bien des victimes et des émigrés bonapartistes, n'abandonnaient leur proie qu'avec un regret féroce; il ne fallait pas moins que l'uniforme urbain pour les chasser des maisons envahies. La veille aussi, cette courageuse intervention entre les victimes et les assassins avait été quelquefois funeste aux royalistes qui voulaient arrêter l'effusion du sang.

Les deux nuits qui suivirent ces deux jours tristes, la farandole provençale, cette longue chaîne de danses joyeuses, ne descendit pas dans les rues comme au 14 avril 1814; il aurait fallu danser sur du sang. Dans nos familles royalistes, on eut besoin, pour s'étourdir, de songer au retour prochain du roi; par intervalles, un silence morne coupait l'entretien du repas du soir; on donnait quelques larmes furtives aux victimes, sans oser encore flétrir ni nommer les assassins. Il y eut aussi, dans bien des maisons, des remords qui éclatèrent avant le terme; on s'accusa hautement d'avoir longtemps conseillé des meurtres que des mains étrangères avaient enfin commis; on voyait de jeunes paysans qui s'en retournaient à leur campagne, tristes, désolés, reprochant les crimes de

la journée aux gens de la ville, avec ce style incomparable, mêlé de nonchalance et de vivacité, cette verve naturelle, ces saillies de bon sens, langue poétique, pittoresque, étincelante d'images, langue qu'ils ont créée et dont aucun idiome connu ne pourrait donner une idée. Il y eut enfin, sinon des remords, du moins des douleurs pour toute la ville, excepté chez quelques royalistes stupides, quelques fanatiques et les assassins. Ce fut la morale de cette histoire, ce fut la leçon qui devrait être impérissable, s'il y avait dans certaines têtes une place pour le souvenir.

UNE

# NUIT DU MIDI

## PERSONNAGES

LE MARÉCHAL BRUNE.
ANGLÈS, vieillard de 70 ans.
LE GÉNÉRAL MOUTON-DUVERNET.
LE GÉNÉRAL VERDIER.
M. DUMEURIER, ancien marchand.
MADAME DUMEURIER.
MADEMOISELLE AUZET, sa sœur aînée.
ANTOINE, paysan, âgé de 24 ans.
M. COBARD, parasite et ami de la famille Dumeurier.
M. GODEAU, voisin campagnard de M. Dumeurier.
M. CANTOL.
M. LE COMTE DE ***, conspirateur prudent.
L'ÉTRANGER, assassin.
JOACHIM, son fils.
M. DUTEUIL, leur ami.
PHILIPPE, invalide, vieil ami d'Anglès.
TOINETTE, vieille servante d'Anglès.
CLAIRE, servante de M. Dumeurier.
UN SERGENT DE VOLONTAIRES.
OFFICIERS, AIDES DE CAMP, ÉTAT-MAJOR DU MARÉCHAL.
VOLONTAIRES ROYAUX. — ENFANTS.

La scène est à Marseille et aux environs.

---

On remarquera dans quelques-unes des scènes suivantes, surtout dans la première, plusieurs expressions ou tournures inusitées dans la langue française ; l'auteur a cru devoir, dans quelques cas, rendre l'idiome du pays par des termes équivalents, et traduire mot à mot, dans l'intérêt de la couleur locale, certaines formes de langage propres aux dialectes méridionaux : c'est aussi dans la même intention que l'auteur s'est montré prodigue de termes injurieux rendus avec leur primitive crudité, et qui paraîtraient quelquefois déplacés dans la bouche des interlocutrices, si l'on ne savait combien l'expression de la haine politique est mâle et vigoureuse, même dans les gynécées dévots du Midi.

# UNE NUIT DU MIDI

## SCÈNE PREMIÈRE

Un salon de campagne

(22 JUIN 1815)

M. DUMEURIER, MADAME DUMEURIER, M. CANTOL, MADEMOISELLE AUZET. (Ils jouent au boston.)

M. DUMEURIER.

A vous à donner, monsieur Cantol.

MADEMOISELLE AUZET.

Nous sommes au quatrième tour simple, et je n'ai pas eu un boston !

M. CANTOL.

Vous jouerez aux tours doubles.

MADAME DUMEURIER.

C'est M. Cantol qui gagne tout. Moi, j'en perds cent vingt déjà!... près de deux sous : c'est comme ça tous les soirs.

M. DUMEURIER.

Allons, à toi à demander, ma femme.

MADAME DUMEURIER.

Moi, je passe... Oh! quel jeu!

M. CANTOL.

Vous passez tous... Huit levées.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! ça, quand M. Cantol donne, il a tous les *as.*

M. CANTOL.

C'est la Providence qui me les donne. Atout de l'*as.*

MADAME DUMEURIER.

Oh! faites voir votre jeu; mettez sur table.

M. CANTOL.

Voilà dix levées forcées... J'abandonne un roi troisième.

MADAME DUMEURIER.

Belle grâce!

M. CANTOL.

Le coup est quarante-huit.

MADEMOISELLE AUZET.

Ce n'est pas à la préférence.

M. CANTOL.

Si fait; il tournait *pique.*

MADEMOISELLE AUZET.

Il tournait *cœur.*

M. CANTOL.

Il tournait *pique;* c'est si vrai, que j'ai dit : « Il tourne *pique.* » M. Dumeurier s'ensouvient.

M. DUMEURIER.

Je ne m'en souviens pas.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! finissons vite ce jeu; il y a de quoi prendre des vapeurs.

MADAME DUMEURIER.

C'est bien la dernière fois que je joue.

M. CANTOL.

Les tours doubles commencent. Ne vous fâchez pas, madame Dumeurier; faites comme moi.

MADAME DUMEURIER.

Quel front! Eh bien, voyez-vous ce frons? Tout les jours, il nous gagne notre argent, et puis...

M. CANTOL.

J'ai perdu tous ces jours-ci.

M. DUMEURIER.

Allons, c'est bon, c'est bon. A vous à donner, ma belle-sœur; il se fait tard...

MADAME DUMEURIER.

On gratte au portail... Flore n'aboie pas; c'est M. Cobard.

M. CANTOL.

Voyons, attention au jeu. Vous renoncez à *cœur*, et vous en avez.

MADAME DUMEURIER.

Comment savez-vous que j'en ai?

MADEMOISELLE AUZET.

Eh! il voit les cartes; il est si grand! Et puis il s'allonge toujours.

M. CANTOL.

Attention au jeu.

MADEMOISELLE AUZET.

Mais qui est-ce qui joue?

M. CANTOL.

*Bone Jesus!* c'est M. Dumeurier qui a demandé *misère*.

MADEMOISELLE AUZET.

Je ne l'avais pas entendu. Ah! mon Dieu, le beau jeu qu'il m'ôte, huit levées!

MADAME DUMEURIER.

Et moi neuf! La première fois que j'avais un jeu; et il perdra sa *misère !*

M. CANTOL.

Eh bien, il la payera!

M. DUMEURIER.

Ah! si vous parlez, je jette les cartes : on ne parle pas à la *misère.*

M. CANTOL.

Il a raison.

MADAME DUMEURIER.

Ah! voilà M. Cobard.

(Entrè M. Cobard.)

M. COBARD.

Eh bien, qui gagne? qui gagne?

MADEMOISELLE AUZET.

Chut donc! on joue *misère.*

M. COBARD.

Ah! je vais conseiller madame Dumeurier.

M. CANTOL.

Point de conseil, monsieur Cobard, s'il vous plaît.

MADAME DUMEURIER.

Allons, taisez-vous, monsieur Cobard.

M. CANTOL.

Vous y êtes, monsieur Dumeurier... Voilà le deux de *cœur*... Tous les *cœurs* ont passé.

TOUS.

Il y est! il y est!

M. DUMEURIER.

Je vous préviens que c'est la dernière fois que je joue au boston avec vous.

M. COBARD.

Il y a trente ans qu'il dit ça tous les jours, quand il perd au jeu.

M. DUMEURIER.

Eh bien, vous verrez cette fois. Prêtez-m'en cent, monsieur Cantol, pour payer le coup.

M. CANTOL.

Voilà. Vous m'en devez deux cents maintenant.

M. DUMEURIER.

Comment, deux cents?

M. CANTOL.

Ah! voilà encore une discussion... Je vous en ai prêté cent au second tour, après la *grande indépendance* que vous avez perdue.

M. DUMEURIER.

Je n'ai point perdu de *grande indépendance!*

M. CANTOL.

Ah! celle-là est forte! Demandez à ces dames.

LES DAMES.

Nous ne nous en souvenons pas.

M. DUMEURIER.

C'est bon, c'est bon; je vous en dois deux cents. Ah! quelle leçon!... C'est bien la dernière fois que je joue. Je vous en dois deux cents, monsieur Cantol.

M. CANTOL.

Deux cents... sans regret. Une autre fois, j'écrirai les dettes sur une mauvaise carte. A vous à donner, mademoiselle Auzet.

MADAME DUMEURIER.

Vous venez de la ville, monsieur Cobard?

M. COBARD.

Oui, j'ai profité de la carriole de M. Martin.

MADAME DUMEURIER.

Et qu'est-ce qu'on fait à la ville?

M. COBARD.

Il y a toujours les chevaux sur le Cours, à Mar-

seille; ces coquins de chevaux mangent les arbres; on les fait mourir de faim; Brune n'a pas un sou pour les nourrir, et les royalistes ne veulent pas lui vendre leur foin.

M. CANTOL.

Boston!

MADEMOISELLE AUZET.

Il n'y en a que pour lui.

M. DUMEURIER.

La couleur?

M. CANTOL.

A la préférence.

MADAME DUMEURIER.

Toujours à la préférence. — Monsieur Cobard, et les mamelouks? Il y a toujours des mamelouks sur le Cours?

M. COBARD.

Ah! les brigands! ils ont des moustaches comme cela; et des mines!

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! ne parlez pas de ces gens; ils me font peur la nuit quand je rêve.

M. COBARD.

Je viens de faire baisser les yeux à un, au grand,

qui a un chapeau pointu, vous savez celui que j'ai pris à tic... Servez *carreau*, madame Dumeurier.

MADAME DUMEURIER.

Oh ! vous vous compromettrez, vous; quelque jour, ils vous guillotineront.

M. COBARD.

A propos de guillotines, il y a un menuisier de Castellane qui en a fait vingt-sept.

– TOUS.

Ah ! mon Dieu !

M. COBARD.

Vingt-sept. C'est un de mes amis qui les a vues; elles sont dans une cour.

M. CANTOL.

Vous me coupez mon *as*, mademoiselle Auzet !

MADEMOISELLE AUZET.

Eh ! je n'ai pas de *cœur ;* je renonce... Vingt-sept guillotines !

M. CANTOL.

Alors j'ai perdu : je comptais sur cet *as*.

M. COBARD.

Il y en a trente-six de commandées pour le 15 août. C'est M. Anglès qui les a commandées.

MADAME DUMEURIER.

Encore ce brigrand de jacobin !

M. DUMEURIER.

Chut donc, Marie !... ne parle pas si fort.

M. CANTOL.

Ah ! vous êtes bien imprudente, madame Dumeurier. Payez-moi le coup, c'est vingt-quatre, à la préférence... et j'ai les *honneurs*.

MADEMOISELLE AUZET.

Mais vous m'aviez dit que votre *as* coupé vous faisait perdre?

M. CANTOL.

Oui; mais j'ai fait une dame de *trèfle* troisième.

MADEMOISELLE AUZET.

Il se raccroche à tout.

M. CANTOL.

Ne parlez pas si haut, *bone Jesus*, madame Dumeurier, surtout de notre voisin.

MADAME DUMEURIER.

Faut-il être malheureux, d'avoir un voisin de campagne comme celui-là ! Tenez, regardez par la fenêtre : il est là sur la terrasse... ce vieux patriote... Il a un bonnet blanc, le coquin !

M. DUMEURIER.

Chut ! chut !

MADEMOISELLE AUZET.

Est-ce que vous avez peur qu'il ne vous entende ? Je le lui dirais sur le nez, moi qui ne suis qu'une femme.

M. DUMEURIER.

C'est à vous à donner, monsieur Cantol. Dernier tour qui commence.

M. CANTOL.

Nous ferons un tour de grâce, pour ces dames, qui perdent.

M. COBARD.

Attendez, je vais lui faire une farce, à ce coquin d'Anglès.

M. CANTOL, se levant.

Monsieur Cobard, si vous êtes fou, allez vous promener à la Pinède, et laissez-nous tranquilles. Ces dames ne sont plus au jeu depuis que vous êtes arrivé; vous serez cause qu'on fera fermer mon église.

MADEMOISELLE AUZET.

Moi, je le voudrais, qu'on vous fît fermer votre église ; nous aurions la réserve ici comme dans le

temps de la Terreur ; je sais une *cache*, monsieur Cantol, où ils seraient biens fins s'ils vous trouvaient.

M. CANTOL.

Bien, bien... Huit levées.

MADAME DUMEURIER.

Ah ! il a encore donné !

M. DUMEURIER.

La couleur ?

M. CANTOL.

A la préférence.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh ! ça...

M. CANTOL.

Tiens, j'ai les quatre *as ; misère royalé !* je n'y faisais pas attention ! tour double ! c'est quarante-huit...

MADEMOISELLE AUZET.

Oh ! il n'y a pas de plaisir avec ce saint homme-là : toujours les *as*, quand il donne !

MADAME DUMEURIER.

Il dit que c'est la Providence qui les lui envoie.

M. COBARD.

Ah! l'*étranger*, y a-t-il longtemps qu'il n'est venu?

MADAME DUMEURIER.

Hier au soir. Nous l'attendons à souper aujourd'hui.

M. COBARD.

Il vient toujours déguisé?

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! toujours, et de nuit; vous savez qu'on a donné son signalement à tous les gendarmes.

M. CANTOL.

Pas si haut, pas si haut, mademoiselle Auzet; vous voulez donc passer pour une vierge folle?

MADEMOISELLE AUZET.

Mon Dieu, mon Dieu! mais qu'est-ce qui peut m'entendre?

M. CANTOL.

Votre voisin; à la campagne, on entend tout d'une lieue. Il n'y a pas deux cents pas d'ici au premier figuier de ce...

MADAME DUMEURIER.

Oh! il est toujours sur sa terrasse... Il lit les papiers... Quels papiers il doit lire, ce coquin!... Il re-

garde de ce côté... Il met le pavillon de la nation à sa *bigue.*

M. COBARD.

Il faut que j'aille lui brûler son pavillon cette nuit.

M. CANTOL.

Allons, faites encore cette bêtise.

M. DUMEURIER.

C'est un enragé, ce M. Cobard.

M. COBARD.

Oh ! s'il y avait cent hommes décidés comme moi à la ville, vous verriez demain le drapeau blanc. Mais ce sont tous des poules mouillées. M. le comte de*** se donne une peine d'enfer pour arranger quelque chose...

M. CANTOL.

Laissez-le faire, laissez-le faire, il est plus adroit que vous, celui-là.

M. COBARD.

Oui, c'est un homme de tête, un bon royaliste, riche, et qui donne hardiment son argent; mais il a disparu depuis quinze jours, et on ne sait où il est allé.

MADEMOISELLE AUZET.

Il est allé *au rencontre* du duc d'Angoulême, qui

doit débarquer à Montredon, le jour de la Saint-Jean.

MADAME DUMEURIER.

Ah! grand saint Jean!

M. DUMEURIER.

Vous êtes des bavardes.

M. COBARD.

Oh! il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur Dumeurier; il y a un mois que je sais que le duc d'Angoulême doit débarquer avec cinquante mille Anglais. Je vous en apprendrais bien d'autres, si je voulais : je sais tout.

M. CANTOL.

Eh bien, gardez tout, et laissez-nous faire nos comptes.

MADEMOISELLE AUZET.

C'est fini?

M. CANTOL.

Fini. Nous avons fait deux tours de grâce.

MADAME DUMEURIER.

Allons, encore un tour.

M. CANTOL.

Je ne puis pas; il faut que je me promène avant souper. J'ai laissé mon bréviaire dans votre chambre,

madame Dumeurier; dites à Claire d'aller le chercher. J'en gagne sept cents. A quelle heure le souper, madame Dumeurier?

MADAME DUMEURIER.

A neuf heures, nous attendons l'*étranger*.

M. CANTOL.

Appelez-moi, si je suis dans la campagne.

(Il sort.)

M. COBARD.

C'est un homme insupportable!

MADEMOISELLE AUZET.

Et il gagne toujours.

M. COBARD.

Et poltron! Ah!... J'avais beaucoup de choses à vous dire; mais j'ai fermé la bouche...

MADAME DUMEURIER.

Voyons, voyons, contez-nous ce que vous savez... Asseyons-nous et fermons les fenêtres.

M. COBARD.

D'abord, il y a en ville des lettres de Paris...

TOUS, excepté Dumeurier.

Ah! voyons, voyons.

M. COBARD.

Ça va bien! L'armée s'est révoltée contre Bonaparte, et a crié : *Vive le roi!* Ceci est sûr ; un de mes amis a lu la lettre.

MADAME DUMEURIER.

Je l'avais prédit.

MADEMOISELLE AUZET.

Après? après?

M. COBARD.

Alors, Bonaparte a donné sa démission; ses soldats l'ont pris, l'ont mis dans une cage, et on l'a pendu à la porte de Paris.

MADAME DUMEURIER.

Ah! le doigt de Dieu!

MADEMOISELLE AUZET.

Il est pendu enfin!

MADAME DUMEURIER.

Je l'avais prédit; vous devez vous en souvenir, monsieur Cobard, je vous ai dit là, sur la terrasse, dimanche après vêpres : «Bonaparte sera pendu par ses soldats.»

M. COBARD.

Je ne m'en souviens pas.

MADAME DUMEURIER.

Nous étions à côté du puits, il était sept heures.

M. COBARD.

C'est possible. Écoutez, écoutez encore ! Louis XVII arrive demain à Marseille.

MADAME DUMEURIER.

Louis XVII ! Ah ! mon Dieu ! donnez-moi de l'air.

M. COBARD.

Il y en a même qui disent qu'il est arrivé ; moi, je ne veux vous conter que des choses sûres. Une demoiselle, une sainte, mademoiselle Françoise, de votre congrégation, a presque vu Louis XVII dans une campagne près Cassis.

MADEMOISELLE AUZET.

Elle a vu Louis XVII?

M. COBARD.

Elle a vu la campagne où il a passé une nuit.

MADAME DUMEURIER, pleurant.

Ah ! je mourrais de joie. Que je vous embrasse, monsieur Cobard.

(Ils s'embrassent.)

M. COBARD.

A présent, regardez bien si toutes les fenêtres sont fermées.

MADAME DUMEURIER.

Tout est fermé.

M. COBARD se lève et va examiner les portes et les fenêtres.

Chut! chut! voilà le portrait de Louis XVII! c'est mademoiselle Françoise qui me l'a prêté.

LES DAMES.

Ah! miséricorde! miséricorde! mon bel enfant! mon bel ange! Pauvre innocent! comme il ressemble à son pauvre père!

(Elles couvrent le portrait de baisers.)

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! prêtez-le-moi pour cette nuit; je vous le rendrai demain!

M. COBARD.

Ayez-en bien soin.

MADAME DUMEURIER.

Mais, alors, qu'est-ce qu'on attend pour mettre le drapeau blanc?

M. COBARD.

On attend... on attend que le duc d'Angoulême débarque, ou Louis XVII.

MADAME DUMEURIER.

Alors, s'ils débarquent demain?

M. COBARD.

Demain, nous aurons le drapeau blanc.

MADEMOISELLE AUZET.

Demain?... Ah! je ne dormirai pas cette nuit; je vais faire un drapeau blanc.

MADAME DUMEURIER.

Notre coquin de voisin ne s'attend pas à ce coup-là.

M. COBARD.

Oh! celui-là, son compte est fait.

M. DUMEURIER.

Ah! mon Dieu!

M. COBARD.

Nous lui apprendrons à faire des guillotines.

MADAME DUMEURIER.

Moi, je ne voudrais pas qu'on le tuât ici.

MADEMOISELLE AUZET.

On le tuera où le bon Dieu voudra; c'est un coquin.

M. DUMEURIER.

Et son ami le mamelouk, l'Égyptien?

MADAME DUMEURIER.

Et qui jure comme un païen.

MADEMOISELLE AUZET.

Et qui a une jambe de bois.

M. COBARD.

Nous lui casserons l'autre.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh ! ce sera une punition de Dieu !

M. DUMEURIER.

Avec cela, ce coquin d'Anglès n'a pas la mine d'un coquin.

M. COBARD.

Oui, fiez-vous à cette mine ! Et puis vous ne l'avez jamais regardé de près, vous, madame Dumeurier ?

MADAME DUMEURIER.

Non.

M. COBARD.

Il a deux yeux de sabreur.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah ! sainte Vierge des Accoules !

M. DUMEURIER.

Il a d'assez beaux cheveux blancs.

M. COBARD.

Ah ! que dites-vous là ? des cheveux blancs, un monstre comme ça !

MADAME DUMEURIER.

Qui a un pavillon tricolore qui ne finit plus.

M. DUMEURIER.

Oui, oui ; mais ça n'empêche pas qu'il n'ait de beaux cheveux blancs comme un patriarche de la Bible.

MADAME DUMEURIER.

Eh ! ne dis pas ça, Dumeurier, ne dis pas ça, tu me donnerais des attaques. C'est un patriote de 89.

M. COBARD.

C'est celui-là qui a fait du mal, dans la Terreur !

MADEMOISELLE AUZET.

Il a fait les cent coups.

M. DUMEURIER.

C'est un coquin ; mais je croyais qu'il n'avait pas fait de mal dans...

MADAME DUMEURIER.

Ce brigand ! avec son drapeau ! il n'a pas fait de mal !

M. COBARD.

C'est un buveur de sang.

MADEMOIZELLE AUZET.

Voilà M. Cantol qui rentre; il a déjà fait sa promenade.

(Entre M. Cantol.)

M. CANTOL.

Eh bien, on ne soupe pas encore?

MADAME DUMEURIER.

Nous attendons les amis.

M. CANTOL.

Les amis tardent bien; si nous faisions un petit boston en attendant?

MADAME DUMEURIER.

Il est encore là avec son boston! Asseyez-vous ici, monsieur Cantol; nous parlions du voisin.

M. CANTOL.

Ah! le païen! on ne l'a jamais vu à la messe!

MADEMOISELLE AUZET.

Non, pas même le saint jour de Pâques.

M. CANTOL.

Pas même le jour de Noël. Il dit qu'il se moque de la messe. C'est un athée, un Helvétius!

M. COBARD.

Et un buveur de sang.

M. CANTOL.

Aussi.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! si celui-là n'est pas damné!

M. CANTOL.

Il est dans l'impénitence finale jusqu'au cou.

M. DUMEURIER.

Il se convertira peut-être... Il ne faut qu'un bon acte de contrition.

M. CANTOL.

Oui : il passe toujours devant l'église sans ôter son chapeau. Il est excommunié de droit *jure*, comme on dit en théologie.

MADEMOISELLE AUZET.

Miséricorde! excommunié! Et son Égyptien aussi, son mamelouk?

M. CANTOL.

Eh! il adore les faux dieux... les idoles d'Égypte, *simulacra gentium.*

MADAME DUMEURIER.

Quel abominable voisin! Moi, je tremble toujours quand il fait des tonnerres; j'ai peur que le tonnerre ne se trompe de maison; nous sommes si près de ces deux coquins! Savez-vous, j'ai fini mon eau pascale, et j'ai usé, aux Rogations, ma dernière bougie de la Chandeleur; elle était bordée de vert, ce sont les meilleures contre les tonnerres. Comment allons-nous faire à présent? Nous sommes dans quelques

jours à Sainte-Anne, c'est un jour de tonnerre. Monsieur Cantol, envoyez-nous un grain d'encens du cièrge pascal, et une bougie du *lumen Christi* du samedi saint.

M. CANTOL.

Je vous l'enverrai; c'est vingt-huit sous pour les deux.

MADAME DUMEURIER.

Ah! que j'ai bien envie de voir toutes ces affaires s'arranger! Nous irons à la ville, et nous ne verrons plus ces deux monstres.

M. CANTOL.

Madame Dumeurier, nous souperons demain : aujourd'hui, vos amis nous ont oubliés. Voilà votre mari qui dort; nous aurions eu le temps de faire un petit boston.

MADEMOISELLE AUZET.

La chienne aboie, chut! voici quelqu'un.

(M. Dumeurier se réveille. Ils se lèvent. Entre Claire.)

CLAIRE.

Voici deux paysans.

MADAME DUMEURIER.

Bien! La table est-elle mise?

CLAIRE.

Oui, madame, il y a trois heures, et tout est brûlé.

(Elle sort.)

M. CANTOL.

C'est ça, tout est brûlé.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah bien, à la campagne comme à la campagne.

M. COBARD.

C'est l'*étranger* et son fils ?

MADAME DUMEURIER.

Oui.

M. CANTOL.

Fermons bien les portes quand ils seront entrés.

M. COBARD.

Je suis fâché qu'il ait amené son fils avec lui.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh ! ne dites pas cela, monsieur Cobard ; son fils est un saint.

M. COBARD.

Oui, oui, c'est un brave garçon ; mais il n'est pas dégourdi, et je le crois un peu poltron.

MADAME DUMEURIER.

Chut ! chut !

M. CANTOL.

M. Cobard a raison; ces imbéciles-là, comme Joachim, sont dangereux; ils vous compromettent.

MADEMOISELLE AUZET.

Ne craignez rien, ne craignez rien, c'est tout l'image de son père; il est modeste, le pauvre enfant; il est timide comme une carmélite, mais c'est un bon fils, un brave royaliste; son père lui a donné une bonne éducation, il ne pouvait avoir de meilleur maître.

M. CANTOL.

Moi, il m'a toujours fait l'effet d'un imbécile.

MADAME DUMEURIER.

Oui; mais que son père ordonne à cet imbécile d'aller jeter notre païen de voisin dans sa citerne, une pierre au cou, vous verrez si on désobéira.

M. DUMEURIER.

Ce n'est pas ce qu'il ferait de mieux.

M. CANTOL.

On doit toujours obéir à son père.

MADAME DUMEURIER.

Moi, je n'ai dit ça que pour comparaison.

MADEMOISELLE AUZET.

L'*étranger* ne peut donner que de bons conseils à son fils ; il est doux comme François de Salles ; c'est un homme retiré du monde, qui fait la chapelle dans sa chambre, et s'amuse au jardinage pour sa petite récréation; c'est un chartreux; il aime les fleurs comme saint Philippe de Néry : preuve d'un bon naturel. Et puis il couche sur la dure, et il a un cilice, je le sais.

MADAME DUMEURIER.

Bien, ma sœur, voilà qui est parlé !

M. CANTOL.

Pendant que vous vous échauffez là toutes deux, notre souper continue à brûler; nous mangerons du charbon.

MADAME DUMEURIER.

Bah ! je me moque bien du souper!

M. CANTOL.

Il fallait me dire cela il y a deux heures ; j'étais invité chez M. Godeau, ce soir; il a une cuisinière, celui-là, qui ne laisse jamais brûler un souper.

MADEMOISELLE AUZET.

Oui, mais qui n'a pas fait ses Pâques cette année.

M. CANTOL.

C'est possible; mais je n'ai jamais mangé de meilleures tourtes que chez M. Godeau.

MADAME DUMEURIER.

Ah! vous êtes bien indévot, monsieur Cantol. Quand on vous voit à l'église, on vous donnerait le bon Dieu sans vous confesser; mais, au boston et à la table, vous êtes pire que Nabuchodonosor.

M. CANTOL.

Bien!

M. COBARD.

Voilà *l'étranger!* voilà *l'étranger!* j'entends son pas.

(Entre l'étranger déguisé en paysan provençal, avec Joachim son fils, même costume; ils portent en bandoulière un fusil de chasse.)

L'ÉTRANGER. Il touche la main à tous.

Bonsoir, bonsoir, braves gens.

MADAME DUMEURIER.

Vous venez bien tard; nous étions en peine.

L'ÉTRANGER.

Ah! les affaires, les affaires, que voulez-vous! Nous travaillons beaucoup.

MADEMOISELLE AUZET.

Asseyez-vous un instant, vous devez être bien fatigué.

L'ÉTRANGER.

Moi? Bah! j'en ai vu bien d'autres.

MADAME DUMEURIER.

Avez-vous appétit? avez-vous soif?

L'ÉTRANGER.

Comme ça, non; mais je mangerai un morceau debout.

M. CANTOL.

Comme les Israélites.

L'ÉTRANGER.

Oui, debout; il faut que je parte dans une demi-heure.

M. DUMEURIER.

Vous ne couchez pas ici ce soir?

L'ÉTRANGER.

Non... je coucherai à la belle étoile, à la garde de Dieu.

MADEMOISELLE AUZET.

C'est un saint.

L'ÉTRANGER, à son fils.

Joachim, as-tu faim, toi?

JOACHIM.

Oui, père.

MADAME DUMEURIER.

Quelle soumission!... Eh bien, venez, venez, Joachim, nous vous tiendrons compagnie. Voyons, qui soupe avec nous?

M. CANTOL.

Mais, moi, je soupe... Allons voir ce souper qui est brûlé. Vous ne venez pas, messieurs?

M. DUMEURIER et M. COBARD.

Non, nous souperons plus tard.

MADEMOISELLE AUZET.

Moi, je n'ai pas faim.

(Joachim, M. Cantol, madame Dumeurier sortent.)

M. COBARD.

Eh bien, notre brave ami, où en sommes-nous?

L'ÉTRANGER.

C'est pour demain.

M. COBARD.

Nous le savions.

L'ÉTRANGER.

Êtes-vous prêts, vous autres?

MADEMOISELLE AUZET.

Je vais passer la nuit à faire un drapeau blanc.

L'ÉTRANGER.

Avez-vous des armes... vous... les hommes?

M. DUMEURIER.

Moi, j'ai mon fusil de chasse.

L'ÉTRANGER.

Bon pour les chardonnerets... Et vous, Cobard?

M. COBARD.

Moi, soyez tranquille, j'ai ce qu'il me faut.

L'ÉTRANGER.

Et qu'est-ce qu'il vous faut?

M. COBARD.

J'ai...

L'ÉTRANGER.

Allons, vous n'avez rien.

MADEMOISELLE AUZET.

Moi, je prierai Dieu pour vous.

L'ÉTRANGER.

Ah! ça vaut mieux que les armes de M. Cobard : oui, priez Dieu pour moi; vous m'aviez promis une neuvaine.

MADEMOISELLE AUZET.

Je dis le rosaire tous les soirs à votre intention; c'est six fois plus long que le chapelet.

L'ÉTRANGER.

Bien, bien. Il me faut le secours des bonnes âmes.

(M. Cantol, Madame Dumeurier entrent avec précipitation. Joachim les suit nonchalamment et mange.)

MADAME DUMEURIER.

Nous sommes perdus! nous sommes perdus! (L'Étranger va lentement prendre son fusil, dans un des angles de la cheminée. L'effroi est au comble dans le salon.) Nous sommes perdus! il y a quelque mauvaise nouvelle de Paris. On tire des fusées sur l'aire de notre brigand de voisin... N'ouvrez pas les fenêtres, n'ouvrez pas.

(L'Étranger éteint les deux flambeaux et entr'ouvre une croisée.)

MADEMOISELLE AUZET.

Comme ça, nous ne risquons rien.

L'ÉTRANGER, les yeux dans la campagne; on se groupe autour de lui. Joachim mange toujours. On entend dans le lointain chanter *la Marseillaise.*

Oh! chantez, chantez, brigands!... Ils allument un feu sur la terrasse.

M. CANTOL.

C'est le feu de la Saint-Jean.

MADAME DUMEURIER.

Pardi pas! nous ne tenons que 22; la Saint-Jean est le 24, et puis ils se moquent bien de la Saint-Jean, ces païens, c'est quelque feu de bonne nouvelle.

L'ÉTRANGER.

C'est pour se f..... de nous, je crois, qu'ils font leurs farces.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah! mon Dieu, il jure, ce saint!

M. CANTOL.

C'est permis dans ce cas.

L'ÉTRANGER.

Ces bonapartistes! ils chantent!... Joachim, ici.

JOACHIM, laisse tomber son pain.

Oui, père.

L'ÉTRANGER.

Écoute; tu vois bien ce vieux qui regarde le feu... là, devant le cerisier?

JOACHIM.

Oui, père.

L'ÉTRANGER.

On dirait que tu le touches avec la main.

JOACHIM.

Oui, père.

L'ÉTRANGER.

Il n'y a pas deux cents pas d'ici au cerisier.

JOACHIM.

Oui, père.

L'ÉTRANGER.

Eh bien, tu me comprends?

JOACHIM.

Oui, père.

(Il fait le signe de la croix, prend son fusil, et l'arme. Tous, excepté l'étranger, se précipitent sur lui pour l'empêcher de faire feu.)

M. DUMEURIER.

Mais vous avez perdu la tête; voyez ce grand benêt! est-ce qu'il n'allait pas tirer!

L'ÉTRANGER.

C'était pour rire seulement; me prenez-vous pour un fou?

M. CANTOL.

Si vous aviez un fusil à vent, encore passe.

M. COBARD.

Ah! c'est bien commode, les fusils à vent!

MADAME DUMEURIER.

Quelle peur vous m'avez donnée, saint homme!

MADEMOISELLE AUZET.

Pas à moi.

L'ÉTRANGER

Allons, vous êtes tous des... (Madame Dumeurier rallume les flambeaux.) Mais il ne m'échappera pas, le brigand... Qu'il tremble! j'ai une petite dent de lait contre lui depuis longtemps... Il a voulu piller ma campagne.

MADEMOISELLE AUZET.

Voyez donc! un homme riche comme ça!

L'ÉTRANGER.

Oh! riche, riche.. et de quel argent? Je le sais, moi, de quel argent: de l'argent des braves royalistes qu'il a fait guillotiner. Il faudra bien qu'il retourne aux pauvres, cet argent...

M. CANTOL.

Il faudra l'obliger à cette restitution...

L'ÉTRANGER.

C'est mon affaire. Il voulait me piller, moi! jusque moi! ce voleur de la Sambuque...

MADEMOISELLE AUZET.

Eh ! qu'est-ce qu'il aurait trouvé chez vous, pauvre homme?

L'ÉTRANGER.

Rien ; pas une épingle ; mais c'est égal, il voulait venir piller... c'est son paysan qui me l'a dit. Eh! ne suis-je pas un chien à présent, un chien enragé que tout le monde peut tuer, voler, assassiner? Est-ce que ce brigand de votre voisin n'a pas donné mon signalement à Brune? est-ce que tous les gendarmes ne sont pas à ma poursuite?... Ah! scélérat, tu ne la porteras pas en enfer, celle-là!... Tu ne tireras pas de fusées demain à cette heure!... Allez vous coucher, mes amis, et bonne nuit... Demain sera un grand jour... Après-demain matin, nous irons chanter le *Salve Regina* à Notre-Dame de la Garde; moi pieds nus avec mon fils, c'est un vœu. Nous prierons pour l'âme d'Anglès.

M. CANTOL.

Ç'est une pieuse et salutaire pratique de prier pour les morts.

L'ÉTRANGER.

Bonne nuit... Joachim, ici. Bonne nuit, braves gens. Nous avons trois lieues à faire dans les mon-

tagnes. Priez pour nous. A demain, au soleil tramont.

M. CANTOL.

Allons finir de souper. J'ai été bien malheureux aujourd'hui en souper.

M. COBARD.

Plus qu'un jour à souffrir, monsieur Cantol.

MADEMOISELLE AUZET.

Je vais faire mon drapeau blanc.

(Ils rentrent tous en échangeant des adieux.)

## SCÈNE II

**L'hôtel du maréchal Brune, à Marseille**

— 23 JUIN —

LE MARÉCHAL, LES GÉNÉRAUX VERDIER ET MOUTON-DUVERNET, DES AIDES DE CAMP.

LE MARÉCHAL.

Oui, c'est la volonté de l'empereur : dans les moments de calme et de soumission, justice, douceur, oubli du passé, administration paternelle; dans les moments d'insubordination, de révolte bourgeoise, répression instantanée, terreur même par des moyens innocents. A des parodies de la Vendée, il faut répondre par des parodies de la Terreur; voilà notre plan de campagne.

LE GÉNÉRAL VERDIER.

Il voudrait mieux être sur le Rhin qu'ici, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi? C'est un poste d'honneur aussi : ne som-

mes-nous pas aux frontières maritimes? L'amiral Nill peut débarquer cette nuit à deux lieues, avec dix mille hommes; on vient de me signaler sa flotte; nous avons, pour lui résister, mille hommes d'infanterie légère et deux cents cavaliers. Je ne crois pas que la part de gloire soit plus belle sur le Rhin.

LE GÉNÉRAL MOUTON.

D'ailleurs, en cas de débarquement, il faudrait bien encore diminuer notre petite armée en laissant un corps de réserve en ville; ôtez la garnison une heure, et l'insurrection éclate.

LE MARÉCHAL.

Oh ! c'est infaillible; jusqu'à présent, nous n'avons essuyé que des taquineries de bourgeois, des mutineries d'écoliers, des vaudevilles de halle; les quatre pièces de canon sans poudre, et mèche allumée, braquées sur le Cours, en imposent au peuple; les cavaliers du 14e sont un grand épouvantail aussi : les chevaux effrayent toujours dans les villes où il n'y a jamais garnison de cavalerie; mais, si nous sommes obligés de porter toutes ces petites forces sur le rivage, à deux lieues d'ici, nous nous plaçons sur l'heure entre deux feux. Il y a dans les montagnes quatre mille hommes armés qui n'attendent qu'une occasion pour descendre en ville; que faire à tout

cela? C'est une position délicate; l'empereur a besoin de tous ses régiments; notre garnison est déjà beaucoup trop nombreuse en raison des dangers de la France. Au surplus, nous avons toujours la ressource des vieux soldats : nous crierons : *Qui vive?* et nous tomberons après.

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Crier : *Qui vive?* devant l'ennemi et tomber après, ce n'est rien; mais la guerre civile! la guerre civile!

LE GÉNÉRAL VERDIER.

Ah! maréchal, voilà l'horrible!

LE MARÉCHAL. Il se promène quelque temps les bras croisés et la tête baissée.

Je le sais comme vous... et la guerre civile peut commencer avant que cette aiguille soit sur midi... Elle est commencée peut-être dans la vieille ville... Qui sait?... Oh! le sang dans les rues est horrible à voir!... Aussi, pourquoi ce diable de peuple s'est-il engoué de ses Bourbons! Je ne comprends pas cette épidémie de royalisme... Sont-ils furieux contre l'empereur!

LE GÉNÉRAL MOUTON.

L'empereur a négligé cette ville, et...

LE MARÉCHAL

L'empereur n'a rien négligé... Ce pays ne l'aime pas; il n'aime pas ce pays, voilà tout.

LE GÉNÉRAL VERDIER.

Remarquez, maréchal, que la guerre maritime porte ici un coup mortel au commerce. Ici, ils aiment les Bourbons comme la représentation vivante de la paix et de leur industrie; le pavillon tricolore est comme une chaîne de fer qu'ils jettent à l'entrée du port.

LE MARÉCHAL.

*Inde iræ*. C'est tout le contraire à deux pas d'ici, à Toulon : qu'y faire encore? Quand les intérêts commerciaux se contrarient, il faut administrer pour le bonheur du plus grand nombre, et négliger les exceptions. C'est ce que fait l'empereur. Mais nous ne sommes pas ici pour remonter aux causes; il faut voir les effets isolément, et agir en aveugles, d'après les ordres reçus d'en haut.

LE GÉNÉRAL VERDIER.

Maréchal, avez-vous reçu quelques bonnes dépêches aujourd'hui?

LE MARÉCHAL.

La campagne s'annonce bien, l'armée est pleine

d'enthousiasme; décidément l'Autriche est pour nous; ou je me trompe fort, ou l'empereur a battu les Prussiens et couche à Bruxelles ce soir. Au premier bulletin reçu, je fais tirer cent coups de canon; et nous allons chanter un *Te Deum* à la cathédrale. Cela fera du bien à l'opinion.

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Je ne crois pas que le clergé fasse chorus avec nous à ce *Te Deum.*

LE MARÉCHAL.

Ah! ce diable de clergé! c'est lui qui fait la moitié du mal : pourtant son commerce va toujours; les prêtres n'ont pas de vaisseaux qui pourrissent dans le port; l'Angleterre ne bloque pas leurs enterrements et leurs baptêmes; ils n'ont pas de comptoirs dans leurs sacristies. S'ils craignent que l'empereur, qui a ouvert leurs églises, ne les ferme aujourd'hui, eh bien, au moins, qu'ils attendent pour se plaindre que ce malheur soit arrivé; en se plaignant avant le mal, ils s'exposent à le subir plus tôt. Ces gens-là tuent la religion.

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Ces gens-là se plaignent tant qu'ils ne gouvernent pas.

LE MARÉCHAL.

Oui, on peut leur appliquer le vers de *Britannicus :*

Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours !

LE GÉNÉRAL MOÛTON.

C'est cela.

LE GÉNÉRAL VERDIER.

Maréchal, midi sonne ; avez-vous quelques ordres à nous donner ?

LE MARÉCHAL.

Non, général; continuez le même régime à cette pauvre ville malade; il faut trois choses : douceur, douceur et encore douceur; nous sommes assez forts pour être modérés. Si j'ai besoin de vous, vous serez averti sur-le-champ.

(Le général Verdier sort.)

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Je puis me retirer aussi, maréchal ? J'ai ma revue à une heure.

LE MARÉCHAL.

Ah ! oui, la revue ! Il ne faut pas négliger les revues. Dites aux capitaines de mettre les visages sévères à l'ordre du jour ; beaucoup de sérieux et de gravité en

défilant; les cavaliers, sabre au poing, poitrine en avant, l'œil animé, comme pour une charge. Faites grâce aux bourgeois de *la Marseillaise* aujourd'hui; cela les irrite, quoique ce soit un chant compatriote; ne les irritons pas pour si peu. Qu'on joue les airs de *Cendrillon* et de *la Vestale;* les royalistes battront la mesure du pied et de la main : si quelque mutinerie éclate, alors, je vous le répète, une terreur de grimaces, une parodie de terreur. S'il faut faire des charges au galop, choisissez les rues désertes. Adieu, général.

(Le général Mouton sort.)

LE MARÉCHAL, seul.

Peut-être qu'un jour la tranquillité reviendra; Dieu le fasse! Au moins, n'ayons point de regrets... C'est une partie difficile à jouer; tâchons de faire le moins de fautes possible... Les remords sont les fils des grandes fautes... Mais avec une population volcanisée comme celle-ci... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... (Il appelle en dehors.) Vincent! (Entre un aide de camp.) Portez cet ordre au capitaine d'artillerie... (Il donne un pli à l'aide de camp, qui sort.) Voici une amélioration, je vais débarrasser la place publique de cet attirail de canons qui consterne la ville. Ce soir, les boutiques vont se rouvrir.

Entre ANGLÈS.

LE MARÉCHAL.

Ah! vous allez approuver mes mesures, monsieur Anglès... (Ils se serrent cordialement les mains.) Ce soir, vous ne verrez plus de batterie sur le Cours : je la fais enlever.

ANGLÈS.

Très-bien, maréchal; je vous félicite de la mesure: ce soir, au souper, la ville dira du bien de vous.

LE MARÉCHAL.

La ville ne m'aime pas trop, je le sais; Mouton et Verdier sont en faveur, eux, dans les beaux quartiers; Mouton est un homme charmant qui va dans le monde, lui; il chante *Partant pour la Syrie* aux dames royalistes avec une voix délicieuse, et on lui pardonne sa cocarde en faveur de son amabilité de salon. Moi qui ne chante pas et qui reste dans ma tente, je subis les inconvénients de ma haute position. Je suis un tigre, un Robespierre, un buveur de sang, et même un monstre qui a porté la tête de la princesse Lamballe; vous savez que c'est le crime banal dont les royalistes ont déjà chargé cent personnes au moins; c'est à mon tour aujourd'hui. Ces bonnes gens! Je parie que

pas un d'eux ne serait mon ennemi demain, s'il pouvait causer aujourd'hui cinq minutes avec moi.

ANGLÈS.

Oh ! c'est bien sûr, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Mais je ne puis pas appeler en détail une population en audience particulière; et, d'ailleurs, il faut que je garde une atmosphère de terreur, plutôt dans leur intérêt que dans le mien. Quand on ne veut pas ensanglanter les villes folles, il faut les effrayer. C'est que c'est un pays bien singulier, celui-ci ! Marseille se croit toujours ville indépendante; elle s'égare avec le souvenir confus de ses vieilles traditions, de ses vieilles franchises; elle vit, même à son insu, sous l'influence du passé. La France n'est rien pour les Marseillais; ils sont la France, eux; s'ils s'insurgent aujourd'hui contre notre garnison, et qu'ils soient vainqueurs, ils n'ont pas l'air de se douter que, demain, quatre régiments peuvent accourir pour étouffer la rébellion; ils s'imaginent que le destin de Louis XVIII est en leurs mains, et qu'une petite victoire de carrefour peut rouvrir les Tuileries aux Bourbons. Il y a sans doute du beau, du louable, dans cette confiance individuelle, dans cette étourderie de dévouement; je l'aime, tant qu'elle ne se

manifeste pas; mais mon devoir sacré est d'en prévenir la fatale explosion. Que pensez-vous de ce jugement, mon cher avocat, vous qui êtes ancien dans le pays?

ANGLÈS.

Bien jugé, maréchal, sans flatterie.

LE MARÉCHAL.

Eh! les patriotes de 89 ne flattent pas; ils ne feraient pas leur coup d'essai sur un maréchal de l'Empire. Ah çà! quand serez-vous tout à fait des nôtres, monsieur le républicain?

ANGLÈS.

Quand Napoléon nous reviendra.

LE MARÉCHAL.

Ce sera bientôt... Une bonne victoire, encore un Austerlitz, et nous aurons un empereur constitutionnel. Mais il faut l'Austerlitz d'abord.

ANGLÈS.

Oh! avant tout, la gloire de la France! Le despotisme plutôt que l'invasion.

LE MARÉCHAL.

Eh bien, nous voilà d'accord.

ANGLÈS.

J'ai offert de prendre les armes, et de partir en

poste pour la frontière ; j'aurais prêté serment de fidélité à Napoléon, à l'empereur absolu, et cela de tout mon cœur ; mais on m'a dit que les engagements des septuagénaires n'étaient pas reçus.

LE MARÉCHAL.

Je sais cela. Vous êtes un citoyen, vous.

ANGLÈS.

Eh ! j'aurais mis volontiers un schako sur mes cheveux blancs. Mais, si les Anglais débarquent, maréchal, vous savez que je suis engagé pour l'avant-garde.

LE MARÉCHAL.

C'est convenu ! Mais, à vous dire vrai, ce ne sont pas les Anglais que je crains ici. Il ne me vient point de mauvaises nouvelles de la mer ; ce sont nos montagnes qui m'inquiètent.

ANGLÈS.

On grossit peut-être les rapports qu'on vous fait, maréchal ; les imaginations de ces compatriotes sont vives, et l'hyperbole est la figure favorite du pays...

LE MARÉCHAL

Aussi je retranche toujours la moitié du tableau dans les rapports qu'on me fait ; eh bien, l'autre moitié suffit encore pour être alarmante. Au reste,

je ne cesserai de le répéter : ce n'est pas pour nous que je tremble, c'est pour eux. Tout cela ne peut finir qu'avec du sang... Il y a chez eux tant d'irritation et de folie, de confiance aveugle dans leurs oracles de sacristie, de clubs religieux !... Dans les partis éclairés, toute nouvelle favorable qui leur tombe comme du ciel n'est pas accueillie avec enthousiasme ; on la commente de sang-froid, on discute sur son plus ou moins de vraisemblance, on se tient sur un doute de prudence et de raison ; mais, chez les royalistes, tout conte absurde a un caractère officiel dès qu'il caresse leurs espérances et leur opinion. Ce sont des gens ainsi faits : comme ils se croient perpétuellement l'objet exclusif des attentions de Dieu, ils ne mettraient pas même en doute une nouvelle miraculeuse. C'est ce qui les retient dans cette perpétuelle exaltation si inquiétante pour nous ; ils sont prêts à accueillir, dans le même jour, mille nouvelles successivement démenties les unes par les autres, sans que l'expérience leur apprenne jamais à se tenir en garde contre leurs nouvellistes de club et de café ; et ils peuvent vivre trente ans comme cela ! Si leur cause vient à triompher, c'est toujours justement par des moyens sur lesquels ils n'avaient pas compté, et que leurs prophètes n'avaient pas prédits... Ils ont aussi une foi entière aux

prêtres. Qu'un prêtre, dans un moment d'exaltation, leur dise : «Allez!» et ils iront; et voilà le feu aux poudres. Et les victimes de cette échauffourée inévitable seront de pauvres diables jetés en avant; les machinateurs, les véritables criminels échappent toujours. Ce n'est point ici comme en Espagne, où les nobles payent de leur personne, où les prêtres marchent au feu la croix à la main. Ici, les prêtres poussent à la révolte, entre les deux grilles du confessionnal : que la bataille arrive, ils resteront chez eux à dormir ou à faire leur cent de piquet.

ANGLÈS.

Oh! maréchal, on vous a bien irrité contre nos prêtres! Ce sont, en général, ici, des gens bons et simples, qui n'aiment sans doute pas l'empereur, mais qui se garderaient bien de le dire tout haut, et même tout bas; ils se sont fait une petite vie douce, cloîtrée, sensuelle, mystique, et ils tâchent de la conserver. Quant aux exceptions...

LE MARÉCHAL.

C'est pour les exceptions aussi que je parle... Ce sont toujours les exceptions, dans les corps religieux, qui gâtent tout. Je puis vous montrer la liste de nos prêtres conspirateurs; elle est courte, on ne m'en désigne que cinq... Mais ceux-là font du mal pour

mille; et, pour ne vous en citer qu'un... votre voisin, M. Cantol; il fraye avec tous les chouans; c'est le confesseur du seul homme énergique que nous ayons à craindre, l'*étranger*.

ANGLÈS.

Oh! M. Cantol est un fou.

LE MARÉCHAL.

D'accord; mais ce sont précisément les fous qui sont dangereux la veille des guerres civiles. Je vous l'ai déjà dit, ce fou vous jouera quelque mauvais tour, à vous le premier, monsieur Anglès; et, sans votre protection de voisin, je l'aurais déjà fait arrêter, lui, l'*étranger*, et cette famille Dumeurier, dont la maison est une hôtellerie de chouans... Hier au soir encore, il y avait club chez eux; l'*étranger* et son fils y sont venus en armes. Ah! nous sommes instruits de tout; la police a glissé dans la bande de l'*étranger* un espion adroit et dévoué; ce n'est pas moral, mais c'est l'affaire de la police. Voilà le rapport, vous pouvez le lire.

ANGLÈS.

C'est inutile, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Mais ce qui ne serait pas inutile, ce serait de prendre vos précautions; ces gens-là vous en veulent; il

n'est sorte de calomnies qu'ils ne répandent contre vous; cette irritation peut vous être funeste.

ANGLÈS.

Oh ! je suis bien tranquille, mes cheveux blancs me protégent, maréchal ; la couronne blanche du vieillard est plus sacrée que celle des rois.

LE MARÉCHAL.

Je vous croirais pourtant plus en sûreté dans l'appartement que je vous ai vingt fois offert ici.

ANGLÈS.

Il me faut la campagne, et mon vieux camarade, mon vieil ami Philippe, a besoin de moi; c'est un soldat invalide. Il nous faut la campagne à tous deux; c'est notre vie, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Dieu le fasse ! Mais mon heure de récréation d'après-midi s'est passée à causer; aujourd'hui, nous ne lirons rien d'Horace *; il faut que je sois à cheval dans un quart d'heure. Je vais visiter le fort Jean.

* Les deux hommes qui ont paru à Marseille dans deux circonstances critiques, et qui ont fait sur le peuple une vive impression, Brune et le brave général Delort, avaient tous deux une affection particulière pour Horace, qu'ils ont traduit dans leurs rares loisirs d'orageuse garnison.

ANGLÈS.

Vous m'aviez promis de me montrer cette traduction...

LE MARÉCHAL.

Ah! oui, celle de l'ode sur la guerre civile : *Quo ruitis, cives;* c'est presque de circonstance... Le temps m'a manqué pour finir cette ébauche; les affaires doivent passer avant la rhétorique; et quelles affaires!... Mon cher Anglès, nous ferons de la littérature, quand nous aurons de plus doux loisirs... A propos, avez-vous reçu mon petit bulletin hier au soir?

ANGLÈS.

Oui, maréchal... J'ai brûlé un feu de joie; j'en brûlerai à chaque bonne nouvelle... A la première victoire, je donne bal sur ma terrasse.

LE MARÉCHAL.

Oui, mais n'invitez pas vos voisins à ce bal; ils brouilleraient les contredanses, par esprit de royalisme... Adieu... Si j'ai quelque chose de nouveau ce soir, je vous enverrai une espèce d'estafette...

ANGLÈS.

Vous êtes bien bon, maréchal.

LE MARÉCHAL.

A demain... et méfiez-vous de votre voisinage.

(Ils sortent ensemble.)

## SCÈNE III

**La terrasse de M. Dumeurier, à la campagne**

MÊME JOUR, A CINQ HEURES

M. DUMEURIER, M. COBARD.

M. DUMEURIER

Je ne le veux pas ! je ne le veux pas ! Vous voulez me faire fusiller à la Plaine.... Avez-vous vu la Révolution, vous, monsieur Cobard?

M. COBARD.

Moi, la Révolution? Je l'ai vue comme je vous vois! je l'ai vue mieux que vous : j'étais émigré.

M. DUMEURIER.

Vous étiez émigré, vous?

M. COBARD.

Oui, à Manosque, après l'entrée de Cartaux. On voulait me couper le cou parce que j'étais lieutenant

5.

dans la garde départementale qui marcha contre les Allobroges : avez-vous marché contre Cartaux, vous?

M. DUMEURIER.

Cela ne vous regarde pas... Mais on a vendu mes marchandises au maximum, et j'ai été ruiné.

M. COBARD.

Comme moi.

M. DUMEURIER.

Comme tous les braves gens... Et puis j'ai été dénoncé au citoyen Bon; et, si le 9 thermidor n'était pas venu, je ne serais pas ici; c'est pour cela, voyez-vous, que je veux être prudent : la prudence est mère de la sûreté. Je ne mettrai votre drapeau blanc là, que lorsque je l'aurai vu au balcon de la Commune, et voilà.

(Entrent madame Dumeurier et mademoiselle Auzet.)

M. COBARD.

Arrivez, arrivez, mesdames! M. Dumeurier ne veut pas mettre le drapeau blanc.

MADAME DUMEURIER.

Oh! depuis quelque temps, mon mari a perdu la cervelle, on ne le reconnait plus; je crois qu'il s'est fait bonapartiste.

M. DUMEURIER.

Je me suis fait... je me suis fait... Vous êtes des femmes, vous autres; vous ne voyez pas où vont les extravagances.

MADEMOISELLE AUZET.

Bonne mère! des extravagances, le drapeau blanc! Ah! mon beau-frère, vous avez bien changé depuis que vous fréquentez M. Anglès.

M. DUMEURIER.

Je fréquente Anglès, moi? Allons, vous êtes folle.

MADEMOISELLE AUZET.

Enfin, vous lui parlez, à M. Anglès!

M. DUMEURIER.

Je lui ai parlé une fois, il y a cent ans, là-bas, près du figuier des figues-fleurs...

MADEMOISELLE AUZET.

Ah! vous voyez!

M. DUMEURIER.

Attendez... ce fut pour lui dire : «Monsieur Anglès, votre paysan prend toutes mes figues qui tombent dans votre *bien**.» Alors il me répondit : «Que voulez-

* Campagne.

vous que j'y fasse? Voilà cinq francs, donnez-les aux pauvres de la paroisse; ce sera une espèce de restitution.» Et je pris les cinq francs.

MADAME DUMEURIER.

Ce brigand a parlé des pauvres!

M. COBARD.

C'est un philosophe.

M. DUMEURIER.

Voilà tout. Quand je le rencontre dans le chemin: « Bonjour! bonsoir!» Qui a passé là? Personne.

MADEMOISELLE AUZET.

C'est égal, vous êtes un peu bonapartiste.

M. DUMEURIER, furieux.

Allez vous promener! Elles vous feraient damner, ces femelles!... On ne mettra pas le drapeau blanc.

MADAME DUMEURIER.

On le mettra!

MADEMOISELLE AUZET.

On le mettra!

M. COBARD.

Nous le mettrons!

M. DUMEURIER, furieux.

Allez le mettre chez vous, monsieur Cobard; ah!

par exemple, celui-là est trop fort... Qu'est-ce que vous êtes ici, vous? Un *quinola* à l'écart, pas davantage.

M. COBARD.

Touchez là, monsieur Dumeurier; vous êtes un bon enfant, ne nous fâchons pas.

M. DUMEURIER.

Je ne me fâche pas... mais aussi pourquoi nous presser de mettre ce drapeau blanc; attendons encore un peu; *che va piano, va sano*... Vous arrivez, vous, monsieur Cobard, et vous dites : « Il n'y a plus les canons sur le Cours; il n'y a plus de drapeau de la nation aux croisées; Brune s'est allé enfermer au fort Saint-Jean; j'ai rencontré Anglès, qui cherchait à la ville une maison pour se cacher; » voilà tout ce que vous venez de nous dire, pas vrai?

M. COBARD.

Oui... eh bien?

M. DUMEURIER.

Eh bien, tout de suite, là-dessus, vous voulez que nous mettions le drapeau blanc!

MADEMOISELLE AUZET.

Comment! il n'y en a pas assez là, de bonnes nouvelles? vous en voulez davantage?

5.

M. DUMEURIER.

Mais, oui, j'en veux davantage.

MADAME DUMEURIER.

Allons, tu n'a pas confiance en Dieu.

MADEMOISELLE AUZET.

Et puis, sans bouger d'ici, regardez chez le voisin, il n'y a plus le drapeau de la nation... Elle est claire, celle-là, de nouvelle!

M. DUMEURIER.

Oui, oui, il y a bien quelque chose... Mais, saint Joseph! attendons encore jusqu'à demain.

MADAME DUMEURIER.

Allons, nous serons les derniers; ça te fera un bel honneur, Dumeurier.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah! voilà M. Godeau qui arrive en courant par l'allée... Il nous fait des signes avec son chapeau... Sainte mère de Dieu, il a la cocarde blanche!

TOUS.

La cocarde blanche! Arrivez! arrivez!

(Entre M. Godeau. Il se jette tout essoufflé sur un banc de pierre. On se précipite sur son chapeau pour baiser la cocarde.)

M. GODEAU.

C'est fini!

TOUS.

C'est fini!

(Ils s'embrassent tous.)

MADAME DUMEURIER.

Eh bien, Dumeurier?

M. DUMEURIER.

Ah! j'ai toujours dit que c'était possible... (A M. Godeau.) Vous venez de la ville?

M. COBARD.

Laissez-le respirer.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah! il respirera demain. Vous venez de la ville?

M. GODEAU.

Oui... non... j'y allais... J'ai rencontré à l'octroi un de mes amis qui en venait, et qui m'a dit que c'était fini...

M. COBARD.

Eh bien, vous voyez, monsieur Dumeurier!

M. DUMEURIER.

Laissez parler.

M. GODEAU.

Que tout était fini ; que Brune avait été mis en pièces à Saint-Jean.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah ! le coquin !

M. GODEAU.

Que les Anglais avaient débarqué...

MADEMOISELLE AUZET.

C'est Louis XVII ! Vive Louis XVII !

M. GODEAU.

Et qu'on avait mis le drapeau blanc à la Commune.

TOUS, excepté Dumeurier.

Vive le roi !

(Mademoiselle Auzet rentre.)

MADAME DUMEURIER.

Et Bonaparte ?

M. GODEAU.

On l'a pendu à la porte de Paris.

M. COBARD.

Ah ! je vous l'avais dit hier ; c'était sûr.

M. GODEAU.

Demain, vous viendrez manger une tourte chez moi ; nous nous régalerons... A propos, et M. Cantol, il n'est pas ici ?

MADAME DUMEURIER, d'un air mystérieux.

M. Cantol ne viendra que demain; il est en course.

M. DUMEURIER.

Et votre ami que vous avez rencontré, comment l'appelez-vous, celui qui vous a donné ces nouvelles?

MADAME DUMEURIER.

Ah! le voilà encore, ce saint homme!

M. DUMEURIER.

Mais enfin, cet ami a bien un nom?

M. GODEAU.

C'est Chose... vous ne connaissez que ça... qui a des lunettes vertes...

MADAME DUMEURIER.

Ah! oui, oui, c'est un saint!

M. GODEAU.

Il était sur la liste de ceux qu'on devait guillotiner le 24, pour la Saint-Jean.

(Une croisée s'ouvre, mademoiselle Auzet y arbore le drapeau blanc.)

MADEMOISELLE AUZET.

Le voilà! le voilà! le béni! le saint!

Chantons l'antienne
Qu'on chante dans M lan!

M. COBARD.

Attendez, attendez... Tous en chœur, en chœur...

(Il chante d'une voix fausse.)

Peuple français, peuple vaillant,
Né pour l'honneur...

Je l'ai pris trop haut.

Peuple français...

M. GODEAU.

Encore trop haut.

Peuple français ..

Voilà le ton.

M. COBARD.

Pas celle-là, pas celle-là; il faut trop monter.

Français, quel est ce chevalier
Du bon Henri...?

Je ne suis pas en train aujourd'hui.

MADAME DUMEURIER.

Ah! c'était votre triomphe, celle-là.

M. COBARD.

Oui, je faisais pleurer tout le monde...

Français, quel est ce chevalier
Du bon Henri, portant l'air mure?
Son...

Non.

Dans ses bras...

MADAME DUMEURIER.

Oui, oui.

Dans ses bras il porte un olivier.

M. COBARD.

Vive Henri-Quatre !
Vive ce roi vaillant !

MADEMOISELLE AUZET, de la croisée.

Pas celle-là, pas celle-là ; il y a des immodesties à la fin.

M. COBARD.

Ah ! le *vert galant ?*

MADAME DUMEURIER, bas.

Non ; à la fin de cette chanson, on parle des mauvaises femmes de la rue Beauvau... *J'aimons...* Vous savez ?...

M. COBARD, exalté.

Attendez, attendez, j'en sais trente mille, quatre cent mille !

Soldat, descends de tes créneaux,
Porte aux genoux...

MADAME DUMEURIER, lui mettant la main sur la bouche.

Il y a encore des amourettes dans celle-là.

M. COBARD.

L'aurore du bonheur luit enfin sur la France,
L'airain n'appelle plus nos conscrits à la mort.
Accourez, troubadours...

Ah ! ici, vous avez un chœur superbe; attention au chœur :

Accourez, troubadours, chantez avec transport
La chute du despote et notre indépendance.

Le refrain, le refrain... le refrain, monsieur Godeau ! je ne souviens plus du refrain. Diable de refrain !

MADAME DUMEURIER.

Ah ! ne jurez pas, monsieur Cobard.

M. COBARD.

J'ai dit *diantre* de refrain; c'est permis, les prêtres le disent. Diantre de refrain !

Vive le roi ! vive le roi !
Chers camarades,
Buvons rasades
A la santé de notre roi

MADAME DUMEURIER.

Ah ! qu'il est sot, cet air ! Je le déteste.

M. COBARD.

On le chante à la comédie.

MADAME DUMEURIER fait le signe de la croix.

*Jésus! Maria! Joseph!*

M. COBARD.

Après souper, je vous chanterai jusqu'à minuit, et puis nous irons faire un charivari au voisin.

M. GODEAU.

Allons, mes enfants, je vais vous souhaiter le bonsoir; ma femme ne sait encore rien... J'ai peur qu'elle ne tombe morte de joie.

MADAME DUMEURIER.

Ah! c'est bien fait pour ça.

M. GODEAU.

Je le lui ferai venir peu à peu... C'est qu'elle est plus royaliste que moi, ma femme.

MADAME DUMEURIER.

Si vous vouliez vous rafraîchir, monsieur Godeau, vous devez avoir soif... Allons, un verre de capillaire.

M. COBARD.

Ce n'est pas de refus; je boirai volontiers aussi; le chant m'a échauffé.

MADEMOISELLE AUZET, sortant de la maison.

Il n'y a plus de capillaire; M. Cantol l'a fini hier

soir en disant son office : il boirait tout le revenu du *corpus Domini*, ce M. Cantol.

M. GODEAU.

Ce sera pour une autre fois ; bonsoir, mes enfants, bonsoir ; à demain.

(Tous l'accompagnent jusqu'au perron.)

MADAME DUMEURIER.

Une idée ! une idée, ma belle-sœur ! nous allons nous habiller pour aller à la ville voir les illuminations ce soir.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah ! nous mettrons notre robe blanche du comte d'Artois, et des fleurs de lis aux bonnets. Ah ! qu'elles doivent être jaunes, ces fleurs de lis ! C'est égal.

MADAME DUMEURIER.

Bah ! le soir, ça ne se voit pas ! Allons à la ville.

M. DUMEURIER.

Un moment, un moment !... Oh ! ces saintes femmes !

MADAME DUMEURIER.

Eh bien, tu vas recommencer ton train, après tout ce que t'a dit M. Godeau ?

M. COBARD.

Eh bien, monsieur Dumeurier, après ce qu'a dit M. Godeau, je vous parie six francs d'aller planter ce drapeau blanc sur la place Royale.

M. DUMEURIER.

Un moment, un moment! C'est drôle, que je ne puisse jamais parler chez moi!

M. COBARD.

Eh bien, parlez.

M. DUMEURIER.

Ce M. Godeau est une tête verte qui...

MADAME DUMEURIER.

M. Godeau a quarante-huit ans sur son dos, ce n'est pas un enfant; il communie tous les huit jours.

M. DUMEURIER, furieux.

Voulez-vous me laisser parler, *sacrebieu!*

MADEMOISELLE AUZET.

Ah! que de péchés il fait aujourd'hui! Bon jour, bonne œuvre.

MADAME DUMEURIER.

Si tu entendais le diable comme il rit derrière toi, quand tu jures comme un païen.

MADEMOISELLE AUZET.

Depuis quelque temps, on ne vous reconnaît plus, Dumeurier; vous êtes un Voltaire, la!

M. DUMEURIER.

C'est vous autres qui me ferez devenir un Voltaire, un Rousseau, un Piron...

MADAME DUMEURIER.

Ah! bel ange gardien, garde-le bien! il déparle; il faut que je lui brûle son *Histoire romaine*, qu'il lit le soir.

M. COBARD.

Allons, monsieur Dumeurier, voyons, parlez... Ces dames sont un peu vives aujourd'hui; nous sommes tous fous aujourd'hui, en voyant ce drapeau; si je ne me retenais pas, moi, je me jetterais dans la citerne, de joie.

M. DUMEURIER.

Je vais essayer de parler... On voit la Vierge de la Garde d'ici, pas vrai?

M. COBARD.

On la voit très-bien.

M. DUMEURIER.

Je vais prendre ma longue-vue, et nous verrons s'il y a le drapeau blanc au fort; s'il y est, je me mets la *faquine* bleue, et nous allons tous à la ville.

M. COBARD.

Il y a le drapeau blanc, je le vois, blanc, très-blanc.

(Ils regardent tous dans le lointain.)

M. DUMEURIER.

Ah! par exemple, je vous défie bien de voir la couleur d'ici; moi, je ne vois pas le fort.

MADAME DUMEURIER.

Il est blanc.

MADEMOISELLE AUZET.

Il est blanc, oh! ça, blanc comme le mien.

M. DUMEURIER.

Bon, bon, je vais chercher la longue-vue.

(Il rentre.)

M. COBARD.

Je le vois comme si j'étais dessus; j'ai une vue de chat.

MADAME DUMEURIER.

Enfin, le rouge et le bleu se verraient bien...

MADEMOISELLE AUZET.

Ni rouge ni bleu; oh! qu'il est blanc! blanc sans tache. Oh! mon bel agneau!

M. COBARD.

Je parie douze francs contre une pièce de vingt-quatre sous. Oh! il faudrait être aveugle!

(M. Dumeurier sort et braque sa longue-vue sur un mûrier. On se groupe autour de lui.)

M. DUMEURIER.

C'est le drapeau de la nation!

TOUS.

Pas possible! pas possible!

MADAME DUMEURIER prend la longue-vue et regarde

Il est blanc comme la neige! Tenez, regardez.

MADEMOISELLE AUZET la remplace.

Blanc, avec trois belles fleurs de lis au milieu. Regardez, monsieur Cobard.

M. COBARD.

Oh! je n'ai pas besoin de regarder; j'y vois mal, moi, avec les porte-vues. Tous les bons yeux sont comme cela.

M. DUMEURIER.

Eh bien, appelons le fils du paysan...

MADAME DUMEURIER.

C'est inutile.

MADEMOISELLE AUZET.

C'est manquer de confiance en Dieu.

M. DUMEURIER. Il appelle en dehors.

Antoine, Antoine!

M. COBARD.

Oh! Antoine n'a pas de meilleurs yeux que moi.

M. DUMEURIER.

C'est le premier chasseur du quartier; il verrait d'ici monter une mouche sur ce pin là-bas.

M. COBARD.

C'est possible, mais il ne connaît rien aux drapeaux; il a été réformé au corps.

M. DUMEURIER.

Il a été réformé pour son bras cassé, mais pas pour ses yeux... Ah! le voilà! (Entre Antoine.) Antoine, regarde là, à cette longue-vue, de quelle couleur est le drapeau de la vierge de la Garde.

ANTOINE regarde.

Attendez, attendez; nous ne sommes pas pressés, pas vrai?

MADAME DUMEURIER.

Oh! celui-là a un flegme à vous faire mourir.

ANTOINE.

Attendez, je vois le fort... un peu trouble.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! c'est un porte-vue de notre grand-père.

ANTOINE.

Attendez... Ah! voilà le mât... j'ai le mât... Il n'y a point de drapeau.

TOUS.

Il n'y en a point!

ANTOINE, se relevant et cédant la longue-vue à M. Cobard.

Pas plus de drapeau que sur cet amandier... Eh! je le vois bien sans votre porte-vue... il n'y a rien. Avec le mistral, on ôte toujours le drapeau... il en mangerait bien, le mistral!

M. COBARD, fermant le porte-vue.

Rien, il a raison... C'est une preuve qu'on va mettre le drapeau blanc.

MADAME DUMEURIER, à mademoiselle Auzet.

Oui, oui, on va le mettre.

M. DUMEURIER.

C'est un peu fort... Moi, j'ai vu le drapeau de la nation.

M. COBARD.

C'est possible, mais on l'a ôté tout de suite après; vous n'avez jamais vu ôter un drapeau? *Pst*, on n'a pas le temps de dire *Amen*.

ANTOINE.

C'est tout ce que vous vouliez, monsieur?

M. DUMEURIER.

Oui, mon ami.

ANTOINE.

Eh bien, soyez à Dieu, je vais à l'aire; il fera beau temps demain.

Rouge de soir,
Beau temps d'espoir *.

(Il sort nonchalamment.)

M. COBARD.

Allons, à la ville, à la ville!... Nous prendrons M. Godeau en passant.

M. DUMEURIER.

Eh bien, puisque vous êtes des entêtés, allez à la ville, et que le bon Dieu vous accompagne.

MADAME DUMEURIER.

Tu ne viens pas avec nous, toi?

* Proverbe du pays, traduit littéralement du provençal.

M. DUMEURIER.

Pardi pas ! je vais fumer ma pipe sur la terrasse, et je me coucherai avec le soleil, comme les poules.

MADAME DUMEURIER.

Ma belle-sœur, vite, vite, allons nous habiller; monsieur Cobard, une minute, et nous sommes à vous.

(Elles rentrent.)

M. DUMEURIER.

Monsieur Cobard, écoutez bien ce que je vous dis.

M. COBARD.

J'écoute.

M. DUMEURIER.

Vous allez faire une sottise; mais je m'en lave les mains, comme Pilate.

M. COBARD.

Monsieur Dumeurier, je vous parie...

M. DUMEURIER.

Oh ! vous pariez toujours, mais vous ne mettez jamais sur jeu, vous.

M. COBARD.

Eh bien, je mettrai.

M. DUMEURIER.

Alors, ce sera la première fois.

M. COBARD.

Je vous parie ce que vous voudrez qu'il ne nous arrive rien, et que le drapeau blanc est à Marseille. Comment ! avec tout ce qu'on nous a dit...

M. DUMEURIER.

Eh ! qu'est-ce qu'on nous a dit?

M. COBARD.

Ah ! c'est trop fort !.. Moi, M. Godeau...

M. DUMEURIER.

Trrrrrrr ! M. Godeau, M. Godeau... Vous n'avez pas vu la Révolution, vous.

M. COBARD.

Ah ! vous allez recommencer... Il n'y a que vous qui ayez vu la Révolution !...

M. DUMEURIER.

Je ne dis pas qu'il n'y ait que moi ; mais vous ne l'avez pas vue, vous, avec votre conte de la garde départementale et de Cartaux...

M. COBARD.

Monsieur Dumeurier, monsieur Dumeurier, vous êtes chez vous...

M. DUMEURIER.

Oh ! vous ne vous gênez guère parce que vous êtes chez moi.

M. COBARD.

Je vous parie...

M. DUMEURIER.

Ah ! nous y sommes encore.

M. COBARD.

Je vous prouverai quand vous voudrez que j'étais dans la garde départementale.

M. DUMEURIER.

Lieutenant?

M. COBARD.

Oui, sous-lieutenant.

M. DUMEURIER.

Ah ! voyons, qui est-ce qui commandait la garde départementale?

M. COBARD, avec assurance.

Le commandant de la garde départementale.

M. DUMEURIER.

Oui, oui; mais quel était ce commandant?

M. COBARD.

C'était ce grand... qui est mort... qui était dans le commerce du Levant... Pauvre homme! il me semble que je le vois. *Que son âme ait bonne gloire et bon repos*!*

* Proverbe du pays.

M. DUMEURIER.

Oui, mais son nom?... Allons, vous êtes un parleur; eh bien, c'était moi qui la commandais.

M. COBARD.

Vous?

M. DUMEURIER.

Moi, et je ne m'en vante pas, parce que, depuis Septêmes jusqu'ici, nous avons battu en retraite devant quinze cents Allobroges qui n'étaient pas plus hauts que trois mottes.

M. COBARD.

Comment! c'est vous qui nous commandiez?...

M. DUMEURIER.

Oui, c'est moi qui commandais la garde départementale... ah!

M. COBARD.

Voilà deux ans que je vous connais, vous ne m'en avez jamais parlé!...

M. DUMEURIER.

Comment voulez-vous que je vous croie après, quand vous me dites que vous avez vu vos lettres de Paris, que Louis XVII doit débarquer, qu'il y a le drapeau blanc à la ville, et un tas de fariboles que vous inventez en chemin, quand vous venez manger

la soupe chez moi? A présent, je ne dis pas qu'une bonne nouvelle soit impossible; mais j'aimerai toujours mieux la tenir d'un autre que de vous... surtout depuis que vous êtes engagé dans la garde départementale.

(Il rit aux éclats.)

M. COBARD.

Allons, allons, finissons cette plaisanterie, monsieur Dumeurier.

M. DUMEURIER.

Comme vous voudrez. Mais vous n'avez pas vu la Révolution.

M. COBARD.

A la bonne heure! (A part.) Être mortifié par un gros benêt comme çà. Ah! quand il ne sera plus chez lui!...

MADAME DUMEURIER et MADEMOISELLE AUZET, arrivant; toilette royaliste : robes blanches, lis de jardin au bonnet.

Nous voici! nous voici!

M. COBARD.

Charmantes! charmantes!

MADAME DUMEURIER.

Voilà comme nous étions habillées quand nous

fûmes voir dîner le comte d'Artois! Vive le comte d'Artois! J'ai entendu rire mon mari, tantôt; il est de bonne humeur à présent.

M. COBARD.

Oui, nous riions ici comme des fous; M. Dumeurier est si farceur!

MADAME DUMEURIER.

Oh! vous êtes deux bons compères ensemble.

M. COBARD.

Il me faisait des contes du Martigues.

MADEMOISELLE AUZET.

Ah! vous parlerez de vos contes demain. Une bonne idée, monsieur Cobard! allons en procession chez M. Godeau; montez prendre mon drapeau blanc, et vous marcherez en tête.

M. COBARD.

Bien! bien! j'y vais d'un saut.

(Il rentre.)

M. DUMEURIER.

Ah! vous en faites aujourd'hui, des folies!

MADAME DUMEURIER.

Oh! débarrassons-nous vite de ce grognon.

M. DUMEURIER.

Oh! partez, partez, partez; on peut vous assommer, vous lapider, vous mettre au château d'If, je m'en moque comme du Grand Turc; bonsoir.

(Il rentre.)

MADEMOISELLE AUZET.

Votre mari se damne, il se damne comme un Caïn.

MADAME DUMEURIER.

Ah! il faut que je fasse dire des messes pour lui, sans qu'il en sache rien. Les premières indulgences de sept ans et de sept quarantaines que je gagne, je les lui applique.

MADEMOISELLE AUZET.

Eh! je lui ai appliqué, moi, celle de quarante heures, pour l'octave du Saint-Sacrement, ça n'a rien fait.

(Rentre M. Cobard, le drapeau blanc à la main.)

M. COBARD.

Vive le roi!

LES DEUX DAMES.

Vive le roi!

MADAME DUMEURIER.

Allons, monsieur Cobard, une chanson, et marchez le premier.

M. COBARD.

Bon voyage, Napoléon,
A l'île d'Elbe arrive sans naufrage!

LES DEUX DAMES, en chœur.

Bon voyage, Napoléon,
A l'île d'Elbe arrive sans naufrage!
Bon voyage!

Oh! *Jesus! Maria!* Satan! Satan!

(Elles font des signes de croix. Entrent six gendarmes, un maréchal des logis, un commissaire.)

LE COMMISSAIRE.

Je vous arrête au nom de l'empereur.

(Les deux dames s'évanouissent; deux gendarmes les portent dans l'intérieur. On entend la voix et les cris de M. Dumeurier. M. Cobard a laissé tomber son drapeau, et il s'est jeté sur un banc de pierre.)

# SCÈNE IV

## La grotte Loubière*

24 JUIN, TROIS HEURES DU MATIN

*Une troupe d'hommes endormis. Des masses de fusils anglais à longue baïonnette, des schakos sans plaque, des fourniments à buffleteries noires jetés en désordre sur des tronçons de stalagmites. Des torches résineuses incrustées dans les fentes du roc éclairent la voûte. Sur quelques faisceaux d'armes s'élèvent des drapeaux blancs avec cette inscription :* Les Bourbons ou la mort.

L'ÉTRANGER, SON FILS, *endormi;* M. DUTEUIL.

L'ÉTRANGER.

Trois heures! et M. le comte n'est pas encore venu!

M. DUTEUIL.

S'il ne vient pas avant le jour, il ne viendra plus.

* Vaste grotte à quelques lieues de Marseille, visitée en temps de calme par les géologues, en temps de trouble par les conspirateurs.

L'ÉTRANGER.

Et voilà l'aube déjà! Mauvaise saison pour nous, il n'y a pas de nuit.

M. DUTEUIL.

Mauvaise pour nous, non; mais pour eux, oui...

L'ÉTRANGER.

Qui, eux?

M. DUTEUIL.

M. le comte.

L'ÉTRANGER.

Ah! il est prudent, lui... un peu.

M. DUTEUIL.

Trop.

L'ÉTRANGER.

C'est lui qui nous retient ici depuis un mois, avec sa prudence... il attend les Anglais! Ah! s'il attend les Anglais, il attendra longtemps... Je n'ai point de confiance aux Anglais... moi... et encore moins aux nobles... Les nobles et les Anglais ont toujours fait notre malheur... voyez à *Libéron* *.

M. DUTEUIL.

Oui, mais les nobles ont les *denari*... ils sont *piastrés.*

* Quiberon.

L'ÉTRANGER.

Ah! voilà le mot! Mais j'ai pris mon parti, moi... M. le comte fera ce qu'il voudra... demain, je descends en ville avec quinze cents hommes; et nous rompons tout. Eh! il faut que ça finisse, ça!

M. DUTEUIL.

Bien dit! Nous ne sommes pas nobles, nous, mais nous avons de l'estomac, et du royalisme jusqu'au bout des ongles... avec ça on va loin.

(On entend la voix de la sentinelle qui crie: «Qui vive?» à l'entrée de la grotte.)

L'ÉTRANGER.

Voici M. le comte!... Allons, allons, dormeurs, éveillez-vous; alerte! alerte!

(Il secoue fortement le bras de son fils endormi, qui se réveille en secouant le bras de son voisin : réveil mutuel général. Toute la bande est sur pied.)

M. LE COMTE.

Bonjour, mes bons amis, bonjour!... (On entend un «Bonjour, monsieur le comte,» guttural et sonore circuler dans la bande. M. le comte passe une espèce de revue, et donne des poignées de main à ceux qui sont les plus rapprochés de lui.) Mes braves gens, mes braves amis, je vous porte tous dans mon cœur... Ah! le roi vous aime bien aussi... Il me charge de vous exprimer toute sa reconnaissance.

TOUTE LA BANDE.

Vive le roi !

M. LE COMTE.

Ah ! oui, *vive le roi!* Ce cri est comme un baume dans la poitrine, n'est-ce pas ?... Voici donc ce que notre bon roi me charge de vous dire, Dieu me préserve d'en changer un seul mot ! c'est sacré comme un verset du saint Évangile : « Dites à mes excellents Marseillais de se reposer sur la Providence ; ils peuvent compter sur moi, comme je compte sur eux. » Voilà !

TOUTE LA BANDE.

Vive le roi !

M. DUTEUIL.

Pardon, monsieur le comte, quand commencerons-nous à faire quelque chose ? Ces braves gens s'ennuient ici comme des loups.

(Murmures d'assentiment.)

M. LE COMTE.

Mes bons amis, on travaille, on travaille pour ça... Souffrez encore un peu, encore un petit peu ; Jésus-Christ et Louis XVI ont souffert bien davantage !

(Nouveaux murmures d'assentiment.)

L'ÉTRANGER.

Pour moi, monsieur le noble, s'il n'y a rien de nouveau d'ici à demain, je travaille pour mon compte... la !

TOUS.

Oui, oui... A la ville, à la ville !

M. LE COMTE.

Attendez donc, mes braves amis; ayez confiance en nous, au nom de Dieu... Prenez patience... N'affligez pas le cœur du roi... Vous ne voulez pas faire de la peine au roi, n'est-ce pas, mes braves amis?

TOUS.

Non, non, non; vive le roi !

M. LE COMTE.

Eh bien, alors, un peu de soumission... Il ne vous manque rien, j'espère, ici?... Répondez-moi, vous manque-t-il quelque chose?

(Sourde agitation.)

M. DUTEUIL.

Ils disent qu'ils n'ont pas de tabac, et qu'ils fument des feuilles de platane.

M. LE COMTE.

Soyez tranquilles, je vous enverrai du tabac; je

vais en prendre note... Ce soir, dans la caisse des provisions, je vous enverrai vingt livres de Virginie, avec des pipes du Levant.

TOUS.

Vive M. le comte ! Vive le roi !

M. LE COMTE.

Vous êtes tous mes enfants, la chair de ma chair, les os de mes os; c'est pour votre bien que je travaille, pour votre bonheur; je veux que, dans un mois, vous alliez tous, le dimanche, manger une salade à la mer, avec un habit bleu, et la cassie à la bouche comme des messieurs... (Murmures de satisfaction, applaudissements.) Et pour cela, je ne vous demande qu'un peu de patience, encore seulement quinze petits jours...

(Explosion de cris de découragement.)

M. DUTEUIL.

Oh ! quinze jours encore dans cette galère !... pas possible, il faudrait être sang de renard.

M. LE COMTE.

Mais écoutez, mes braves amis...

L'ÉTRANGER.

Ah ! rien !... Voulez-vous que je vous dise le fin

mot, monsieur le comte? Vous voulez risquer la partie avec quinte, quatorze et le point dans la main... Les nobles sont tous comme ça...

TOUS.

A bas les nobles! *hou* les nobles!

L'ÉTRANGER.

Nous ne sommes pas nobles, nous, et nous voulons nous risquer. Qui ne risque rien n'a rien, et qui veut trop serrer l'anguille la perd. A la ville! à la ville!

TOUS.

A la ville! à la ville!

(Ils s'arment et s'alignent sur deux rangs.)

M. LE COMTE.

Au diable les fous! ils vont tout gâter; on ne sait de quel côté les prendre : ce sont des hérissons de mer. (Entre M. Cantol.) Ah! vous venez à propos, monsieur Cantol... Parlez-leur, vous; ils veulent tout perdre par excès de zèle... Les voilà qui vont partir pour la ville.

M. CANTOL.

Partir pour la ville, à présent! sans avoir entendu ma messe! sans avoir chanté le *Sub tuum præsidium!* Et où sont les impies qui ont donné ce conseil? (Silence général. On replace les fusils en faisceaux.) Partir pour la ville! Eh! ne savez-vous pas qu'il faut qu'auparavant je monte sur la montagne, pour y tenir les mains élevées quand vous vous battrez avec les Amalécites! Qui de vous a reçu l'absolution *in articulo mortis?...* Personne! Vous avez des consciences noires comme des fours à chaux... on jure ici du matin au soir comme dans un cabaret, comme dans un billard! on chante des ariettes de comédie!... Oui, j'en ai entendu, et, après cela, vous allez vous battre comme des huguenots : mais vous ne croyez donc pas à l'enfer?...

(Quelques bruits de sanglots étouffés.)

M. LE COMTE.

Et puis il faut bien prouver à ces braves gens que nous ne sommes pas encore en mesure de commencer le mouvement, qu'il faut attendre que les Anglais...

M. CANTOL.

Oh! pour cela, c'est une autre histoire : nous n'a-

vons besoin de rien attendre, que le bras de Dieu; et Dieu obéit toujours aux prières de saintes âmes. On a commencé une neuvaine en ville; quand elle sera finie, je vous réponds de la victoire. Faisons au ciel une sainte violence, et nous nous passerons des Anglais, qui sont dans la religion de Luther, et qui porteraient malheur à une barque de capucins.

TOUS.

Vive M. Cantol!

M. CANTOL.

Allons, maintenant, nous allons dire le *Salve, Regina,* et puis...

(On entend un grand bruit en dehors. M. Cantol gagne précipitamment le fond de la grotte.)

ANTOINE, en dehors.

Laisse-moi donc entrer, sentinelle de plâtre, épouvantail de figuier. (Il entre dans la grotte armé d'un fusil de chasse.) Bravo! vous avez un beau plan, vous autres; vous dites vêpres ici... La désolation est à notre maison, les gendarmes fument la pipe sur nos gerbes, on va tous nous mettre au château d'If; je me suis échappé moi, par miracle, comme un caille du filet; à présent, faites ce que vous voudrez; je ne vous dis que ça: bonjour et bonsoir.

(Il sort.)

L'ÉTRANGER.

Malédiction ! c'est Anglès qui nous a dénoncés.

M. DUTEUIL.

C'est lui.

L'ÉTRANGER.

S'il échappe, celui-là, il sera fin... Je veux lui manger le foie ; je ne parle pas tant que vous autres, moi, mais je fais.

M. LE COMTE.

Voilà qui dérange bien nos plans.

L'ÉTRANGER.

Ça dérange... Vous allez voir si ça dérange... (Il crie.) Il y a un espion ici !... il y a un espion !...

M. LE COMTE.

Oh ! vous croyez que ces braves gens... ?

L'ÉTRANGER.

Je vous dis qu'il y a un espion... (Sourde agitation.) Joachim, ici !

JOACHIM.

Oui, père.

L'ÉTRANGER.

Va me chercher ce particulier qui a un pantalon à la cavalière et un gilet rouge. (Joachim amène le jeune homme désigné.) Comment t'appelles-tu, muscadin ?

LE JEUNE HOMME.

Moi?

L'ÉTRANGER.

Oui, toi, comment t'appelles-tu?

LE JEUNE HOMME.

Je suis un bon royaliste...

L'ÉTRANGER.

Tu es un espion... Quelqu'un connaît-il ici ce particulier? quelqu'un en répond-il? (Silence général.) Tu es un espion d'Anglès... je le sais depuis hier...

LE JEUNE HOMME.

Je vous jure sur ma foi...

L'ÉTRANGER.

Silence, c'est jugé! Va te mettre en faction sur cette grosse pierre là-bas... Vite... vite, te dis-je... canaille... Il rôdait, l'autre soir, dans la campagne de Dumeurier... Mais j'ai bon œil. (Le jeune homme va s'asseoir sur la pierre, au fond de la grotte.) Joachim, ici!

JOACHIM.

Oui, père.

L'ÉTRANGER.

Mire au ventre.

JOACHIM.

Oui, père.

(Il fait feu : le jeune homme tombe.)

L'ÉTRANGER. Il va vers le cadavre, l'examine, et revient auprès de son fils.

Bien tiré, bien tiré, Joachim, mais un peu trop haut; ça ira mieux une autre fois. (A M. le Comte.) A présent, monsieur le comte, vous voyez bien ce cadavre? eh bien, c'est comme ça que vous verrez Anglès demain, c'est moi qui vous le dis; Anglès et bien d'autres... Voyez mon doigt... je viens d'y peindre une bague avec le sang de celui-là... Eh bien, je ne me laverai les mains que lorsque j'aurai dix bagues pareilles; je les aurai demain soir, sans l'assistance des nobles et des Anglais. Je ne compte que sur la sainte Vierge et sur moi... et sur vous aussi, braves gens... Me suivrez-vous?

TOUS.

Oui.

L'ÉTRANGER.

A la vie, à la mort, à la guillotine, à tout?

TOUS.

Oui.

L'ÉTRANGER.

Vous jurez de vous faire démolir jusqu'au dernier pour le roi et la religion?

TOUS.

Oui, nous le jurons.

L'ÉTRANGER.

Vous le jurez par tous les saints des litanies?

TOUS.

Oui.

M. CANTOL, sortant des profondeurs de la grotte.

Que la bénédiction de Dieu soit sur toi, légion sainte de Victor et de Maurice; ceignez-vous tous les reins et partez... mais, auparavant, à genoux et dites tous avec moi de bouche et de cœur (tous à genoux) : *Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei Genitrix...*

ANTOINE, rentrant.

Trahis ! trahis comme des chiens ! enfumés comme des renards ! (Ils se lèvent tous.) Ils ne sont pas à une demi-lieue d'ici, les gendarmes de Brune; ils m'ont coupé le chemin,

L'ÉTRANGER, exalté.

Ah ! c'est ici que nous allons voir les hommes ! Antoine, tu restes avec nous, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Moi, tant que j'aurai une balle... J'ai vingt coups à tirer.

L'ÉTRANGER.

Monsieur le comte, voulez-vous un fusil?

M. DUTEUIL.

C'est un fusil anglais.

M. LE COMTE.

Oh! j'ai toujours sur moi ce qu'il me faut...

L'ÉTRANGER.

Des pistolets de poche! Tenez, déchargez-le-moi dans la main à cinq pas, je vous renvoie les balles sur le nez... Prenez-moi donc un fusil.

M. LE COMTE.

Mieux que cela, mieux que cela; je vais vous querir du renfort: j'ai ma petite armée aussi à deux pas... Au revoir dans l'instant, mes bons amis.

(Il sort.)

TOUS.

*Hou* les nobles!

L'ÉTRANGER.

Que celui qui a la crampe à l'estomac sorte des rangs... Je brûle la cervelle au premier qui a peur

de mourir... Je ne veux avec moi que des brûlés... Êtes-vous tous des brûlés?

TOUS.

Oui.

L'ÉTRANGER, il prend un drapeau.

Eh bien, en avant sur la colline, derrière les pins.

(Il sortent aux cris de « Vive le roi! »)

M. CANTOL, d'une voix faible.

Je vais prier pour eux.

(Il s'enfonce dans la grotte.)

## SCÈNE V

Le sommet d'une petite colline pierreuse et à pic près la montagne de l'Étoile. Des bouquets de pins clair-semés. Des créneaux naturels de rochers. Des fragments de petits murs à pierres sèches.

L'ÉTRANGER, DUTEUIL, ANTOINE, JOACHIM, LA TROUPE DE LA GROTTE.

L'ÉTRANGER.

Dans le Piémont, moi, j'ai tenu six jours sur une position qui ne valait pas celle-là. Qu'ils viennent avec leurs chevaux, ici, ces nigauds de gendarmes.

ANTOINE.

Savez-vous! ils ont des bottes, des chevaux, et des sabres qui pèsent cinquante livres. Ce Brune n'est pas fort dans la guerre, je crois. Si ces gendarmes avaient beaucoup de patience, je voudrais les faire promener d'ici au *pilon du roi*.

M. DUTEUIL.

Nous allons les tuer d'ici comme des sansonnets, sur la colline.

ANTOINE.

Ce pauvre M. Dumeurier, qui sait ce qu'il est devenu! M. Cobard, je ne le plains pas : c'est un bavard et un poltron... Madame et mademoiselle... celles-là ne risquent rien... On ne fait rien, je crois, aux femmes dans les révolutions, pas vrai?

M. DUTEUIL.

On les guillotine comme les autres... Anglès ne leur pardonnera pas; ah! le brigand!

ANTOINE.

Anglès!... Je ne le croyais pas méchant, moi, ce M. Anglès.

L'ÉTRANGER.

Antoine!

ANTOINE.

Oh! celui-là, vous, vous l'avez pris à tic... Chut! chut!... regardez là-bas... là-bas... droit de mon doigt... un peu à gauche du cabanon... Je vois un pin qui ressemble bien à un gendarme. (Tous s'avancent.) Pardi! c'est un gendarme qui monte sur un pin; bon, voilà le soleil qui se lève, nous allons y voir clair... Eux l'auront dans les yeux... ils mettront des lunettes vertes... Je n'ai jamais vu de gendarmes avec des lu-

nettes vertes... Attention!... *Gueire, gueire* *! en voilà deux... trois... six.. toute la brigade... Ils vont au galop... J'ai bien envie de les tirer au vol, et de bourrer la balle pour que le plomb écarte.

L'ÉTRANGER.

Allons, tire, chasseur d'été.

ANTOINE.

Que je tire le premier, moi? Jamais, même sur des gendarmes, qui ne sont pas des chrétiens... Qui sait, peut-être! ils viennent se promener sur la colline pour cueillir la *gineste* et le thym... Je tirerai quand ils tireront...

L'ÉTRANGER.

Eh bien, je vais les faire tirer, moi.

(Il arbore le drapeau blanc aux branches d'un jeune pin.)

ANTOINE.

Ah! ta... Il n'en fallait pas tant pour leur faire ouvrir des yeux de mulet... Les voilà plantés comme des peupliers... Ils prennent leurs carabines... Ils descendent de cheval... Voilà le fandango qui va

* Cri de chasse dans le Midi.

commencer! Vive le roi! (Une décharge de carabines crible le drapeau blanc.) Bien tiré! bien tiré!

L'ÉTRANGER.

A vous autres... Feu!... Feu donc!... et ne vous baissez pas... Est-ce que je me baisse, moi?

ANTOINE.

Et moi?

(Il se découvre et tire avec sang-froid et à plusieurs reprises.)

L'ÉTRANGER.

Donnez-moi un fusil, vite... Que voulez-vous que je fasse avec ce sabre de parade?

ANTOINE.

Eh bien, il n'y a que moi qui brûle de la poudre, ici?... Ce n'est pas comme au poste des grives, où tout le monde veut tirer à la fois. Jusqu'à vous, monsieur Duteuil, vous avez peur?

M. DUTEUIL, d'une voix tremblante.

Laissez-moi faire, laissez-moi faire... je leur prépare un fameux coup... je cherche le brigadier.

L'ÉTRANGER.

Ah çà! mais... dites donc, race de lapins... nous sommes soixante contre quinze, et nous nous laisserons carabiner ici! Voulez-vous me suivre? Nous al-

lons leur brûler la cervelle à tous, à brûle-pourpoint.

(Indécision dans la troupe.)

ANTOINE.

Bravo! les gendarmes. Ce sont eux qui avancent, ils vont nous prendre d'assaut... Aux pierres, aux pierres! il faut les lapider comme saint Étienne.

M. DUTEUIL.

Gagnons la montagne de *l'Étoile*... Elle est à deux pas... Nous y serons mieux qu'ici.

ANTOINE.

Le drapeau est ici, il y restera... et, quand le pin qui le porte sera coupé, je me ferai pin, moi... Attrape, Joachim... Eh! père, voilà Joachim blessé... Ce n'est pas un miracle, il n'y a que nous deux qui servions de cibles aux gendarmes.

L'ÉTRANGER.

Bravo, Joachim!...

ANTOINE.

Eh! eh! en voilà deux qui se sauvent dans l'*avaousse* *.

* Val.

L'ÉTRANGER, un fusil à la main.

Canailles... canailles... Attendez...

(Il tire dans leur direction.)

M. DUTEUIL.

Comment! vous tirez sur les nôtres?...

L'ÉTRANGER.

Je tirerai sur vous, si vous faites deux pas à reculons; je tirerai sur mon fils, sur moi, sur le bon Dieu... Ah! ce n'est pas travailler, ça!... Tenez, tenez, en voilà quatre, six, dix... tout à la débandade... Allez. (Il jette son fusil dans la direction des fuyards.) Duteuil, soyez bon à quelque chose au moins : pansez ce pauvre Joachim, qui est étendu là comme un juif...

M. DUTEUIL.

Oui, oui, je vais l'emporter sur la montagne...

(Toute la bande a disparu. Duteuil emporte Joachim.)

ANTOINE, il fait le signe de la croix.

Et voilà ma dernière balle!

L'ÉTRANGER, au désespoir.

Attends, ne tire pas... (Il se tourne.) Je mangerai mes poings... Regarde, Antoine... nous sommes seuls... seuls... M. le comte avait bien raison de vouloir attendre les Anglais... Oh! malédiction!

ANTOINE.

Dix-neuf coups tirés sans en voir tomber un, de ces sansonnets!... Ah! la poudre est mouillée par la rosée, et les balles ne sont pas rondes... Laissez-moi tirer mon dernier coup; ils ne sont plus qu'à cent pas... Je veux tuer le chef de ces grues.

L'ÉTRANGER tire une pièce de sa poche.

Dis, *pile* ou *croix*, celui qui devine brûle la cervelle à l'autre... Je ne veux pas fuir devant la cocarde de la nation.

ANTOINE.

Ni moi.

L'ÉTRANGER.

Sacrebleu! j'ai du regret de n'avoir pas tué mon fils! à son âge fuir devant ces brigands!... Oh! moi, à seize ans, dans le Piémont!...

ANTOINE.

Ah! il est encore là avec son Piémont... Allons, jetez votre pièce en l'air.

L'ÉTRANGER.

Tu as raison...

(Il jette la pièce.)

ANTOINE.

*Croix... Croix* du bon Dieu... Sainte Vierge, faites que ce soit *pile.*

L'ÉTRANGER.

C'est croix... Allons, feu, mon ami; avant, embrassons-nous... Laisse-moi faire un acte de contrition... Ah! si M. Cantol était ici!

ANTOINE.

D'abord il faut ôter le drapeau blanc de là... Je vais l'ôter à la barbe des gendarmes... (L'Étranger prie à genoux. Antoine arrache le drapeau et le roule autour de son corps.) A présent, vous croyez bonnement que je vais vous tuer? Et moi, en serai-je plus avancé après? M'auriez-vous tué, vous?

L'ÉTRANGER.

Oui.

ANTOINE.

Mais vous avez donc la rage de tuer les gens, vous? Il faut que vous soyez race de boucher.

L'ÉTRANGER.

Je n'ai que ma parole, moi... Allons, décidons-nous, les gendarmes sont là... Si tu veux me tuer... je ne te demande qu'un service... C'est Anglès qui nous a trahis, il faut que tu me promettes de tuer Anglès.

ANTOINE.

Encore un! Allons, vous êtes fou...

L'ÉTRANGER.

Tu refuses; je veux vivre... vivre pour me venger, pour venger mon fils, qui est mort peut-être... Voilà les gendarmes... Couchons-nous sur terre... Embrassons-nous, et roulons dans le précipice... Ce n'est pas fuir, ça... S'ils nous tuent, eh bien, autant de gagné! viens.

ANTOINE.

Va!

(Les gendarmes paraissent au sommet du talus pierreux et presque à pic; au même moment, l'Étranger et Antoine se laissent rouler par le même chemin, en essuyant une décharge de carabines.)

## SCÈNE VI

**La chambre à coucher de M. Dumeurier**

25 JUIN, UNE HEURE DU MATIN

M. DUMEURIER lit sur un fauteuil. MADAME DUMEURIER allume une bougie. MADEMOISELLE AUZET est en prières devant une image de la Vierge. M. COBARD est endormi sur un canapé.

(On entend un bruit de pluie et de tonnerre, les éclairs brillent coup sur coup.)

MADAME DUMEURIER.

Ah! quelle nuit de Saint-Jean! je m'en souviendrai!

M. DUMEURIER.

C'est donc décidé que nous passons tous la nuit ici, ma femme?

MADAME DUMEURIER.

Je n'ai pas sommeil, moi... Avec ce qui nous est arrivé hier et les tonnerres de cette nuit, je ne dor-

mirai pas de quinze jours... Il me faut de la compagnie.

MADEMOISELLE AUZET, interrompant sa prière.

Mon Dieu! je ne sais plus ce que je dis... Qu'est-ce qui vient après *Fœderis arca* dans les litanies?

M. DUMEURIER.

*Janua cœli.*

MADEMOISELLE AUZET.

Entre ces tonnerres et le tapage que vous faites vous deux, j'oublierais même le *Pater*... (Un éclair illumine la chambre.) Ah! mon Dieu! *Et Verbum caro factum est.* Ah! le ciel est bien irrité...

MADAME DUMEURIER.

Mets-toi à sa place, tu ne voudrais pas être irritée avec ces mamelouks qui chantent tout le jour :

Marchons, qu'un sang impur,
La brave nation.

M. COBARD, s'éveillant en sursaut.

*La Marseillaise! la Marseillaise!* qui chante *la Marseillaise?*

M. DUMEURIER.

Ce pauvre Cobard mourra de peur aujourd'hui...

M. COBARD.

Ah! que j'ai bien fait de m'éveiller! je faisais un songe horrible... J'ai rêvé... Anglès!

MADAME DUMEURIER.

Un patriote! 89, c'est un *extrait*, j'y mettrai dix sols.

M. COBARD, égaré, il crie.

Monsieur Dumeurier, monsieur Dumeurier; mademoiselle... ici, ici, à côté de moi... Fermez les fenêtres...

MADAME DUMEURIER.

Ah! mon Dieu!

MADEMOISELLE AUZET.

Elles sont fermées, les fenêtres... Il est dans le délire...

M. COBARD.

Écoutez... écoutez... J'ai peur de vous raconter mon rêve... Les mots me restent là... au gosier...

M. DUMEURIER, riant.

Vous qui étiez si courageux, hier... c'est-à-dire avant-hier, quand vous commandiez la garde départementale contre les Allobroges!

MADAME DUMEURIER.

Laissez-lui dire son rêve... je pourrai faire *l'ambe* peut-être.

M. COBARD.

Je rêvais que je passais là-bas devant le petit portail de la campagne des revenants, celle qui a des volets rouges toujours fermés, un puits sans corde, une treille sans vigne : il faisait noire nuit; j'entendais les grillons et les cris des grosses sauterelles, et le chant triste des cigales de nuit, celles qui doivent mourir avant le soleil; oh ! tout cela me faisait suer de peur.

MADAME DUMEURIER.

Je crois bien.

M. COBARD.

Je voulais faire de grands pas pour vite dépasser cette campagne, mais la campagne me suivait avec ses volets rouges. Je me trouvai les pieds embarrassés dans les épis sauvages qui sortent des briques fêlées de la terrasse, la fenêtre basse du salon était quasi ouverte, et il en sortait une odeur de cire jaune comme le mercredi saint à *Ténèbres;* alors une voix m'appela du puits; je regardai dans le puits, il y avait une caisse de mort et treize cierges allumés à

l'entour, et une voix disait : *Prions pour les pauvres âmes des Limbes.* Alors un long cadavre nu, sous la forme d'un gros lézard, est monté du fond du puits; c'était la tête d'Anglès...

MADAME DUMEURIER.

Ah! sainte Vierge de saint Victor!

(On frappe à la porte de la terrasse à coups redoublés. Silence d'effroi.)

M. DUMEURIER.

Qui est-ce qui peut frapper à cette heure?

MADEMOISELLE AUZET, à voix basse.

N'ouvrons pas, n'ouvrons pas...

MADAME DUMEURIER.

C'est le malin esprit...

(Elle prend le bénitier à côté de son lit, y trempe un petit rameau d'olivier et asperge la chambre en priant à voix basse.)

M. COBARD.

Si c'était... Anglès.

M. DUMEURIER.

Chut! on parle... Je vais ouvrir la fenêtre.

M. COBARD.

N'ouvrez pas, n'ouvrez pas au nom de Dieu...

(On frappe en dehors à la fenêtre de la chambre.)

MADEMOISELLE AUZET.

On frappe là... Éteignons la lampe et la bougie des tonnerres.

ANTOINE, en dehors.

Monsieur Dumeurier, monsieur Dumeurier, c'est nous autres, ouvrez. Amis! amis!

M. DUMEURIER.

Chut! c'est la voix d'Antoine!... (Sans ouvrir.) Est-ce vous, Antoine?

ANTOINE, en dehors.

Oui, oui, moi et d'autres; ouvrez, monsieur Dumeurier, nous sommes morts de faim et noyés.

M. DUMEURIER, ouvrant la fenêtre.

Pauvres gens!

ANTOINE. Il saute dans la chambre.

Ah! ça tourne mal, mal, bien mal; mauvais métier! Tenez, est-ce que je ne ressemble pas à Gaspard de Besse*?... Monsieur Cobard, allez ouvrir aux autres, s'il vous plaît... Là-bas... Vous êtes sourd?...

M. COBARD, s'asseyant.

C'est que je suis rompu.

* Le Mandrin de la Provence.

M. DUMEURIER.

Restez, restez, pauvre homme, je vais ouvrir.

(Il sort.)

ANTOINE.

Bon! on ne vous a pas menés au château d'If; eh bien, ils ne sont pas aussi méchants que je croyais, ces bonapartistes.

MADAME DUMEURIER.

Ah! c'est qu'ils ont eu peur de nous y mener, au château d'If, ces brigands!

MADEMOISELLE AUZET.

Moi, je ne leur en ai pas l'ombre d'obligation... Vous verriez, s'ils étaient les plus forts, comme ils nous couperaient le cou à tous!

M. COBARD.

Ah! c'est bien vrai; quand les bonapartistes et les jacobins ne guillotinent pas, c'est qu'ils ont peur... Autrement, ils guillotinent toujours.

ANTOINE.

Eh bien, quand le paysan de la petite campagne m'a dit là-bas tantôt que Brune avait envoyé ordre de vous laisser tranquilles... eh bien, moi, dans ce moment, j'aurais embrassé Brune.

MADAME DUMEURIER et MADEMOISELLE AUZET.

*Jésus, Maria, Joseph!* embrasser Brune!

M. COBARD.

Est-ce qu'ils ne nous ont pas brûlé notre drapeau blanc, là, sous notre nez?

ANTOINE.

Bah! il ne vous manque pas de rideaux pour en faire! L'essentiel, c'est qu'ils ne vous aient pas brûlés, vous autres!

MADAME DUMEURIER.

Mais le mauvais sang que nous nous sommes fait, ce n'est rien?

ANTOINE.

Ah! vous prendrez du tilleul; nous en avons une allée de tilleuls, vous ne la boirez pas toute.

LES MÊMES, M. DUMEURIER, L'ÉTRANGER, M. CANTOL.

L'ETRANGER.

Ce sont des femelle habillées en homme, je vous dis.., des soldats de paille, des hommes comme voilà monsieur (désignant Cobard), qui aboient de loin comme les carlins; et voilà tout... Ils nous ont plan-

tés là au premier coup de carabine... et Joachim a payé pour tous.

MADEMOISELLE AUZET.

Votre fils est tué?

L'ÉTRANGER.

Oh! s'il était tué, j'aurais déjà mis le feu à l'aire du voisin... Il est blessé seulement; ce n'est rien. Mais Anglès ne le portera pas en enfer.

(Mademoiselle Auzet et madame Dumeurier servent à M. Cantol sur une petite table des gâteaux et de l'orgeat.)

M. DUMEURIER.

Écoutez-moi; écoutez un bon conseil... Restons tranquilles chez nous, ne nous mêlons de rien : il n'y a que des coups à gagner dans toutes ces affaires de parti. J'ai vu la Révolution, moi, et j'en ai assez. Pour écouter les femmes, je me suis embarqué dans tout ce tracas qui me brûle le sang. Quand il nous viendra quelque lumière de réussir, soit d'un côté, soit de l'autre, alors nous donnerons notre coup de collier aussi; mais...

L'ÉTRANGER, lui prenant vivement le bras.

Mais... rien! vous êtes un marchand, un mesureur à l'aune, un royaliste capucin!... Pardi! vous la feriez volontiers, la vie de Turc, bon dîner, pipe lon-

gue, café chaud, saintes cartes, sieste fraîche, lit bassiné; *tralare!* Nous ne sommes pas nés pour ça, monsieur le campagnard; nous avons notre croix à porter sur l'épaule jusqu'au bout... Moi, j'ai du sang à boire autant qu'il y a d'eau dans votre citerne, du sang des bonapartistes, des voleurs, des pillards, des jacobins : c'est ma mission; en avant, marche! je me moque de ma vie comme de l'an 40; mon Dieu, mon roi; après moi le déluge! Je resterai seul s'il n'y a plus d'hommes de poitrine dans le diocèse; je serai général et armée, tant pis; on m'écrasera sous le pied comme une limace; tant mieux. Canaille qui a peur!... Allez vendre du calicot, vous; c'est votre métier; moi, il me faut l'odeur de la poudre; il me faut du sang pour me laver les mains; je ris quand les balles sifflent; je ne crains pas, moi, les balles des bonapartistes; elles s'aplatissent sur mon scapulaire; je vivrai mille ans comme Martin Salem. A midi, je pars pour la ville, et je vais brûler la cervelle à Brune dans son hôtel. Voilà comme j'écoute vos conseils, monsieur Dumeurier.

ANTOINE, froidement.

L'ami, vous avez un coup sur le timbre.

L'ÉTRANGER.

Tais-toi, paysan.

ANTOINE.

Ah! taisez-vous! Est-ce raisonner, ce que vous dites-là? Vous battez la breloque... Oui, M. Dumeurier a raison.

M. COBARD.

M. Dumeurier a raison.

L'ÉTRANGER.

Ah! elle a parlé, cette poule mouillée, ce crâne de l'armée départementale?

M. COBARD.

Il ne s'agit pas de plaisanter ici, M. Dumeurier est un homme de bon conseil...

L'ÉTRANGER.

Bon, bon, bon.

ANTOINE, croisant les bras.

Ah çà! mais, monsieur de la Calabre, est-ce que vous croyez qu'il n'y a que vous de royaliste dans le terroir? Nous sommes autant royaliste que vous, mais nous ne sommes pas fous... Oui, il faut attendre, comme a dit M. Dumeurier; et, quand il y aura un bon moment, nous serons là.

M. COBARD.

Nous serons là.

M. CANTOL, se levant de table avec les deux dames.

Mon ami, mon fils, suivez vos inspirations, c'est vous que Dieu a suscité en Israël, vous êtes notre Judas Macchabée; allez, et que la paix soit avec vous et avec votre esprit!... En attendant l'aube, mesdames, je crois que nous pourrions faire un petit boston ; voilà deux jours...

L'ÉTRANGER, jetant son chapeau et le foulant aux pieds.

Bonne nuit, bonsoir! au diable tout le monde! je vais voir mon fils, et, après, je brûle la maison d'Anglès.

M. CANTOL.

Votre fils doit être à *Clastre* * dans ce moment, et couché dans mon lit; M. Duteuil est avec lui.

L'ÉTRANGER.

En voilà encore un bon, M. Duteuil!... Pas un homme! pas un homme! La *blague* est partout, mais le courage, néant. Bonne nuit, tous.

(Il sort.)

ANTOINE.

Adieu. Lavalette! c'est un bon mâtin, mais il fait trop ses embarras.

* Le presbytère.

M. DUMEURIER.

Maintenant qu'il est parti, à nous deux, Antoine... Écoute, j'ai fait une bonne affaire hier; j'ai vendu tout le foin du pré, et à un bon prix; mais je ne veux pas que ces femmes le sachent; elles iraient le brûler.

ANTOINE.

Alors vous l'avez vendu au diable votre foin?

M. DUMEURIER.

A peu près... Je l'ai vendu à Brune.

ANTOINE.

A Brune... Brune achète du foin?

M. DUMEURIER.

Est-ce qu'il n'a pas une cavalerie à nourrir? Le foin est rare cette année, et les royalistes qui ont des prés ne veulent pas nourrir les chevaux des bonapartistes. Ma foi, moi, je ne vais pas tant chercher des scrupules; hier, l'aide de camp, qui est venu nous débarrasser des gendarmes, me dit d'un air bon, là comme un royaliste : «Brave homme, ce foin du pré est-il à vous? — Oui, monsieur le capitaine. — Voulez-vous le vendre? — Mais, pourquoi pas, capitaine? — Eh bien, envoyez-le demain à l'hôtel du maréchal, il vous sera payé comptant. — C'est dit, capi-

taine. Alors il me tendit la main, et serra la mienne, en me souriant. Ma foi, c'est un bon marché, je crois, Antoine; et je donnerai quelques sous aux pauvres pour être d'accord avec ma conscience. Il faut donc que tu ailles charger ce foin et que tu le portes à la ville... Tu n'as pas peur!

ANTOINE.

Bah!... Ils sont fins ces bonapartistes, fins comme des renards... Ils n'ont pas plus besoin de votre foin que moi... Enfin, c'est égal, je leur porterai... à l'hôtel il a dit?...

M. DUMEURIER.

A l'hôtel.

ANTOINE.

Je vais mettre ma blouse et mon chapeau du dimanche, et puis en ville... Je parlerai à Brune, peut-être... Ah! moi, je parlerais au Grand Turc... Sacrebleu! je n'ai point de cocarde...

M. DEMEURIER.

Les paysans n'en portent pas.

ANTOINE.

Ainsi soit-il! Quand j'aurai ma blouse et mon chapeau, les gendarmes ne me reconnaîtront pas, je crois.

M. DUMEURIER.

Sois tranquille, tu ne risques rien.

ANTOINE.

Allons, à la garde de Dieu. Je vais dormir quelques heures à la *paillière*, et puis je vais charger. A ce soir; je vous porterai des nouvelles... (Il regarde à la fenêtre.) Voilà le mistral! la chavanne * a passé... Nous aurons beau temps aujourd'hui; la belle étoile se lève, grosse comme la lune, derrière le pilon du roi. (Il réveille M. Cobard endormi sur le canapé.) Eh! camarade! laissez dormir les femmes, et venez coucher avec moi; nous serons bien, c'est de la paille nouvelle.

M. CANTOL, aux deux dames assises dans le fond.

Je vous continuerai notre histoire demain. Ça fait frémir, comme vous voyez; si je n'avais pas prié pour eux dans la grotte Loubière, les gendarmes remportaient la victoire, et les royalistes auraient tous été taillés en pièces, comme dit le père Berruyer.

MADAME DUMEURIER, se levant.

Ah! mon pauvre Antoine; il vous en est arrivé là de cruelles! M. Cantol nous a tout raconté...

* Orage de printemps.

ANTOINE.

Oh! nous avons fait de beaux miracles, il y a de quoi s'en vanter... A demain, à demain... Bonsoir, bonne nuit, bonjour, tout est bon... Venez avec moi, monsieur Cobard; nous mangerons un morceau là-bas, au salon.

(Antoine et Cobard sortent.)

MADEMOISELLE AUZET.

Monsieur Cantol, voilà votre bougeoir... Vous devez avoir besoin de vous reposer un peu...

M. CANTOL.

Je n'ai pas dit un mot de mon office aujourd'hui; mais, heureusement, je suis dans les cas forcés; je sauterai les hymnes et les antiennes... C'est, je crois, aujourd'hui *Prêtre et Pontife*, *Sacerdos et Pontifex*... Ornement violet... Et je n'ai pas dit la messe!... (Il sort en fredonnant.) *Suprà firmam petram*...

M. DUMEURIER.

Allons, bonsoir, bonsoir, ma belle-sœur.

MADEMOISELLE AUZET, un flambeau à la main.

Venez m'accompagner jusqu'à ma chambre, mon beau-frère; j'ai ce rêve de M. Cobard devant les yeux.

MADAME DUMEURIER, regardant à la fenêtre.

Ce scélérat d'Anglès n'est pas encore couché; il y a une lumière chez lui... Mon Dieu! que cette lumière est pâle! on dirait qu'elle veille un mort.

## SCÈNE VII

**Le cabinet du maréchal Brune**

25 JUIN, DIX HEURES DU MATIN

Entrent BRUNE et ANGLÈS.

ANGLÈS.

Maréchal, je suis pénétré de reconnaissance pour ce service; je sais bien qu'en usant de votre pouvoir discrétionnaire pour pardonner à ces bonnes gens, mes voisins, vous avez écouté plutôt votre générosité que ma recommandation; mais je vous saurai toujours un gré infini...

LE MARÉCHAL.

Eh! que vouliez-vous que je fisse? Que je donnasse suite à cette insurrection de famille? que j'assemblasse un tribunal militaire pour faire fusiller deux vieilles femmes et deux vieux fous?... C'est alors qu'on m'en donnerait, par les rues, du Robespierre et du Marat. Voyez, Anglès, je n'en suis pas à mon

noviciat de ces sortes de campagnes bourgeoises, où l'on fait souvent la guerre un an sans tirer un coup de fusil ; j'ai déjà eu mon commandement de pacification dans la Vendée, et il y a là des hommes autrement trempés qu'ici. Quant à vos voisins, ils ne sont en eux-mêmes nullement redoutables, malgré leur chant royaliste et leur drapeau blanc ; et, à coup sûr, ce n'était pas la famille Dumeurier que nous comptions trouver chez elle : le coup a été manqué cette fois.

ANGLÈS.

Je vous comprends, maréchal ; un seul homme, dans ce parti, vous donne quelque inquiétude.

LE MARÉCHAL.

Oui, un seul ; mais il est leste et adroit : c'est un brave des Abruzzes, qui a le pied fait aux montagnes et n'est pas novice au métier... Au reste, je suis bien aise de m'être montré, à si peu de prix, magnanime envers vos voisins ; on n'aurait pas manqué, dans les commérages villageois, de mettre leur arrestation sur votre compte, et, en ces temps de trouble, on arrive à l'assassinat par des commérages de vieilles femmes.

ANGLÈS.

Oh ! maréchal...

LE MARÉCHAL.

Eh! ce ne sont pas les vieilles femmes qui vous assassineraient, ni quelques méchants prêtres fanatiques, ni quelques vieux bourgeois, royalistes d'habitude, qui ont reçu de leur père leur opinion avec les meubles de l'hoirie; mais toutes ces petites exaltations de famille, ces innocentes conspirations de sofa campagnard ont des contre-coups terribles, des ricochets de haine où il y a du sang au bout; ce sont les conseils de la faiblesse, souvent, qui mettent le poignard aux mains de l'énergie... Laissez-moi veiller sur vous, Anglès; je veux, avant huit jours, vous mettre en bonne odeur auprès de vos voisines; j'ai déjà fait, hier, une petite affaire de commerce avec M. Dumeurier; je lui ai acheté sa récolte de fourrage, que je lui payerai bien : il est marchand, avant d'être royaliste; il sera sensible à ce procédé. Je veux qu'il aille vous en remercier dimanche, après la messe; mais, en attendant, tenez-vous toujours sur vos gardes...

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL MOUTON-DUVERNET.

LE GÉNÉRAL MOUTON.

On apporte les dépêches à l'instant, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Ah! voici quelque bonne nouvelle, j'en suis sûr. (Entre un aide de camp qui remet un pli au maréchal.) Que dit ce petit billet? Ah! l'estafette a subi douze heures de retard par un accident de route... C'est certainement l'orage de la dernière nuit qui a abîmé les chemins... Voyons la dépêche.

ANGLÈS.

Je me retire, maréchal.

LE MARÉCHAL.

Non, non... Il n'y a rien de secret là dedans, à coup sûr; restez... (Il lit.) Une victoire! une victoire! (Anglès et le général Moûton se serrent les mains.) A Fleurus!

ANGLÈS.

Oh! c'est une plaine de bonheur!

LE MARÉCHAL.

Nous avons battu les Prussiens; c'est un début décisif; maintenant, la campagne est à nous.

ANGLÈS.

Dieu protége la France.

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Et l'empereur.

LE MARÉCHAL.

Général, dites à l'aide de camp de service d'appeler ici tous les officiers qui sont dans l'hôtel... Anglès, je vous retiens à dîner aujourd'hui; vous ne m'échapperez pas. Nous boirons à la grande armée de Fleurus.

ANGLÈS.

J'accepte, maréchal; mais, comme il y a bien du temps encore d'ici à six heures, j'irai faire une promenade jusqu'à la campagne; je veux annoncer la grande nouvelle à mon vieil ami Philippe, et revêtir l'habit de fête, l'habit de Fleurus l'aînée; c'est une relique de drap qui, je l'espère, ne déparera point les brillants uniformes de votre état-major.

LE MARÉCHAL.

C'est cela... Nous avons tous notre amour-propre national; pour faire honneur à votre habit de Fleurus l'aînée, je mettrai mon vieil uniforme de Berghem et du Helder... A ce soir. Adieu. (Anglès sort. Entrent les officiers d'état-major.) Messieurs, l'empereur a battu...

LES OFFICIERS.

Vive l'empereur! vive l'empereur! vive l'empereur!

(Ils s'embrassent tous.)

LE MARÉCHAL.

L'empereur a battu l'ennemi à Fleurus : nos camarades de l'armée, grande par excellence, ont sauvé l'empire d'une seconde invasion; vous savez tous, messieurs, ce qu'est une victoire au début d'une campagne, surtout une victoire avec le nom de Fleurus; c'est un premier coup d'épée qui tue la coalition. Cette victoire nous impose, à nous, de nouveaux devoirs dans le poste honorable où nous a placés la confiance de l'empereur : que la modération soit plus que jamais à l'ordre du jour; que nos réjouissances militaires éclatent sans air de morgue et de bravade au milieu de cette ville. On dit que nous attendons une victoire pour commencer la persécution des royalistes, il faut leur prouver que cette victoire assure leur repos et leur sécurité. Que des idées de paix et d'union civile soient désormais dans tous nos entretiens... (Il fait signe d'approcher à l'aide de camp de service.) Il y aura fête ce soir dans mon hôtel; vous donnerez vos ordres pour les invitations; vous ferez vos choix dans le commerce, la marine et la bourgeoisie. Nous irons au théâtre de neuf à dix; vous ferez prévenir qu'on joue *l'Oriflamme;* on ne doublera pas les postes à midi; le 14e de chasseurs est consigné dans sa caserne hors ville; toute patrouille de jour est supprimée jusqu'à nouvel ordre; le service des *ron-*

*des-majors* se fera à pied... Au coucher du soleil, cent et un coups de canon... Allez. (L'aide de camp sort.) Messieurs, vous me ferez tous l'honneur de dîner avec moi, aujourd'hui ; ainsi, ayez soin que toutes vos affaires de service soient terminées avant six heures ; après le dîner, nous aurons bal et concert. Vous pouvez vous retirer.

(Les officiers sortent. Restent le maréchal et le général Mouton. Le maréchal sonne ; entre un valet de chambre.)

LE MARÉCHAL.

Mon chocolat, je suis encore à jeun ; il faut prendre des forces, nous aurons de la besogne aujourd'hui. Général Mouton, voulez-vous déjeuner avec moi?

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Merci, maréchal, j'ai déjeuné.

(On apporte le déjeuner sur le guéridon. Le maréchal s'assoit.)

LE MARÉCHAL.

Général, je compte sur vous ce soir au concert. D'abord, il faut que vous m'aidiez à composer le programme ; c'est urgent... Voyons, quelle ouverture choisissons-nous?

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Mais... *la Bataille d'Austerlitz*, je crois...

LE MARÉCHAL.

Oui, c'est toujours de circonstance, avec l'empereur... Point de petites ariettes, n'est-ce pas? il nous faut un concert mâle, tout militaire... Ah! le chœur obligé de la Vestale : *De lauriers couvrons les chemins.*

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Indispensable! c'est encore de circonstance... après, le duo de l'*Oriflamme.*

LE MARÉCHAL.

C'est cela!... Il faut nous exécuter de bonne grâce, et supprimer pour cette fois *Veillons au salut de l'empire.* Nous aurons à coup sûr quelques dames royalistes, qui viennent parce qu'on danse, mais qui, aux premières mesures de l'air républicain, demanderaient leur châle et leur chapeau... Allons, il faut faire ce sacrifice aux dames... Avez-vous une idée pour le chœur final?

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Oh! c'est trouvé... le chœur de *Fernand Cortez : Marchons! suivons les pas du guerrier intrépide.*

LE MARÉCHAL.

A merveille! à merveille!... (Entre un aide de camp qui remet un pli.) C'est encore un pli du gouvernement... Ce

sont les détails de la victoire, sans doute... Voyons... (Il lit.) Ah! c'est à tuer sur place comme un boulet!

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Maréchal! maréchal! qu'avez-vous?

LE MARÉCHAL.

Soyons hommes, général... La grande armée est morte!

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Impossible, maréchal! c'est un piége qu'on vous dresse...

LE MARÉCHAL.

Non, non... voilà le sceau du ministre, et puis regardez, regardez... c'est justement la même plume qui a tracé la nouvelle de la victoire... Oh! c'est à s'abîmer à cent pieds sous terre.

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Et l'empereur? l'empereur?

LE MARÉCHAL.

On ne parle pas de l'empereur... Il doit être mort avec sa garde... C'est à Mont-Saint-Jean que nous avons été écrasés... Ah! ils étaient dix contre un; pauvre garde impériale!

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Excusez, maréchal... il faut que je pleure... laissez-moi pleurer...

LE MARÉCHAL.

Eh! nous sommes seuls, pleurons du sang... du sang... comme eux... ah!...

(Il s'assoit, et laisse tomber sa tête sur ses mains.)

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Après le miracle de l'île d'Elbe!... rien... inutile... un jeu du destin... Et cette garde n'a pas tout écrasé!... on a résisté à la vieille garde!... les cuirassiers de Valmy n'ont pas entr'ouvert la terre!... Oh! la tête se fend d'y penser!

LE MARÉCHAL se levant.

Vingt contre un!... trente, peut-être!... qui sait?... Quand la garde est démolie sur un champ de bataille, il faut que le monde entier et la trahison soient de l'autre côté... pas possible autrement... Enfin, c'est fait! Maintenant, songeons à nos devoirs, nous, général; nos devoirs sont grands... nous avons toute notre vie pour pleurer ce désastre... toute notre vie! Ce sera bien peu de temps, peut-être... S'il nous était donné, au moins, de mourir en soldats, comme nos frères de Mont-Saint-Jean... Mais voilà la guerre

civile qui va éclater dans ce malheureux pays... Pour moi, je ne puis, je ne dois pas en sortir... Cela me rappelle l'insurrection de Milan, où je faillis être assassiné. (Il pense.) Oh! à Milan, pays ennemi... au milieu d'Italiens... mais ici, en pleine France, je n'ai que la guerre civile à craindre... l'assassinat jamais!

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Maréchal!

LE MARÉCHAL.

Au reste... à notre devoir, tous!... Général, vous restez, vous, à Marseille, avec Verdier; la dépêche m'apporte l'ordre de partir sur-le-champ pour Toulon, avec des instructions nouvelles... Je vais donc partir pour Toulon... (Il sonne; entre un valet de chambre.) A propos, et ce pauvre Anglès qui est allé en toute joie porter la bonne nouvelle à son vieil ami... Ils mourront tous les deux du contre-coup... Je vais écrire à ce pauvre Anglès de venir coucher à l'hôtel; vous aurez la bonté de le recevoir, général. (Il écrit un petit billet, sonne, et le remet au valet de chambre.) Donnez ceci à un chasseur d'ordonnance... Quant à nos invitations, il faut les contremander, ça va sans dire... Y a-t-il exemple d'une aussi brusque transition de la vie à la mort!... Oh! que le destin est écrasant, avec ses combinaisons... Ce serait bien le cas de réciter l'*O*

*diva gratum quæ regis Antium...* Allons, il faut nous séparer, général Mouton... c'est peut-être pour toujours... Nous avons trois abîmes devant nous : la guerre civile, l'assassinat et l'échafaud... Adieu, embrassons-nous.

(Ils s'embrassent.)

LE GÉNÉRAL MOUTON.

Que nos destinées s'accomplissent !

## SCÈNE VIII

### 25 JUIN, A TROIS HEURES APRÈS MIDI

Un petit chemin de campagne. Une muraille grisâtre avec des massifs de lierre et d'olivier qui surplombent. A gauche, un enfoncement circulaire de mur avec un portail à grille de fer; devant, une charrette à demi-chargée de bottes de foin. Une croix de jubilé à l'angle du mur.

ANTOINE, roulant une botte de foin.

Par bonheur, les jours sont longs... j'arriverai encore à la ville avec la chaleur... Voyons, quelle heure est-il? (Il regarde le ciel.) Trois heures et demie, tout au plus; le soleil n'est pas encore au grand cerisier... Ce foin frais va leur donner du froid au ventre, à ces chevaux de Brune... Si ça pouvait leur faire tourner les jambes en l'air, à ces chevaux de bonapartistes!... M. Dumeurier est un bon royaliste, lui; mais, pour un écu neuf, il danserait devant la poule de Bonaparte. Il va vendre son foin à ces huguenots! quelle conscience! Ah!... reposons-nous un peu... et que

ceux qui sont pressés attendent... Tiens! voilà M. Godeau qui vient de la ville... marchand de drapeaux blancs. (Il crie.) Hé! monsieur Godeau, qu'y a-t-il de neuf? Allons, contez-moi quelque lanternerie... A celui-là, on ferait croire que les lièvres font des œufs.

(Arrive M. Godeau tout essoufflé.)

M. GODEAU.

Vive le roi! vive le roi!... Où est M. Dumeurier?... Vive le roi!... Cette fois, c'est la bonne... Antoine, où est monsieur?... Ah! je le vois sur la terrasse, qui fume sa pipe...

(Il entre par le portail, en criant: « Vive le roi. »)

ANTOINE.

Si celui-là n'est pas fou, faites-le faire de commande... Allons, voilà encore le drapeau blanc de mademoiselle Auzet qui va sortir de contrebande... et puis nous aurons encore les gendarmes, les commissaires, et le tonnerre de D... Cette fois, je m'en secoue... Ils vous plantent là comme des dindes, et on reçoit les atouts pour eux... Ah! qu'ils aillent se faire bénir par saint Éloi... Oh! oh! miracle! voilà un olivier qui porte une tête de chrétien!

(M. Duteuil paraît dans les branches d'un olivier sur le mur voisin.)

M. DUTEUIL, à voix basse.

Antoine, Antoine.

ANTOINE.

Ah! c'est vous, monsieur le crâne... Comment va Joachim?

M. DUTEUIL.

Mieux... est-ce toi qui viens de crier : *Vive le roi!* là?

ANTOINE.

Non... c'est M. Godeau... vous voyez que ce n'est personne... Moi, je ne crierai : *Vive le roi!* qu'au milieu de cent camarades qui auront des estomacs durs comme cette borne de portail, et qui ne porteront pas les blessés à l'ambulance... entendez-vous, monsieur Duteuil?

M. DUTEUIL.

Bien, mon ami, voilà qui est parlé.

ANTOINE.

Allons, puisque vous le prenez comme ça, vive votre face!... Laissez-moi finir de charger mon foin; vous devriez bien venir me donner un coup de main; avec mon bras cassé, j'ai besoin d'aide.

M. DUTEUIL.

Antoine, Antoine... voici les nôtres! voici l'*étran-*

*ger*, avec le drapeau blanc ; regarde là-bas dans le chemin.

ANTOINE.

Ah ! pour le coup, il y a quelque chose... Eh ! eh ! ici ! ici !

(Arrivent l'Étranger et une troupe d'hommes armés ; un d'eux porte un drapeau blanc. M. Duteuil descend de la muraille.)

L'ÉTRANGER.

A la ville, à la ville, Antoine !...

ANTOINE.

Il retourne de la bonne au moins, cette fois.

L'ÉTRANGER.

Fini, fini !... le drapeau blanc est partout.

ANTOINE.

Vous l'avez vu ?

L'ÉTRANGER.

Je l'ai vu.

ANTOINE.

Je vous crois, vous...

L'ÉTRANGER.

Mais on se bat à la ville, et nous sommes ici...

ANTOINE.

Eh bien, à la ville ! Moi, je suis prêt, mon fusil est

là dans l'herbe... Laissez-moi rentrer mon foin et fermer le portail.

L'ÉTRANGER.

En t'attendant, j'ai une affaire qui presse à régler là... chez le voisin.

ANTOINE.

M. Anglès?... Eh! laissez ce pauvre vieux tranquille.

L'ÉTRANGER.

Antoine, ne te mêle pas de lui, ou nous nous fâcherions. (A la troupe.) Vous autres, allez m'attendre chez M. Dumeurier... passez par le portail... Duteuil, venez avec moi.

ANTOINE, seul.

Il est bien enragé contre cet Anglès... est-ce qu'il voudrait acheter sa campagne, en la payant à l'italienne? (Il fait le signe d'un coup de poignard.) Ah! il est du sang des Sarrasins... non! bah! il faut être un démon de l'enfer pour tuer un vieux... Ah! ce ne seront pas des chevaux bonapartistes qui mangeront mon foin... Allons un peu voir... voici un brave homme qui vient de la ville... Mais c'est un monsieur... c'est... Ah! mon Dieu!... saint Clair, ouvre-moi les yeux... c'est lui... c'est M. Anglès... Fermons vite le portail pour que ces *setellits* ne puissent pas sortir de ce côté...

Voyez ce pauvre homme... eh! il chante!... il me semble que les nouvelles ne sont pas trop bonnes pour lui... Oh! il faut l'empêcher d'aller à sa campagne. (Arrive Anglès par la droite du chemin.) Bonjour, monsieur Anglès.

ANGLÈS.

Bonjour, mon ami... Ah! c'est le paysan du voisin.

ANTOINE.

Pour vous servir, monsieur Anglès.

ANGLÈS.

Eh bien, la récolte est bonne cette année?

ANTOINE.

Et comme le bon Dieu nous l'a donnée. (A part.) Ah! moi qui vais lui parler du bon Dieu! C'est un philosophe!... (Haut.) Nous aurons vingt charges de blé.

ANGLÈS.

Tant mieux! tant mieux!.., Allons, bonsoir, bonsoir.

ANTOINE, le rappelant.

Monsieur Anglès, monsieur Anglès.

ANGLÈS.

Ah! je suis pressé, mon ami, j'ai une bonne nouvelle à porter à la campagne.

ANTOINE.

Une bonne nouvelle! pauvre homme! Vous venez de la ville, monsieur Anglès?

ANGLÈS.

Il y a deux heures que j'en suis sorti.

ANTOINE.

Eh bien, on a fait du chemin en deux heures... Tenez, écoutez, écoutez...

(On entend de longs cris de « Vive le roi! »)

ANGLÈS.

Bah! la famille Dumeurier fait encore ses folies!

ANTOINE.

Chut! chut!... n'avancez pas, pauvre vieux... (Il monte sur la charrette et regarde dans la campagne.) L'*étranger* est caché derrière la garenne... avec son fusil, comme à l'*espère* des lapins... M. Duteuil est entré dans la campagne... il en sort et fait signe qu'il n'y est pas... L'*étranger* frappe la terre avec la crosse du fusil... ils descendent au chemin, furieux... Assez vu... Monsieur Anglès, je vais vous parler le cœur sur la main... On veut vous assassiner.

ANGLÈS.

Moi?

ANTOINE.

Oui, oui, vous.

ANGLÈS.

Où sont-ils, ceux qui veulent m'assassiner?

ANTOINE.

Ils sont à deux pas d'ici... Si vous passez le coin du portail, vous êtes perdu... si vous retournez à la ville, aussi...

ANGLÈS.

Ils oseraient tuer un vieillard, en plein midi!

ANTOINE.

Eh! dans le premier moment de rage, oui; on a le sang brûlé, on ne sait pas ce qu'on fait... Ce soir, peut-être, vous ne risqueriez rien... à présent, tout...

ANGLÈS.

Comment! ces brigands de royalistes...?

ANTOINE.

Ah! doucement, monsieur Anglès... doucement!... les royalistes sont de braves gens... et je vais vous le prouver... (Il regarde sur la partie gauche du chemin.) Voilà l'*étranger* et Duteuil!... Monsieur Anglès, sauvez-vous du premier moment... Tenez, croyez-moi, montez sur ma charrette, montez.

ANGLÈS.

Mais...

ANTOINE, vivement, et le plaçant sur la charette.

Montez, montez... et retenez votre haleine... (Il le cache sous le foin.) Allons, c'était dit que ce foin servirait à des bonapartistes... Ah! voici le quart d'heure où la soupe va bouillir... c'est comme à la comédie du *Pavillon* dans *Tékéli*...

(Il chante en liant les bottes de foin.)

Laisse en paix le dieu des combats;
Qu'à Silène il cède le pas,
Et, si tout bas l'orgueil le gronde,
Que ma voix tout haut lui réponde :
« Eh! pourquoi?... »

(Arrivent l'Étranger et M. Duteuil.)

L'ÉTRANGER.

Décampé!... mais nous l'aurons, le brigand! Antoine, tu n'as pas encore fini avec ton foin?

ANTOINE.

Eh! je ne puis pas aller bien vite avec mon bras cassé... Je n'ai qu'un bras, moi; l'autre, c'est pour figure...

M. DUTEUIL.

Eh bien, nous allons t'aider à rentrer ta charge.

(Il s'approche de la charrette.)

ANTOINE, le retenant.

Grand merci, grand merci, monsieur le complaisant!... je ne veux pas vous en avoir l'obligation; tantôt, vous avez fait la sourde oreille quand je vous ai dit de m'aider; à présent, c'est trop tard... je ferai mon travail sans vous, mal gracieux ! Il ne touchera pas à mon foin. Monsieur Duteuil, ne le touchez pas, ça porte malheur aux bêtes...

L'ÉTRANGER.

Pourquoi as-tu fermé le portail ?

ANTOINE.

C'est le vent qui l'a fermé... il vient de s'élever un mistral qui arrache la queue aux ânes. Vous n'avez qu'à pousser le bouton sous le trottoir... Bien... le voilà ouvert, mettez une pierre pour le retenir.

L'ÉTRANGER, criant dans la campagne.

Eh ! eh ! arrivez, arrivez! à la ville ! à la ville !...

ANTOINE.

Monsieur Duteuil, pardon, mettez-vous du côté du portail, vous m'empêchez de travailler.

M. DUTEUIL.

Il est de bien mauvaise humeur aujourd'hui, ce cadet; tu as dormi du mauvais côté, cette nuit.

ANTOINE.

Ce sont vos coups de fusil d'hier qui m'ont empêché de dormir, monsieur Duteuil... (A part.) Attrape encore celui-là.

L'ÉTRANGER.

Allons, nous te laisserons, Antoine... Tu n'arriveras pas au plus beau...

ANTOINE.

Oh ! ça, j'arriverai avant vous à la ville... Sacrebleu! voulez-vous que je laisse mon foin à la rage des Sarrasins?... Un peu de conscience, puis... (Arrivent par le portail une cinquantaine d'hommes armés, drapeau blanc en tête. A part.) Voilà les crânes d'hier, il n'y a plus de danger. Oh! les sots corps!

(Ils répond par des signes aux salutations de la bande.)

L'ÉTRANGER.

Deux hommes ici de bonne volonté... Approchez... écoutez-moi bien. Vous allez vous mettre en faction au premier portail là-bas, à droite... Quand vous verrez venir un vieux monsieur en habit à l'antique, avec des culottes courtes et des cheveux blancs, vous le saisirez au collet et vous le conduirez à la ville, chez M. Duteuil. C'est compris, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Il sera bien fin, s'il échappe à présent, M. Anglès... A votre place, moi, je mettrais quatre hommes en faction : deux au grand portail, et les deux autres au petit... il y a un petit portail, faites attention.

L'ÉTRANGER.

Tu as raison... Voyons... deux hommes de plus pour le petit portail... là-bas, au pied de la colline.

ANTOINE.

Vous pouvez partir tranquille, à présent, le renard est pris.. mais faites-lui peur seulement, à cet Anglès, quand vous l'aurez... eh !

L'ÉTRANGER.

Je verrai ça... Allons, sur deux rangs; à la ville!

ANTOINE.

Que Dieu vous bénisse, saintes gens !... Oh ! vous pouvez marcher vite, j'arriverai à la ville avant vous... (Tous s'éloignent, excepté Antoine.) Ah ! *Tékéli* l'a échappé belle ! Ouf ! j'avais un quintal sur l'estomac !... (Il s'approche de la charrette.) Ne paraissez pas encore, monsieur Anglès... une minute... une minute...

ANGLÈS, soulevant sa tête.

Brave Antoine, touche-moi la main... Ces misérables ! Mais qu'est-ce que je leur ai fait?

ANTOINE.

Ah! ça, je n'en sais rien... ni eux non plus, peut-être... C'est la rage de... Ah! allez chercher, ils sont comme ça..

ANGLÈS.

Mais cet *étranger!* je ne le connais pas, cet *étranger*, moi...

ANTOINE.

Eh bien, lui vous connaît... Il dit que vous avez fait la Révolution, et que vous avez tué Louis XVI, et que vous n'allez pas à la messe, et que vous dites du mal de M. Cantol, et que vous avez un grand drapeau de la nation, et que vous faites des guillotines, et que vous dénoncez à Brune tous ceux qui vont chez M. Dumeurier...

ANGLÈS.

C'est une calomnie infâme!

ANTOINE.

Je le crois, mon pauvre monsieur Anglès; mais ceux-là, quand ils se sont mis quelque chose dans la tête, ils sont plus entêtés que mon mulet... Mais laissons passer la première rage, et ne bougez pas. L'*étranger* est fin comme un moineau, et il se méfie de moi... Que voulez-vous, monsieur Anglès! je suis

royaliste à ma mode : mon pauvre père l'était; quand j'étais jeune, l'hiver, sous la cheminée, mon pauvre père nous contait la mort de l'autre roi et de sa femme; il nous parlait de ce beau temps de l'ancien régime, où nous avions le drapeau blanc, où l'on achetait pour rien le café et le sucre, où les enfants ne partaient pas pour l'armée à dix-huit ans. Tout ça s'est bâti dans ma tête, et je pleure encore quand j'y pense... Nous n'aimons pas Bonaparte avec sa conscription; nous aimons nos bois de pins, nos collines qui embaument, la belle mer de là-bas, les *postes* où l'on tue les grives au mois d'octobre, les contredanses du dimanche sur la place de l'église, les veilles de Noël, où l'on chante devant la crèche : ceux qui partent gais pour l'armée n'ont rien de ces choses-là dans leur pays; Bonaparte nous les enlève, et le roi nous les donne. Vive le roi ! je suis royaliste; mais, touchez là, monsieur Anglès, vous ne risquez rien avec moi.

ANGLÈS.

Brave garçon !

ANTOINE.

Attendez encore un peu là... Je vais voir au chemin...

(On entend un galop de cheval et une décharge de fusi

ANGLÈS.

Ah! mon Dieu!

ANTOINE.

Ne bougez pas... C'est un cavalier de Brune... Les nôtres ont tiré et l'ont manqué... Cachez-vous bien... Les voici... (On entend une seconde décharge de fusils.) Tombé!... Mort... Pauvre cavalier! où venait-il se perdre ici?

ANGLÈS.

Le cavalier est tué?

ANTOINE.

Là devant... Chut! ne parlez pas, les voici... Ils ont tiré soixante pour tuer un homme... Oh! ils sont fiers comme Artaban.

L'ÉTRANGER. Il rentre en parlant à ceux qui arrivent; il tient un billet.

A présent, ils veulent tous l'avoir tué... Vous êtes des mazettes. Jetez-moi ce brigand par-dessus la muraille, et apportez-moi son cheval... Voyons ce qu'il y avait dans ce billet... C'est un billet de Brune... le bandit! de Brune à Anglès... Anglès était l'espion de Brune... Tas de voleurs! on me faisait espionner... Je ne puis pas lire un mot de cette écriture du diable... Antoine, sais-tu lire l'écriture de main?

ANTOINE.

Ah! levez-vous! où avez-vous vu que les paysans sachent lire?...

L'ÉTRANGER, à la troupe.

Voyons, qui sait lire, ici? .. Personne?... Vous êtes tous des ânes... Et M. Duteuil nous a quittés!... il s'est arrêté chez M. Godeau... Enfin, j'ai lu les deux noms, suffit. Ce cavalier allait à la campagne d'Anglès; Anglès est chez lui... Brigand, je veux te faire frire le foie et le manger... Antoine, toi qui es plus fin que ces étourneaux, va voir si Anglès est chez lui; je t'attends ici; visite partout.

ANTOINE.

C'est cela. Est-ce que je suis votre valet? J'ai des affaires ici...

L'ÉTRANGER.

Mais qu'est-ce que tu fais là depuis deux heures? J'aurais rentré, moi, tout le foin du terroir!

ANTOINE.

Ah! j'ai les côtes en long, moi, je le prends à l'aise.

L'ÉTRANGER.

Un jour comme aujourd'hui?

ANTOINE.

Tous les jours : ma mère m'a fait comme ça...

L'ÉTRANGER.

Tu te f.... de moi... Antoine... Il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas...

A TOINE.

Talalararare.

L'ÉTRANGER, furieux, se précipite sur la charrette, écarte les bottes de foin et découvre Anglès, en criant :

Je m'en doutais ! le voilà.

ANTOINE saisit rapidement son fusil et couche en joue l'étranger.

Cent grenailles numéro six dans le ventre, si tu le touches.

L'ÉTRANGER.

Au port d'armes, au port d'armes, camarade... Tu t'es fait bonapartiste aujourd'hui; tu as bien choisi ton jour...

ANTOINE.

Bonapartiste, parce que je ne veux pas qu'on assassine un vieux? Bonapartiste! moi qui me battais, hier, avec toi contre les gendarmes, et qui ai gagné ta vie à *pile et croix?* Ah! levez-vous, vous n'avez point de sens.

L'ÉTRANGER.

Allons, allons, quitte ton fusil, et viens aider ton vieux à descendre de la charrette.

ANTOINE.

Jurez-moi sur votre scapulaire, sur la croix du jubilé qui est à cette muraille, que vous ne le toucherez pas.

L'ÉTRANGER.

Mais s'il est coupable?

ANTOINE.

S'il est coupable, on le jugera; vous n'êtes pas juge, vous.

L'ÉTRANGER.

Et si, après l'avoir jugé, il est reconnu criminel?

ANTOINE.

Alors comme alors, comme le bon Dieu voudra... mais, en attendant, jurez de le mener à la ville sans lui donner un coup d'épingle.

L'ÉTRANGER.

Va, tu fais bien de moi tout ce que tu veux; il n'y a pas deux hommes comme toi dans le terroir; eh bien, je le jure; es-tu content?

ANTOINE. Il décharge son fusil en l'air.

A la bonne heure... A présent, monsieur Anglès, donnez-moi la main, et descendez. Vous êtes avec des chrétiens.

ANGLÈS.

Oh! je n'ai pas peur, tous ces messieurs sont d'honnêtes gens.

L'ÉTRANGER.

Oui, oui... Allons, vous autres, sur deux rangs.

ANTOINE.

A la ville! et vive le roi! Prenez mon bras comme une dame, monsieur Anglès. Vous vivrez encore vingt ans.

(Tous entrent dans le chemin de la ville.)

## SCÈNE IX

### MÊME JOUR, AU CRÉPUSCULE

La maison de M. Duteuil, dans un faubourg de la ville. Un salon délabré. Des volontaires royaux se promènent dans le fond. Deux sentinelles sont placées à la porte. Anglès et Antoine assis sur le devant. Un sergent de volontaires appuyé sur la croisée et regardant en dehors.

ANTOINE.

Eh! dites, espèce de sergent, nous resterons longtemps encore ici comme ça?

LE SERGENT, sans quitter sa place.

Je ne sais pas... C'est possible... (Il s'assoit sur la croisée, le dos tourné vers la rue.) J'entends tirer des coups de fusil de ce côté... sur la route de Toulon... L'*étranger* et M. Duteuil doivent être par là...

ANTOINE, à part.

L'*étranger*, je le crois, mais cette poule mouillée de Duteuil!...

LE SERGENT, imitant une décharge de fusils.

Brrrrrrrrrr! allez, ça va ferme; au moins si Brune pouvait y rester, à la bataille.

UNE VOIX DU FOND.

Ah çà! Brune est décampé depuis ce matin; allez lui courir après. Nous étions à Castellane quand sa voiture a passé; nous l'avons criblée de balles, mais il n'y avait personne dedans.

LE SERGENT.

Il est fin, le camarade Brune! Ah! si celui-là n'est pas poltron! Bonaparte le connaissait bien. Un jour, il lui dit : « Brune, tu es un lâche, et... »

ANGLÈS, se levant.

Eh! mon bon ami, où avez-vous lu ce conte?

LE SERGENT.

Moi, je ne l'ai pas lu, je ne sais pas lire; mais tout le monde l'a lu dans la *Vie de Brune!* Demandez-le à M. Duteuil quand il viendra.

ANGLÈS, se rasseyant.

Ça fait pitié.

ANTOINE.

Ah! laissez-les dire, brave homme. Si vous allez vous disputer avec eux, ils vous feront devenir fou.

(Au sergent.) J'ai envie d'aller voir si l'*étranger* et M. Duteuil ne seraient pas là-bas au corps de garde; on n'a pas besoin de moi ici.

LE SERGENT, d'un ton d'autorité.

Personne ne peut sortir... C'est ma consigne; j'en réponds sur ma tête.

ANTOINE.

Ah bah ! c'est l'*étranger* qui vous a donné cette consigne; c'est un farceur qui a voulu rire.

LE SERGENT.

C'est un farceur qui me brûlerait la cervelle si je n'obéissais pas; je le connais...

(On entend des cris dans la rue, le sergent se replace à la fenêtre.)

ANGLÈS.

Ah ! mon Dieu ! les voici... Antoine, ne me quittez pas, au nom de Dieu.

ANTOINE.

Soyez tranquille, brave homme... Mon Dieu ! mon Dieu ! ne vous allumez pas votre pauvre sang; je vous dis encore que vous ne risquez rien, non, rien; comment voulez-vous que je vous le dise? en chantant?

ANGLÈS.

Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas, mon ami... Ce n'est pas la mort que je crains, croyez-le bien; à mon âge, deux jours de plus ou de moins, ça n'en vaut pas la peine... mais mourir assassiné!... Ah!... assassiné dans mon pays! Que lui ai-je donc fait, à ce misérable?

ANTOINE.

Vous ne risquez rien.

(Entre un volontaire d'un air triomphant.)

LE VOLONTAIRE.

Encore un! Bessière a descendu la garde, il fait écluse dans le ruisseau du cours. Vive le roi!

LE SERGENT.

C'était un gros républicain, je crois, celui-là?

LE VOLONTAIRE.

Républicain et bonapartiste; on lui a donné deux coups de sabre sur la tête, et trois dans le ventre. Ah! la mauvaise mine qu'il avait, ce coquin!

ANGLÈS, bas, à Antoine.

Ne leur parlez pas, contenez-vous, au nom de Dieu, contenez-vous!

ANTOINE, bas.

Soyez tranquille.

LE SERGENT, au volontaire.

Y étiez-vous, aux frères Verse ?

LE VOLONTAIRE.

Si j'y étais ! tenez, regardez ce sang sur mon pantalon : c'est le cadet qui m'a froissé en tombant. Ah ! on ne les a pas manqués, ceux-là. Oh ! je suis sûr qu'il ont reçu plus de mille coups de bâton sur la tête; ils avaient la vie dure comme des chats : on les a assommés comme des bœufs; il y a des petits polissons qui ont ramassé plus de quarante sous, rien qu'en montrant les bâtons rouges qui ont assommé ces deux buveurs de sang.

LE SERGENT.

C'étaient des brigands finis, ces frères Verse !

LE VOLONTAIRE.

Oh ! ça fait trembler, ce qu'ils ont fait... Ils ont fait les cent coups dans la Révolution, tout le monde le dit; ils ne feront plus rien à présent, ces rompus.

(Entre un deuxième volontaire.)

DEUXIÈME VOLONTAIRE, d'un air de triomphe, montrant son fusil.

Voilà une baïonnette qui en a tué dix-sept !

ANTOINE, se levant.

Tu en as menti.

DEUXIÈME VOLONTAIRE.

Eh ! qu'est-ce qui lui parle, à celui-là ?

ANTOINE.

Eh bien, moi, je te parle; tu es un vantard et un menteur, là.

DEUXIÈME VOLONTAIRE.

Mais que veut ce mauvais paysan?

ANTOINE, levant sa main par-dessus sa tête.

Pas de mots, face de juif, ou je te mets un bandeau sur les yeux !

PREMIER VOLONTAIRE.

Tu menaces des enfants de la ville, toi !

ANTOINE.

Oui, je les menace, et je frappe quand ils ne lèvent pas langue. Écoutez tous les deux, mes amis les crânes, écoutez... ( Il les tire à part, et à voix basse. ) Vous faites les vaillants, aujourd'hui, pas vrai ! vous faites plus de bruit que toutes les trompettes de saint Jean; elle tourne belle la carte !... Mais hier, hier matin à l'aube, quand la rosée vous mouillait les pieds sur les genêts de la colline, vous n'étiez pas tant

farauds, messieurs les crânes; je vous ai vus tous les deux, moi, dans la compagnie de perdrix qui s'est levée au premier coup de fusil... Chut!... chut!... il ne faut pas le dire... personne ne m'a entendu... Touchez là tous les deux, la, voyons, en amis; et, quand vous passerez à la campagne de M. Dumeurier, demandez Antoine; je vous ferai manger des becfigues au mois d'octobre, vous vous en lécherez les doigts. (Il serre la main aux deux volontaires.) Sergent de poste ! Où est le sergent?... Ah! écoutez : ce pauvre vieux s'ennuie là tout seul (montrant Anglès); croyez-le bien, on a oublié de venir le chercher; nous allons le conduire à la préfecture avec ces deux camarades...

LE SERGENT.

Non, non, mille fois non; il faut qu'il reste ici... C'est ma consigne.

ANTOINE.

Ah ! bah ! est-ce qu'il y a des consignes ici? Nous sommes des soldats de paille !

ANGLÈS, bas, à Antoine.

Ne l'irritez pas... Nous ne sommes pas les plus forts.

ANTOINE s'assoit auprès d'Anglès.

Je crois que nous sommes les plus forts, moi...

Écoutez, il faut faire un coup d'enfer; je vas jeter le sergent par la fenêtre ; il ne se fera pas mal, il y a tout au plus dix pans de profondeur. Je dis à un de ces deux-là d'aller fermer la porte de la rue, et nous nous sauvons par la petite porte du jardin.

ANGLÈS.

Mais ces deux sentinelles, et ces autres qui ont des armes!

ANTOINE.

Ceux-là, avec mon fusil, je les tiendrai deux heures en arrêt.,.

ANGLÈS.

Mais, mon ami, vous me disiez tantôt que je ne risquais rien...

ANTOINE, embarassé.

Oui, c'est juste... Mais tous ces coups de fusil que j'entends me font bouillir le sang... Et puis je ne veux pas rester ici enfermé comme un lapin de garenne... Vous devez avoir faim aussi, monsieur Anglès?

ANGLÈS.

Non, mais j'ai soif...

ANTOINE.

Je crois bien; vous avez la fièvre, pauvre homme!...

Mais c'est une maison maudite, celle-ci; vous n'y trouveriez pas une goutte de vin... Ah! j'attends encore une demi-heure, pas plus; j'envoie au diable leur consigne... C'est dit...

(Il se lève et se mêle avec les autres.)

ANGLÈS.

Au moins, si je pouvais envoyer quelqu'un à la campagne pour rassurer mon ami... Voilà la nuit qui tombe... Il doit être dans un état horrible; Dieu fasse qu'il ne vienne pas en ville!... Ah!... Ce matin, nous avions une victoire... et maintenant tout est perdu... Et je ne sais rien, rien!... et personne pour m'expliquer ce mystère!... Le maréchal est parti... Il est mort peut-être!... Et Mouton-Duvernet, qui était si heureux ce matin! Et ces jeunes officiers qui se préparaient à la fête de ce soir!... on les assassine peut-être en ce moment!... Oh! la vie! la vie!... Neuf heures sonnent... Personne pour envoyer à la campagne... excepté Antoine... Mais je ne puis pas me séparer de lui...

(On entend de longs cris de « Vive le roi! » Le sergent regarde dans la rue. En dehors, la sentinelle de la porte crie : « Qui vive ? » on répond : « Royalistes! » Antoine se replace à côté d'Anglès, le fusil entre ses genoux.)

LE SERGENT.

Ce sont eux, ce sont eux; je reconnais l'*étranger* à son plumet blanc.

ANGLÈS, à Antoine.

Que dit le sergent?

ANTOINE.

Rien, rien... On dit que c'est l'*étranger* qui arrive... Je ne sais pas pourquoi, c'est celui que je crains le moins... Et lui me craint.

ANGLÈS.

Voici le mauvais quart d'heure.

ANTOINE.

Non, je ne crois pas... La preuve, c'est que je vais fumer une pipe... Mais, dites, sergent, est-ce qu'on n'apporte pas une chandelle, au moins, pour y voir, et pour allumer les pipes? Nous sommes tout à l'heure comme dans un four; moi, je n'y vois plus pour parler.

LE SERGENT.

Ça ne me regarde pas.

ANTOINE.

Ce n'est pas dans sa consigne de nous donner une chandelle de six liards. Ah! nous sommes tous des

ruinés ici... sauf votre respect, monsieur Anglès. (Il charge lentement sa pipe.) On voit bien que nous sommes comme au temps de la Révolution de M. Dumeurier. Tenez, monsieur Anglès, voilà une once de tabac que j'ai achetée avant-hier; je n'ai pas eu le temps de fumer trois pipes...

ANGLÈS, sans l'écouter.

Ce pauvre ami, doit-il être inquiet! il doit compter les minutes.

ANTOINE.

Vous n'en voudriez pas fumer une, monsieur Anglès?... Vous ne fumez pas, peut-être? Ah! je connais des messieurs qui fument...

ANGLÈS.

Merci, merci, mon ami... Quelle destinée!

ANTOINE, à part.

Ah! le pauvre homme n'y est plus...

(Un tumulte épouvantable éclate dans le vestibule; on distingue des cris de « Vive le roi! » des chants royalistes, des roulements de tambour, des retentissements d'armes sur l'escalier. Entre une foule d'hommes armés de fusils anglais à longue baïonnette, vêtus les uns de blouses bleues, les autres de vestes avec des buffleteries noires en sautoir. Mêlés dans la bande, quelques enfants déguenillés portant des bâtons rougis de sang. En tête l'Etranger, en frac d'officier, sans épaulettes, une ceinture de pistolets, un sabre de cavalerie. M. Duteuil et plusieurs hommes suivent dans le même costume. Ils portent sur leurs habits des taches de sang frais.)

L'ÉTRANGER, avec précipitation.

Où est Anglès?... Sergent du poste, où est Anglès?

LE SERGENT.

La, la, soyez tranquille, je l'ai bien gardé.

L'ÉTRANGER.

On n'y voit pas ici; ouvrez toutes les fenêtres, nous aurons la clarté de ce reverbère, et nous en aurons assez.

(Anglès reste assis. Antoine est debout à côté de lui, son fusil à la main.)

M. DUTEUIL, à l'Étranger.

Je vais l'expédier.

L'ÉTRANGER.

Ne fais rien encore... Ne vois-tu pas ce diable d'Antoine?

M. DUTEUIL.

Tiens, cet Antoine qui est encore là !

(Il remet son pistolet à sa ceinture.)

L'ÉTRANGER, bas, à Duteuil.

Faisons les choses en règle... Jugeons Anglès ici; nous sommes sûrs de le condamner, eh !

M. DUTEUIL.

Va... Jugeons-le... ça nous amusera.

L'ÉTRANGER, haut.

Sergent, sergent... chef du poste, prenez dix hommes et conduisez Anglès au corps de garde voisin; vous y attendrez mes ordres.

ANGLÈS, à l'Étranger.

Mon bon monsieur, je ne crois pas que vous ayez l'intention de me faire du mal, n'est-ce pas * ?

L'ÉTRANGER.

Allez attendre mes ordres; allez.

(Le sergent place Anglès au milieu de son escouade. Ils sortent. Antoine s'assoit dans un coin du salon, sur une chaise placée à rebours; il fume, la tête appuyée sur le dossier.)

M. DUTEUIL, aux volontaires et à ses collègues en uniforme d'officier.

Asseyez-vous, messieurs...

UNE VOIX.

Il n'y a pas assez de chaises pour tout le monde.

* Toutes les phrases que j'ai mises dans la bouche d'Anglès, aux dernières scènes, sont historiques.

L'ÉTRANGER.

Eh bien, asseyez-vous à terre comme les Turcs. (Il s'assoit sur une chaise.) Mes amis, au nom de Sa Majesté Louis XVIII, que je représente ici, je vous donne le pouvoir de juger un brigand que Dieu a mis entre mes mains. C'est ce misérable que je viens d'envoyer au corps de garde, en attendant de le faire fusiller quand nous aurons prononcé sur son sort.

QUELQUES VOIX.

Il faut le rompre vif.

L'ÉTRANGER.

Oui, oui, il mérite la mort et l'enfer; je l'aurais déjà *lardé* moi-même, si je n'avais pas, par charité chrétienne, respecté les cheveux blancs d'un vieux. Ainsi nous lui ferons la grâce de le juger, comme si c'était un brave homme. Je vais vous raconter tous les crimes de ce bandit. D'abord, c'est un espion de Brune, un...

TOUS se lèvent en criant.

Allons l'assommer! allons lui rompre le cou!

L'ÉTRANGER.

Un espion de Brune, voilà la preuve, la voilà (Il montre le billet du chasseur d'ordonnance); c'est un billet de

Brune; vous pouvez aller le lire sous le réverbère, ou bien...

TOUS.

Non, non, non, c'est un voleur, un bonapartiste; il faut le tuer.

L'ÉTRANGER.

Puis il a dénoncé à Lecointe-Puyraveaux tous les braves royalistes de mon quartier, et il a fait envoyer des gendarmes à ma campagne pour me prendre...

TOUS.

C'est vrai, c'est vrai.

L'ÉTRANGER.

Puis il a fait faire vingt-sept guillotines...

TOUS.

Assez, assez... Partons.

L'ÉTRANGER.

Attendez, attendez. Dans la Révolution, il a fait fusiller le pauvre M. Olivé; il a fait massacrer le pauvre M. Dubausset; il a fait...

ANTOINE, se levant furieux.

Il n'a rien fait... rien... La preuve, voyons, la preuve, la preuve?

L'ÉTRANGER.

Antoine, ne te fais pas un mauvais parti, prends garde.

ANTOINE.

Je ne crains personne, pas même vous ; je suis connu dans tout le terroir comme royaliste et brave enfant; vous voudriez me donner un coup de dague, à moi aussi? à moi, à moi? Eh! saint homme! demain, mes camarades vous mettraient en pièces, si vous me faisiez cela avec votre petit doigt! Allez parler d'Antoine à la place du village, et vous verrez si j'ai des amis! Je ne vous crains pas plus qu'un chien de dévote; vous voulez assassiner un vieux; mais, le bon Dieu et moi, nous sommes là. Vous ne l'assassinerez pas.

PLUSIEURS VOIX.

Si c'est un bonapartiste?

ANTOINE.

Si c'est un bonapartiste, menez-le au fort, et on le jugera.

L'ÉTRANGER.

Antoine, mon ami, nous sommes ici pour le juger...

ANTOINE. Il éclate de rire.

Vous autres? vous êtes des juges, vous autres? Eh bien, comment les trouvez-vous? Ce ne sont pas de jolis juges, tous un pied chaussé et l'autre déchaux? Ah! levez-vous, juges de saint Éloi! Eh! qu'est-ce qui vous a faits juges?

M. DUTEUIL.

Antoine, tu es chez moi, ne fais pas l'insolent.

ANTOINE.

Monsieur Duteuil, ne nous brouillons pas, nous, et ne me faites pas parler; assez dit... Je vous demande qu'est-ce qui vous a faits juges.

L'ÉTRANGER.

Nous.

ANTOINE.

Ah! ah! on peut se faire juges comme ça, en disant: «Je me fais juge!» Je ne suis pas un homme de plume et de livre, mais je ne crois pas qu'on puisse se faire juge, la, d'idée, à dix heures du soir.

L'ÉTRANGER.

Nous le jugerons, sacrebleu, nous le jugerons.

ANTOINE.

Eh bien, jugez... Mais, au moins, faites venir ici

M. Anglès; on ne juge pas un homme quand il n'est pas là, comme chez les sauvages de l'Amérique.

L'ÉTRANGER.

Pas besoin qu'il soit là, c'est un brigand...

ANTOINE.

La preuve?

L'ÉTRANGER.

Il nous a tous dénoncés à Brune.

ANTOINE.

La preuve?

L'ÉTRANGER.

Il a fait faire des guillotines, c'est connu.

ANTOINE.

La preuve, sacrebleu, la preuve?... Où sont ces guillotines, voyons-les; les avez-vous vues, vous?

L'ÉTRANGER, *furieux.*

Oui.

ANTOINE.

Vous en avez menti.

L'ÉTRANGER. *Il saisit un pistolet, et l'arme; on se précipite sur lui pour le retenir; le coup part en l'air.*

Laissez-moi, laissez-moi...

ANTOINE, son fusil à la main.

Laissez-le, ne le retenez pas; s'il fait un pas sur moi, je lui casse la tête d'un coup de crosse.

L'ÉTRANGER, à la troupe.

Camarades, êtes-vous de bons royalistes comme moi, oui, ou non?

TOUS.

Oui, oui.

L'ÉTRANGER.

Eh bien, je vous ordonne d'aller fusiller Anglès; Antoine, nous nous verrons nous deux.

(Un mouvement se fait dans la bande; Antoine se précipite à la porte et barre le passage.)

ANTOINE, exalté.

Mes amis, mes amis, chrétiens baptisés, braves gens, qui avez de vieux pères qui vous attendent à la maison, écoutez, écoutez! vous ne tuerez pas ce pauvre vieux, vous n'êtes pas assez démons pour ça. Mettez-vous la main sur la conscience, et voyez si l'âme ne vous tremble pas à cette pensée? (A l'Étranger.) Qu'est-ce que tu es, toi, pour nous donner des ordres? Tu n'es pas un enfant du terroir, tu es un Génois, qui vient manger notre pain ici; fais-nous voir ton père, ta

mère ; fais-nous voir l'église où tu as été baptisé, le prêtre qui t'a donné la première communion ; lève-toi, tu ne parles pas notre langue ; tu n'es pas de notre religion ; tu couches à la belle étoile comme un excommunié ; personne ne t'a vu, enfant, jouer sur les places de nos villages ; *hou* les Génois ! (Un murmure d'intérêt se manifeste pour Antoine.) Et tu voudrais commander aux enfants de la ville ? Jamais, jamais ; n'est-ce pas, mes amis, que vous n'obéirez pas à un Génois ? N'avez-vous pas assez de sang sur vos vestes ? Savez-vous bien que, dans cinq ans, dix ans d'ici, quand vous irez danser aux villages, et vous rafraîchir à la guinguette, on dirait en vous voyant : « Malédiction de Dieu sur ces hommes-là ! ils ont assassiné un vieux, ils boivent du sang d'Anglès dans leurs verres ! les voilà, les assassins ! » Savez-vous bien qu'aucune brave fille ne voudra devenir votre femme ; que vous ne pourrez plus tremper votre main dans l'eau bénite ; que, la nuit, les âmes du purgatoire vous enverront des songes rouges à vous faire tomber du lit ? Savez-vous bien qu'un vieux est comme une relique, comme un corps saint qu'on ne touche pas sans faire un péché mortel ? Mes amis, mes amis (il les prend tous successivement dans ses bras), c'est un enfant du terroir, comme vous, qui vous parle, c'est un royaliste qui se ferait tuer pour le drapeau blanc. Vous me connais-

sez tous, pas vrai? (Attendrissement presque général.) Vous n'écouterez pas cet enfant de la Calabre, vous crierez tous avec moi : « La vie, la vie au pauvre vieux... »

TOUS, moins quelques-uns qui se rapprochent de l'Étranger.

La vie, la vie!

ANTOINE.

Oui, oui, la vie, la vie! Combien sommes-nous qui crions : « La vie?... » (Il compte.) Nous sommes quarante-sept! C'est un jugement, ça aussi.

L'ÉTRANGER, d'un ton de calme affecté.

Oui, oui, c'est un jugement... (Il s'approche d'Antoine.) Mauvaise tête! ah! il faut que je t'aime bien pour te pardonner toutes tes folies. Allons, touche la main au Génois, on ne fera rien à ton vieux.

(Antoine et l'Étranger se serrent les mains.)

ANTOINE.

Oh! mon Dieu, sans rancune, je suis comme ça, moi; ça me passe comme ça me prend, je suis né au mois de mars.

M. DUTEUIL.

Tu as bien parlé, Antoine... Tu ne me touches pas la main, à moi aussi?

ANTOINE.

Moi, je ne vous en veux pas, monsieur Duteuil, je n'en veux à personne; j'ai sauvé la vie à ce pauvre homme, eh bien?...

L'ÉTRANGER.

Eh bien, ton pauvre homme ne risquait pas plus que toi; je voulais le sauver, moi le premier.

ANTOINE.

Bah!

L'ÉTRANGER, souriant.

Eh! saint enfant, si j'avais voulu le tuer, qui est-ce qui m'en aurait empêché? J'ai pu le tuer vingt fois aujourd'hui. Nous allons le conduire au fort, pas vrai?

ANTOINE.

Oui, au fort; s'il est coupable, on le jugera, quand il y aura des juges, mais de bons juges, avec des robes noires et des crucifix à la muraille, comme au palais.

L'ÉTRANGER, lui frappant sur l'épaule.

C'est ça. Touche encore là, et amis à la vie et à la mort, en braves.

ANTOINE.

Je voudrais effacer ce qui est arrivé, mais...

L'ÉTRANGER.

C'est effacé, embrassons-nous! (Ils s'embrassent.) Allons, vous autres, qu'on me suive! Antoine, viens avec nous.

(Tous sortent.)

## SCÈNE X

### MÊME JOUR, DIX HEURES DU SOIR

Des allées de platanes. A gauche, un angle de rue avec ce nom : *Rue Saint-Basile.* Un drapeau blanc à une croisée, avec cette inscription en cœur : *Vive le roi !* fleurdelisé aux quatre angles. Au fond, à gauche, un corps de garde. Un réverbère pend à l'angle de la rue.

L'ÉTRANGER entre par la droite ; puis DUTEUIL et ANTOINE. La même troupe d'hommes qu'à la scène précédente.

L'ÉTRANGER, à la troupe.

Halte-là... Je vais chercher le vieux ; attendez-moi.

ANTOINE.

Et souvenez-vous de votre promesse, au moins.

L'ÉTRANGER.

Sois tranquille, mon ami.

(Il entre dans le corps de garde du fond.)

ANTOINE.

Ah! je m'en souviendrai, moi, de celle-là! elle compte, cette journée... Quelle journée! elle ne serait pas payée un écu neuf!

M. DUTEUIL.

Tu es un brave enfant, Antoine...

ANTOINE.

Ah! j'ai parlé comme un Cicéron*! Nous avons tous la langue bien déliée dans notre famille; nous ne sommes que des paysans, sans lecture, sans chiffre, mais nous avons bien souvent fait taire des *franciots*. Aussi, ce pauvre vieux! cette pauvre âme! c'est un bonapartiste, un républicain! eh! ce serait le diable habillé en homme, que nous ne pouvons pas lui donner une chiquenaude; il est de chair et d'os comme nous; et puis il a une mine de bienheureux... Ah! le voici.

(Arrivent du fond l'Étranger et Anglès.)

ANGLÈS, pâle et d'une voix éteinte.

Mes bons amis, mes bons amis, vous ne voudriez

* Le nom de Cicéron est arrivé par tradition au peuple de Marseille. Les droits de cette ville avaient été souvent défendus à la tribune aux harangues par le grand orateur romain, et la reconnaissance popularisa son nom chez les Marseillais.

pas me faire du mal, n'est-ce pas, à moi, un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre?

ANTOINE, le prenant sous le bras.

Mon père, vous ne risquez rien; vous êtes avec des amis... Des royalistes, c'est vrai, mais de braves gens. Nous allons vous conduire au fort; vous y resterez jusqu'à demain. Vous serez mieux au fort que chez vous... Mais vous ne me reconnaissez pas, monsieur Anglès? Regardez-moi bien sous le fanal.

ANGLÈS, le regardant sous le réverbère.

Non, je ne vous reconnais pas, mon ami... Eh! oui, oui, Antoine...

ANTOINE.

Ah! le pauvre vieux n'y est plus! Allons, vous me reconnaîtrez mieux demain. Partons. Cette nuit, monsieur Anglès, vous n'aurez pas d'autre sentinelle que moi.

ANGLÈS l'embrasse en pleurant.

Brave jeune homme!...

(Pendant ce dialogue, l'Étranger et M. Duteuil s'entretiennent à voix basse et à l'écart.)

ANTOINE.

Allons, partons, partons. Voyons, sur deux rangs, M. Anglès au milieu, comme un roi.

ANGLÈS.

Mais écoutez ... Si je pouvais envoyer quelqu'un chez moi, pour rassurer mes pauvres amis, qui doivent être tant dans la peine... Si quelqu'un de ces messieurs...

ANTOINE, à part.

Quels messieurs !... (Haut.) Mais, monsieur Anglès, vous ne demeurez pas, vous, dans une rue à des numéros; personne ici ne pourrait déterrer votre campagne; et à cette heure... (Il regarde au ciel.) Il est plus de dix heures, monsieur Anglès... C'est vrai que ces pauvres gens doivent être bien inquiets... surtout votre ami... (Il pense.) Écoutez, monsieur Anglès, moi, je sais votre campagne; je la trouverais les yeux fermés; je vais courir comme s'il fallait gagner une écharpe; et, dans une petite heure, je suis au fort.

ANGLÈS.

Mais, au moins, je ne risque rien avec ces messieurs?

ANTOINE.

Monsieur Anglès, vous avez de la lecture, vous; avez-vous jamais lu dans un livre de païens, de Grecs, de Génois, que cinquante hommes, baptisés au nom de Jésus-Christ, soient tombés sur un pauvre vieux de septante ans pour le tuer?

PHILIPPE.

Ah ! si j'avais mes deux jambes, j'irais bien jusqu'à moitié chemin de la ville.

TOINETTE, priant.

Et moi, si je n'avais pas peur... si j'étais un homme... Mais une pauvre vieille n'est plus bonne à rien... qu'à prier le bon Dieu.

PHILIPPE.

S'il arrive par le petit chemin, nous ne pourrons pas le voir venir par cette fenêtre.

TOINETTE, toujours à genoux.

Il viendra par le grand.

PHILIPPE, à la fenêtre.

Pas une étoile au ciel... On n'y voit pas de là... Toinette, il faut mettre une lampe sur la croisée... Il la verra de loin.

TOINETTE, se levant.

Ah ! oui, une lampe, avec ce gros vent; il faudrait la lampe de *Planié**. Je vais allumer la lanterne.

(Elle tire une lanterne d'une armoire, l'allume et la place sur la croisée.)

* Phare du golfe de Marseille.

ANGLÈS.

Mais si nous passions par la ville; cette rue est bien sombre...

L'ÉTRANGER.

Bah! par la ville... On se bat dans la ville; si on vous y reconnaissait, vous feriez écluse au premier ruisseau.

ANGLÈS.

Et puis je suis avec de braves gens, n'est-ce pas, mes amis?

L'ÉTRANGER, *souriant.*

Avec de bons royalistes, ça dit tout; pas vrai, monsieur Anglès?

ANGLÈS.

Eh! nous voulons tous le bonheur de la France!

L'ÉTRANGER.

Ah! oui, le bonheur de la France... Prenez mon bras, monsieur Anglès.

ANGLÈS.

Volontiers, merci, je suis bien fatigué.

L'ÉTRANGER.

Soyez tranquille, vous allez vous reposer...

ANGLÈS.

Mais je sortirai demain, n'est-ce pas?

L'ÉTRANGER.

Oui, demain ou après-demain... Allons, quatre hommes derrière, et les autres devant... Marche!

ANGLÈS.

Ce qui me console, c'est que mes pauvres amis passeront une bonne nuit... Croyez-vous qu'il trouvera ma campagne, ce bon paysan?

L'ÉTRANGER.

Ne vous mettez en peine que de Dieu, et regardez le ciel... (Il se retourne en disant :) Saignez-le!

ANGLÈS. Il tombe percé de coups de sabre, de stylet et de baïonnette.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

L'ÉTRANGER.

Vive le roi! et qu'il vienne, Antoine, à présent! je l'attends!

TOUTE LA BANDE.

Vive le roi!

M. DUTEUIL, poussant du pied le cadavre.

Maintenant, que faisons-nous de ce chien?

L'ÉTRANGER.

Le tombereau le ramassera demain... Tiens, il remue encore!... Attends, attends, voleur! (Il lui tire un coup de pistolet à la tête.) Si celui-là revient, je vais le dire à Rome.

TOUS.

A présent, à sa campagne! à sa campagne!

(Ils s'éloignent en chantant « Vive Henri IV. » On entend dans le lointain et par intervalles des coups de fusil. Le cadavre reste étendu sous un drapeau blanc et le réverbère. Un enfant dépouille Anglès de son habit qu'il emporte au bout d'un bâton.)

TOINETTE.

Aussi vous ne voulez jamais me croire, vous autres... Vous ne vous gênez pas plus que rien avec des voisins démons comme ces Dumeurier... Oh! si nous en sortons, de celle-ci, je jette votre drapeau de la nation dans le puits... Vous ne savez pas...

(Onze heures sonnent.)

PHILIPPE.

Onze heures!

TOINETTE.

Onze heures!... Oh! je vais arrêter la pendule...

PHILIPPE.

Voilà le chien qui hurle encore. On dirait qu'il entend les heures... Castor! tais-toi...

TOINETTE, d'une voix étouffée.

Quand les chiens hurlent, il y a... des morts.

PHILIPPE.

Ne dis pas ça, Toinette... Ne pleure pas, ma bonne, ne pleure pas... Tu vas me faire pleurer aussi...

(Ils pleurent tous deux.)

TOINETTE.

Monsieur Philippe... si nous disions les litanies de la sainte Vierge.

PHILIPPE.

Tu crois? Je dirai tout ce que tu voudras... Mais je n'ai pas la tête à moi... Ah! je perds la respiration. (Il s'approche de la fenêtre.) Rien, rien... On chante chez Dumeurier... Leur salon est illuminé comme pour un bal... Qu'ils sont heureux!

TOINETTE.

Ah! c'est votre drapeau de la nation qui nous a porté malheur...

PHILIPPE.

Bon, bon, ne viens pas me faire de la peine encore...

TOINETTE.

Oh! je ne dis pas ça pour ça, monsieur Philippe; tenez...

PHILIPPE.

Chut! voici quelqu'un... Cette fois, je ne me trompe pas, on marche sur l'aire...

TOINETTE, à la fenêtre.

Oui, oui, c'est lui, c'est lui... Je reconnais son pas... Ah! il doit avoir bien faim... Je vais vite chercher le thon à la Chartreuse, qu'il aime tant; il doit être sec, depuis le temps qu'il est cuit; mais c'est égal.

PHILIPPE.

Va vite ouvrir la porte de derrière, il sera plus tôt ici...

TOINETTE, éclatant de rire.

Ah! comme je vais lui tirer les oreilles.

(Elle sort en chantant.)

PHILIPPE.

Il paraît qu'il est venu par le petit chemin... Ah! il a bien fait; c'est plus court et plus sûr... Je vais l'attendre les pieds sous la table. (Il s'assoit devant la table, met sa serviette sur ses genoux, et coupe un pain en deux parts.) Ah! ça m'a rendu l'appétit.

TOINETTE. Elle rentre, un plat à la main.

Voilà le thon... Maintenant, je vas ouvrir...

(On entend en dehors: «Bonsoir, monsieur Anglès, la compagnie.»)

TOINETTE, effrayée.

Qu'est-ce qui dit: « Bonsoir, monsieur Anglès? »

PHILIPPE, se levant, et à la fenêtre.

Qui vient de passer là?

TOINETTE, assise.

Ah! Vierge adorable!

PHILIPPE, criant plus fort.

Qui vient de passer là?

(On entend en dehors : « C'est moi, c'est moi, monsieur Anglès, moi le paysan de la Verrine, Nicolas; bonsoir, bonsoir, monsieur Anglès; vous vous couchez bien tard, aujourd'hui! »)

TOINETTE, d'une voix éteinte.

C'était Nicolas!

PHILIPPE.

C'était Nicolas!... Rien... plus rien...

(Onze heures et demie sonnent.)

TOINETTE.

Et demie!

(Elle pousse un cri et s'évanouit.)

PHILIPPE.

Bien! cette pauvre fille qui va se trouver mal... Et point de secours! point de secours! (Il lui jette de l'eau au visage et l'appelle par son nom jusqu'à ce qu'elle revienne à elle.) Ah! elle rouvre les yeux! Toinette, Toinette... ne vous effrayez pas comme ça... Il n'est pas encore si tard, mon Dieu!...

TOINETTE, d'une voix faible.

Onze heures et demie...

PHILIPPE.

Où? Je n'en sais rien. (Il s'approche de la fenêtre.) Que le temps est noir!... C'est le vent de *Labech* qui souffle... On entend la mer comme si elle était là... Ah! Toinette, Toinette! je crois que c'est lui.

TOINETTE.

Dieu soit béni!

(Elle court à la fenêtre.)

PHILIPPE.

Regarde là-bas, là-bas, sous les amandiers, je vois quelque chose de blanc qui marche.

TOINETTE.

Oui, oui, il me semble.

PHILIPPE, appelant.

Anglès, Anglès!... Oh! ce vent coupe la voix; Anglès!

TOINETTE, appelant.

Monsieur Anglès, monsieur Anglès!

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu! le chien n'aboie pas.

TOINETTE.

La chose blanche est toujours à la même place...

PHILIPPE.

La pendule avance... croyez-le bien... elle avance au moins d'une grosse demi-heure.

TOINETTE.

Non... non... Elle a sonné midi avec l'*Angelus* de la paroisse... elle va bien.... Pauvre M. Anglès !

PHILIPPE.

Toinette, une idée!...

TOINETTE, se levant.

Une idée? Voyons.

PHILIPPE.

Accompagne-moi chez M. Dumeurier... Ils nous donneront des nouvelles, là... Ils doivent savoir quelque chose, eux.

TOINETTE.

Je vous accompagnerai à l'enf... au purgatoire... Sainte Marie, gardez ma langue!... Et que ferons-nous chez M. Dumeurier, où nous n'avons jamais mis le pied de notre vie, et qui nous regarde comme des excommuniés? Pas lui, encore, c'est une bonne pâte d'homme; mais toutes ces femmes et tous ces royalistes, qui viennent lui manger ses dîners, ah!

PHILIPPE.

Oui, oui; mais il ne faut pas regarder à tout ça... Tirons-nous de peine... Ce ne sont pas des tigres, peut-être, ces gens-là; quand ils verront deux pauvres vieux, ils seront attendris... Ne perdons pas de temps. Je vais laisser un petit billet sur la robe de chambre d'Anglès, pour l'avertir que nous sommes chez le voisin, en cas qu'il arrive en notre absence...

Il écrit.

TOINETTE.

Le bon Dieu le fasse !

PHILIPPE.

Ferme cette fenêtre... Ah ! nous mettrons la grosse clef de la maison à sa place ordinaire, au clou du mûrier... Prenons la lanterne... et donne-moi le bras...

TOINETTE, après avoir regardé à la fenêtre, qu'il a fermée.

Il y a encore de la lumière chez M. Dumeurier.

PHILIPPE.

Pressons-nous, pressons-nous... Et portons une lampe allumée au vestibule.

TOINETTE.

Oui... Que la sainte Vierge nous accompagne !

Ils sortent.

## SCÈNE DERNIÈRE

### MÊME JOUR

Le salon de campagne de M. Dumeurier, comme à la première scène; plus, un buste de Louis XVIII sur la cheminée, entre deux trophées de drapeaux blancs. Trois lampes sur un guéridon.

M. DUMEURIER, MADAME DUMEURIER, MADEMOISELLE AUZET, M. COBARD, M. CANTOL, M. GODEAU. (Tous assis, excepté M. Cobard.)

M. COBARD.

Nous ne nous couchons pas cette nuit... M. Cantol nous dira la messe de l'aube, et, après, nous irons déjeuner sous les pins avec du jambon et des poires de Saint-Jean.

M. CANTOL.

C'est dit... Mais je devrais profiter, moi, que minuit n'a pas sonné pour manger un morceau.

MADEMOISELLE AUZET.

Mais, si vous voulez dire la messe de l'aube...

M. CANTOL.

Eh bien, je suis en règle avec les canons... *Il ne faut avoir ni bu ni mangé depuis minuit*, dit le concile; il est minuit moins un quart.

M. GODEAU.

Ma femme dira que je suis un libertin, moi...

MADAME DUMEURIER.

Ah! un jour comme aujourd'hui!

M. COBARD.

Alors, nous allons chanter encore...

M. DUMEURIER.

Oh! vous avez assez chanté; vous m'avez mis la tête comme ça...

M. CANTOL.

Alors, nous devrions faire un petit boston...

M. DUMEURIER.

Faites ce que vous voudrez... Je vais me coucher, moi... (Il se lève et prend une lampe. On frappe à la porte de la terrasse.) Qui diantre peut frapper à cette heure?

M. GODEAU.

C'est ma femme qui vient me chercher!

MADAME DUMEURIER.

Mon Dieu ! elle a peur que nous ne vous enlevions.

(Entre Claire.)

CLAIRE.

C'est le... le... avec sa vieille.

MADEMOISELLE AUZET.

Qui? qui?

CLAIRE.

Chose... le coquin... Il veut vous parler, à vous autres.

MADAME DUMEURIER.

Anglès?

CLAIRE.

Non, l'autre.

MADEMOISELLE AUZET et MADAME DUMEURIER.

L'Égyptien?

CLAIRE.

Oui, le païen !

MADEMOISELLE AUZET.

C'est le malin esprit... c'est le malin esprit !

MADAME DUMEURIER.

A cette heure, c'est le démon avec un masque! Monsieur Cantol, allez faire le *zorcisme* *.

M. CANTOL.

Au moment où j'allais manger... Monsieur Dumeurier, allez voir, vous.

M. DUMEURIER.

Eh! il faut le faire entrer...

MADEMOISELLE AUZET.

Préparons des signes de croix.

MADAME DUMEURIER, le doigt au front.

Moi, j'ai déjà la main là.

M. GODEAU, effrayé.

J'avais idée de partir à onze heures.

(Minuit sonne.)

MADAME DUMEURIER.

Juste minuit! c'est l'heure de Satan.

(Rentre M. Dumeurier, avec Philippe et Toinette.)

* Exorcisme.

M. CANTOL.

*Vade retrò, Satanas!*... Il reste?... Ce n'est pas Satan, c'est le païen.

MADAME DUMEURIER.

Quelle mauvaise mine!

MADEMOISELLE AUZET.

Mais que vient-il faire ici?... Oh! regardez sa vieille, elle fait peur...

M. DUMEURIER, à la société.

Ces pauvres gens sont en peine; M. Anglès n'est pas revenu de la ville, et ils n'ont pas de nouvelles de lui... Asseyez-vous, asseyez-vous, voisin.

M. CANTOL, aux dames.

Qu'est-ce que ça nous fait, à nous, tout ça?

M. COBARD.

Savez-vous ce que c'est? Ils viennent nous espionner ici.

PHILIPPE.

Je vous demande mille pardons de vous avoir dérangés, mais entre voisins on doit se rendre service dans les moments de peine; c'est un acte de charité que je vous demande; vous êtes des personnes de religion, vous ne me le refuserez pas.

M. DUMEURIER.

Oui, oui, mon ami.

MADAME DUMEURIER.

Il parle bien, ce monsieur.

PHILIPPE.

Vous savez que nous vivons depuis longtemps comme deux frères avec Anglès ; nous sommes deux vieillards qui attendons ensemble que Dieu nous appelle à lui.

M. COBARD, *à part.*

Ah ! le scélérat !

PHILIPPE.

Il y eu du bruit à la ville, aujourd'hui, des malheurs peut-être...

M. GODEAU, *l'interrompant.*

Il n'y a point eu de malheurs, monsieur.

M. COBARD.

Il y a eu des bonheurs, voilà tout, monsieur.

M. DUMEURIER.

Laissez donc parler.

PHILIPPE.

Excusez-moi, messieurs, si je me suis servi d'un mot qui vous a blessés...

MADEMOISELLE AUZET, à part.

Ah! il est bien poli!

PHILIPPE.

Je suis un vieux soldat d'Égypte qui ne connaît pas les usages du monde, et croyez bien que je n'aurais jamais pris sur moi de vous rendre une visite, si je n'y avais été forcé. Mettez-vous à ma place, messieurs : je suis au moment d'apprendre une bien mauvaise nouvelle; je suis seul dans une campagne avec cette pauvre femme; j'avais besoin de compagnie et de secours, j'en ai cherché chez mes voisins. Ai-je mal fait?

(Il pleure.)

MADAME DUMEURIER, attendrie.

Non, non, monsieur.

MADEMOISELLE AUZET.

Oh! mon Dieu! il pleure! Pauvre homme!

(Les deux dames se rapprochent de lui.)

MADAME DUMEURIER, *émue.*

Avez-vous besoin de quelque chose... d'une goutte de vin ? d'un bouillon?

MADEMOISELLE AUZET.

Ah ! oui, justement il nous reste du bouillon; ça vous fera du bien... Je vais vous le chercher.

M. CANTOL, *à M. Godeau.*

Elles sont folles, ces femmes !

M. GODEAU.

Ah ! si ma femme était à leur place, comme elle ferait courir ce bonapartiste! Qu'il vienne chez moi !

PHILIPPE, *retenant mademoiselle Auzet.*

Non, non, merci, madame, je n'ai besoin de rien, de rien. Seulement, si vous savez quelque chose sur M. Anglès, que ce soit bon ou mauvais, je vous en conjure, dites-le-moi.

M. DUMEURIER.

Nous ne savons absolument rien, rien.

PHILIPPE.

Bien sûr, au moins?

MADAME DUMEURIER.

Oh ! rien... Demain, nous saurons quelque chose.

PHILIPPE.

Demain !... Nous y sommes, à demain.

M. DUMEURIER, bas, à mademoiselle Auzet.

Allez ôter ce buste du roi, ça lui fait de la peine peut-être...

MADEMOISELLE AUZET, naïvement, au vieillard.

Ça vous fait de la peine, de voir le buste du roi là?

M. DUMEURIER, la poussant du coude.

Imbécile!

PHILIPPE, souriant.

Non, laissez tout, ne dérangez rien pour moi, madame, je vous en prie.

M. CANTOL, à Cobard et à Godeau.

Ah ! qu'elles viennent me demander l'absolution, samedi, je les attends... ces filles de Loth!

PHILIPPE.

Je ne veux pas vous gêner plus longtemps, puisque vous ne savez rien de la ville...

M. DUMEURIER.

Nous savons bien quelque chose... mais sur M. Anglès nous ne savons rien... Dès qu'il fera jour, je vous

promets d'envoyer Antoine... Tenez, j'entends sa voix... Oui, c'est lui : il revient de la ville en chantant.

MADEMOISELLE AUZET, ouvrant la croisée du salon.

Antoine, est-ce vous?

ANTOINE, au dehors.

Oui, oui, c'est moi.

MADAME DUMEURIER.

Bon! nous allons avoir des nouvelles.

M. DUMEURIER, bas, à sa femme.

S'il en a de mauvaises pour Anglès, marche-lui sur le pied.

MADAME DUMEURIER.

Ah! oui.

(Entre Antoine.)

ANTOINE.

M. Godeau est-il ici?

M. GODEAU, effrayé.

Oui, que me veut-on?

ANTOINE.

Moi, rien; c'est votre femme qui vous veut; elle vous croit à la bataille avec M. Cobard, savez-vous!...

Madame Godeau m'a fait perdre une grosse demiheure à parler sur les affaires de la ville ; sans cela, j'aurais été plus tôt ici... Et puis j'avais une commission pour les amis du voisin ; mais j'ai frappé à la porte vingt fois, il n'y a personne...

PHILIPPE, se levant.

Vous venez de chez nous?...

ANTOINE, étonné.

Ah ! vous voilà ici !...

MADAME DUMEURIER.

Oui, oui. Pauvres gens, ils sont bien inquiets...

ANTOINE.

Eh bien, ne vous inquiétez plus, mon vieux camarade : M. Anglès est plein de vie ; il se porte aussi bien que moi, je viens de le quitter...

PHILIPPE, pleurant.

Dieu soit loué !

(Toinette se jette à genoux en pleurant, et baise les mains de madame Dumeurier et de mademoiselle Auzet.)

MADEMOISELLE AUZET, attendrie.

Relevez-vous, relevez-vous, ma bonne.

ANTOINE.

Pour ne pas vous mentir, je vous dirai que M. Anglès l'a échappé belle ; mais j'étais là, moi, je ne l'ai pas quitté d'une semelle...

M. COBARD.

Ah ! c'est toi qui lui as sauvé la vie...

ANTOINE.

Oui, oui, c'est moi, monsieur ; qu'avez-vous à dire? Voyons.

M. COBARD.

Rien.

ANTOINE.

Eh bien, taisez-vous... Pour vous finir l'histoire... je l'aurais bien amené avec moi ici, mais il y avait du danger ; je l'ai laissé avec une quarantaine de braves gens comme moi qui l'ont conduit au fort.

PHILIPPE.

Au fort ?

ANTOINE.

Ne vous effrayez pas... Oui, au fort... Il fallait laisser passer les premiers moments de rage. Il sera plus tranquille au fort que chez lui, et, demain, j'irai vous le chercher ; vous l'embrasserez demain, mon vieux.

M. DUMEURIER.

Antoine, tu t'es comporté en brave garçon, en bon chrétien...

M. CANTOL, d'un ton solennel.

Monsieur Dumeurier, c'est pour la dernière fois que je mets les pieds chez vous...Mademoiselle Auzet, dites à Claire de prendre mes effets dans la chambre de réserve.

M. DUMEURIER.

Monsieur Cantol, je ne crois pas avoir dit ou fait quelque chose qui puisse vous fâcher.

M. CANTOL.

Vous avez donné dans le vide.

M. GODEAU.

Ah! et de quelle force!

M. DUMEURIER.

Je ne vous comprends pas.

M. CANTOL.

Vous êtes une idole d'Égypte, *aures habent et non audient.*

MADEMOISELLE AUZET.

Ah! sainte Vierge! est-ce que nous aurions fait des péchés?

M. CANTOL.

Irrémissibles ! si vous désespérez de la miséricorde de Dieu.

PHILIPPE.

Si c'est pour moi que vous allez vous brouiller ici, je me retire... Venez, Toinette.

M. COBARD, bas.

Bravo, monsieur Cantol, courage ! dites-leur encore quelque chose...

ANTOINE.

Oui, oui, allez-vous-en, mon vieux, et vous aussi, grand'mère; attendez, je vais vous accompagner... Bien, vous avez une lanterne; je vais l'allumer, nous y verrons mieux. Vous êtes tranquilles maintenant, pas vrai ?

PHILIPPE.

Oh ! tout à fait... Mais que de peine nous vous donnons !

ANTOINE.

Bah ! c'est ma vie, moi ! Laissez-moi faire; dormez bien, et demain, en vous réveillant, je vous apporte sous mon bras M. Anglès; mais dites-lui de se faire royaliste... (On entend au dehors des chants et des cris confus.) Oh ! oh ! attendez...

M. COBARD.

J'entends crier : *Vive le Roi!* (Il crie.) Vive le roi ! Venez, venez, allons faire la farandole sur l'aire.

PHILIPPE, à M. Dumeurier.

Nous ne risquons rien ici, chez vous?

M. DUMEURIER.

Rien du tout.

MADAME DUMEURIER.

Ah! il faudrait peut-être faire monter monsieur.

M. DUMEURIER.

C'est inutile.

ANTOINE, à la fenêtre.

Ils sont là; il fait si noire nuit, que je ne puis pas en reconnaître un seul... Faut-il ouvrir la porte, monsieur Dumeurier?

M. CANTOL.

Je vais leur ouvrir, moi... Il faut purifier l'air du salon.

(Il sort.)

M. DUMEURIER.

Ne dirait-on pas qu'il est chez lui, ce M. Cantol?

MADAME DUMEURIER.

Ah! Dumeurier! point de mal des prêtres.

M. COBARD, à M. Godeau.

Laissez entrer les amis, et nous allons faire enrager M. Dumeurier, et ce vieillard de la chaste Suzanne.

M. GODEAU.

Oui, oui, je ne pars pas, exprès.

(Entrent des volontaires royaux; au milieu d'eux, l'Étranger et M. Cantol. En tête, un enfant qui porte au bout d'un bâton l'habit ensanglanté d'Anglès.)

L'ÉTRANGER.

Vive le roi !... Monsieur Dumeurier, j'ai tenu parole ; reconnaissez-vous cet habit?

(L'enfant jette l'habit devant Philippe.)

PHILIPPE.

L'habit d'Anglès !

ANTOINE.

Malédiction ! où est Anglès ?

L'ÉTRANGER, souriant.

Les chiens de bouchers l'ont déjà mangé, ton Anglès.

(Toinette, évanouie, est emportée par deux volontaires hors du salon ; Philippe garde un silence d'effroi, les yeux fixés sur la dépouille sanglante d'Anglès. Antoine, les bras croisés, et muet d'indignation, contemple l'Étranger.)

M. DUMEURIER, furieux.

Sors d'ici, assassin! sors, brigand!

MADAME DUMEURIER, sanglotant.

Ils l'ont assassiné! Oh! les maudits de Dieu!

MADEMOISELLE AUZET.

Otez-vous, ôtez-vous, vous nous faites peur!

(Elle se laisse tomber sur le sofa, à côté de madame Dumeurier.)

M. CANTOL.

Prenez garde, mesdames...

M. DUMEURIER.

Pas un mot de plus, monsieur Cantol...

M. CANTOL.

Malheureux! vous élevez la voix contre un honnête homme!

L'ÉTRANGER.

Laissez-les dire, laissez... (A la troupe.) Chantez, vous autres, chantez; ce salon est à vous.

(La troupe entonne le *Vive Henri IV!*)

M. DUMEURIER, brisant la table de jeu.

Tenez, voilà votre table de jeu. On ne jouera plus.

MADEMOISELLE AUZET, d'une voix étouffée.

Non, non, plus... Oh! mon Dieu! pardonnez-nous.

MADAME DUMEURIER, sanglotant.

Ils l'ont assassiné! Antoine, ôtez cet habit de là, ôtez-le!

ANTOINE, froidement, toujours les bras croisés.

Ce n'est pas l'habit qu'il faut ôter, ce n'est pas l'habit.

M. DUMEURIER, au comble de la fureur:

Tas d'assassins, sortez d'ici, sortez!

M. COBARD.

Monsieur Dumeurier, ménagez vos...

M. DUMEURIER.

Je ne ménage rien; je suis chez moi, sortez! vous le premier, Cobard, sortez.

ANTOINE.

Allons, *hut*, sortez.

M. COBARD.

Écoutez...

ANTOINE.

Sors, carlin.

(M. Cobard et M. Godeau se sauvent.)

L'ÉTRANGER, froidement.

Et moi, qui me fera sortir?

M. DUMEURIER.

Ah! par exemple! moi, je te ferai sortir, moi; sors, assassin! tu as déshonoré le nom de royaliste; tu as trempé tes mains dans le sang de tes frères en Jésus-Christ...

M. CANTOL.

Dans le sang des ennemis de Dieu et du roi; il a bien fait!

(Les deux dames poussent un cri d'horreur et se couvrent les yeux avec les mains.)

M. DUMEURIER.

Il a bien fait? et vous direz votre prière demain, monsieur Cantol? et l'âme ne vous tremblera pas?... Sortez tous, vous dis-je! allez boire des carafes de sang, allez manger des entrailles de chrétiens:..

L'ÉTRANGER, reconnaissant Philippe assis.

Oh! oh! le voilà! voilà l'autre brigand. — Camarades, saisissez ce vieux et traînez-le dehors. (Les deux femmes se lèvent en poussant de grands cris et embrassent le vieux invalide; M. Dumeurier et Antoine, des chaises à la main, le couvrent de leur corps. Une rixe terrible s'engage. L'invalide est arraché de vive force par les volontaires, et emporté hors du salon. On entend un coup de feu dans le vesti-

bule. L'Étranger rentre en criant.) En voilà encore un! on va jeter son cadavre dans ton puits, Dumeurier.

(Antoine et M. Dumeurier donnent des soins à madame Dumeurier et à sa belle-sœur, évanouies sur le parquet, et les déposent sur le sofa. M. Cantol est assis, et paraît indifférent à ce qui se passe.)

CLAIRE, entrant.

Ah! bonne mère! quel jour de malheur! Monsieur Cantol, monsieur Cantol, venez vite à la cuisine, la vieille va mourir.

M. CANTOL, froidement.

J'y vais...

(Il sort avec Claire.)

L'ÉTRANGER, frappant sur l'épaule d'Antoine.

A nous deux, à présent, camarade! tu m'as traité d'assassin; eh bien! regarde... Voilà deux pistolets chargés, je puis t'assassiner, et je ne le fais pas, tu vois que je suis un brave homme.

ANTOINE, d'une voix étouffée.

Brigand!

L'ÉTRANGER.

A présent, tu vas sortir avec moi... Tiens, choisis... Quel pistolet prends-tu? Nous allons nous voir de près, à six pas.

ANTOINE, prenant un pistolet.

C'est ce que tu as fait de mieux dans ta vie. Viens.

L'ÉTRANGER.

C'est un duel à la lampe... (Il s'approche d'un guéridon, prend une lampe, et fait signe à Antoine de prendre l'autre.) Nous y verrons clair comme ça.

ANTOINE, une lampe d'une main et le pistolet de l'autre.

Viens, brigand!

M. DUMEURIER. Il quitte un instant les deux dames et crie.

Antoine, Antoine, ils vont t'assassiner!

ANTOINE.

Impossible! ils n'oseraient pas.

(Antoine et l'Étranger sortent : une seule lampe éclaire le salon.)

M. DUMEURIER.

Ah! voilà ma femme qui revient à elle... Marie! Marie!

MADAME DUMEURIER, d'une voix sourde.

Les assassins! les assassins! Mon Dieu, pardonnez-leur!

M. DUMEURIER.

Oh! jour de malédiction!

(On entend sur la terrasse plusieurs coups de feu.)

MADAME DUMEURIER, se levant.

Sainte Marie !

(La tête pâle d'Antoine paraît au niveau de la croisée.)

ANTOINE, d'une voix éteinte.

Monsieur Dumeurier, monsieur Dumeurier !

M. DUMEURIER.

Antoine ! Antoine !

ANTOINE, avec effort.

Priez pour moi, ils m'ont assassiné !

(La tête disparaît.)

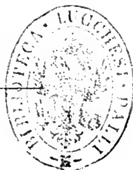
M. DUMEURIER.

Miséricorde !... (Il se laisse tomber à côté de sa femme, en disant :) 25 juin 1815...

---

# PROMENADE

# DANS FLORENCE



Opinions sur l'Italie. Les artistes et le parterre du *Pied de mouton*. Les priviléges de Florence. Églises, places et monuments Les Caschines. Mœurs et caractères. Un ami dont j'ignore le nom. De Florence à Rome.

Il y a des villes italiennes qui n'ont pas le bonheur de satisfaire tout le monde : c'est dans les cabines des paquebots méditerranéens que la critique s'exerce, et que le touriste donne son opinion à son voisin de lit, quand le mal de mer n'est pas trop violent.

— Que dites-vous de Rome? demande une voix.

— Rome, répond l'autre lit, est une ville triste. D'abord, je dois vous dire que je n'aime pas les ruines, moi; j'aime les monuments en bon état, comme la Madeleine et la Bourse. Les ruines sont des pierres, voilà tout; c'est

ce qu'on voit sur tous les chantiers de construction. Ah ! par exemple, l'église de Saint-Pierre me plaît beaucoup. C'est superbe ! mais, quand on a vu Saint-Pierre, on a tout vu. J'étais logé à la *Torretta*. Il y a des lits durs comme du marbre, et des moustiques ! Un soir, j'ai vu un lézard au plafond de ma chambre. Avec cela, on n'y fait pas la plus petite affaire. Rome est une mauvaise place. Il n'y a qu'un banquier; c'est-à-dire il y en a deux, mais l'autre ne s'occupe pas de banque. C'est un savant, à ce qu'il m'a dit, et il a refusé de m'escompter un papier bon comme du Rothschild.

Telle est l'opinion de la majorité des voyageurs sur Rome. C'est la ville éternelle, jugée par le parterre des trois cents représentations du *Pied de mouton*. Les artistes sont toujours en minorité infime au parterre du théâtre du monde : ils occupent la pointe de la pyramide sociale; tout le reste habite la base, et couvre la surface immense de sa largeur.

Voici une opinion sur Naples que j'ai photographiée sur les lèvres d'un voyageur de la base.

— On m'avait dit beaucoup de bien de Naples; eh bien, à vous parler franchement, je n'aime pas Naples. Il y a des rues affreuses et pas une belle église. On y crie trop. Je n'ai pas vu une jolie femme dans la rue de Tolède en deux mois de séjour. On m'a dit

que c'était la faute du climat. C'est un petit Sénégal. Moi, j'y maigrissais à vue d'œil. Un ami a voulu me montrer Herculanum. C'est un souterrain ; on y descend comme dans une cave, avec des torches. Moi, je déteste les souterrains, et j'ai dit au guide : «Bonsoir, je ne descends pas ; » et je lui ai donné trois pauls, trente-trois sous, que j'ai bien regrettés. C'est un peu cher pour ne rien voir. On m'a conduit deux fois au théâtre... Ah ! un beau théâtre ! je me suis endormi. Je ne comprends pas l'italien; mon cousin m'a montré ce Vésuve dont on parle tant; ça ne vaut pas la peine d'être vu. C'est une montagne déboisée qui a l'air de fumer une cigarette. Aussi, dès que j'ai eu fini mes affaires, j'ai réglé mon compte à l'auberge de la Victoire, et je suis parti.

Gênes la Superbe n'est pas plus heureuse; un membre du nombreux public du *Pied de mouton* a jugé cette ville, à bord du *Pharamond*, dans les termes suivants :

— Gênes est une ville mal tenue et toute remplie de rues étroites, sombres et sales. La Bourse des négociants est un horrible trou. Il n'y a pas de quais sur le port; il n'y a pas d'arbres, pas de boulevards. On m'a montré une belle église, mais elle n'a pas de clocher. On y parle génois. La cathédrale semble passée au charbon. Il y a une rue avec deux ou trois

hôtels, assez beaux, mais tristes comme des tombeaux de marbre. Je n'ai pas vu un équipage à Gênes, pas un cheval passable. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est un pont d'une seule arche qui passe sur des maisons. Je l'ai vu trois fois. Oh ! quel pont ! mais ôtez ça, il n'y a rien.

J'ai fait une collection de tous les jugements formulés avec la même justesse, et je les publierai un jour dans toute leur exactitude photographique; aujourd'hui, l'échantillon me suffit.

Une seule ville a trouvé grâce devant la justice voyageuse; c'est Florence. Le *pourquoi* reste sans *parce que*. Ville heureuse entre toutes, elle n'a que des amis et des admirateurs ! les tables d'hôte et les cabines ne lui trouvent pas un défaut !

Florence appartient au Midi par son climat d'été, au Nord par son climat d'hiver; elle a les zéphirs printaniers de l'Italie et les brumes froides de Paris; les tièdes haleines qui plaisent aux orangers et les âpres brises qui conviennent aux ifs, *frigora taxi*. Cette température mixte la fait adorer des Anglais, ces ifs voyageurs, qui se transplantent si volontiers sur les terres étrangères, malgré leur passion pour l'*at home*, le toit natal. Les hôtelleries florentines et les *campi santi* sont encombrés de listes d'Anglais vivants et d'épitaphes d'Anglais morts. Le spleen ne

fait jamais une victime dans cette cité amusante ; l'insulaire y meurt d'abus de vieillesse, parce qu'il faut en arriver là dans tous les pays. En adoptant Florence pour son séjour de prédilection, l'Anglais prouve qu'il comprend la vie, cette éternelle ennemie de la mort. Toutes les autres villes sont comme des sœurs trappistes qui semblent vous dire à toute heure, et dans la langue des ruines : « Frère, il faut mourir. » Rome a inventé ce refrain funèbre ; chez elle, tous les jours de l'année sont des mercredis des Cendres; au Forum, au Colysée, au Palatin, aux Catacombes, au chemin tumulaire d'Appia, aux limites du camp prétorien, aux Thermes d'Antonin, à la pyramide de Caius Sextius, à la rotonde de Vesta, Rome secoue sur les pas du voyageur tous les trésors de sa poussière de ruines, et vous crie l'ennuyeux *Memento*, préface du carême : « Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu redeviendras poussière ! » C'est la ville de ceux qui ont adopté la sublime devise de sainte Thérèse ; mais ils sont rares ces amants de la mort, et, en général, on aime assez à vivre quand on est riche et Anglais. L'éternelle mélancolie qui forme l'atmosphère de Rome donnerait le spleen à Cupido Palmerston lui-même, ce folâtre gentilhomme d'État. L'Anglais traverse Rome, et, secouant la poussière de ses bottes vernies, il arrive à Florence après avoir

effrayé les lézards de Pompéi et d'Herculanum, ces deux éternels cimetières, ces deux lugubres musées de la mort. A Florence, la vie est partout; les statues de la rue sont même plus animées que les choses vivantes; le voyageur n'y trouve aucune trace de décrépitude; rien n'y rappelle la dévastation; la pierre n'y montre pas les cicatrices de la guerre ou des luttes civiles; c'est par excellence la ville élégante, jeune, soignée, la seule qui ait un air heureux, avec ses palais superbes, ses maisons charmantes et ses rues calmes, où les visages n'ont que des sourires, où le peuple qui passe ne trouble jamais par un cri discordant la plus harmonieuse langue du monde.

J'ai vu la foule anglaise au Strand de Londres, à Church-Street de Liverpool, à New-Street de Birmingham, à Hay-Market de Manchester, à Sakeville de Dublin, dans toutes les grandes artères des grandes villes de la triple Albion, et j'affirme que je n'ai jamais rencontré, sur leurs trottoirs, une face anglaise décorée d'un sourire. J'ai vu rire vingt Anglais au moins à Florence, sur la place du Palazzo-Vecchio, le plus sérieux de tous les palais !

Le chemin que la nature a creusé à travers les excroissances de l'artère apennine, pour conduire le voyageur à Florence, est une charmante galerie où

les eaux vives de l'Arno chantent un trio italien avec les pins des collines et les cloches des couvents. L'industrie moderne a fait tout ce qu'elle a pu, dans son intérêt mercantile, pour dépoétiser ce chemin avec ses rails et ses gares; mais les fleurs ont triomphé du chemin de fer. Ces lugubres appellations, *stations* et *convois*, disparaissent dans la mélodie qui accompagne les syllabes d'Empoli et de Ponto-d'Era; seulement, on passe trop vite de Livourne à Florence, de la ville du commerce à la ville des arts; on ne savoure pas, comme autrefois, le bonheur, le plaisir des transitions et le spectacle des perspectives lointaines; on passe tout à coup du nez bourgeois d'un vis-à-vis de wagon au sublime campanile de Giotto; je ne voudrais plus refaire aujourd'hui, dans la vapeur du charbon, ce même chemin que je fis autrefois dans l'azur du ciel.

Joie du souvenir! c'était aux ides du printemps étrusque et du mien. Je me promenais en Italie, le bâton à la main et le cigare à la bouche, comme je faisais sur le boulevard Italien de Paris. L'Arno coulait à ma gauche, avec des méandres de saphir; les collines me caressaient de leurs molles inflexions; les jardiniers toscans mariaient la vigne à l'ormeau, en se souvenant des *Géorgiques;* les villas ouvraient leurs persiennes vertes et laissaient voir des anges

de Fiesole; les jeunes filles d'Empoli tressaient des chapeaux de paille et chantaient en parlant; tout à coup le vallon se fit plaine, et je découvris Florence, baignée dans l'azur des collines de San-Miniato et de Strozzi; une sérénité ineffable remplissait l'air, où s'élevaient la tour du Palais-Vieux, le clocher de Giotto et le dôme radieux de Sainte-Marie-des-Fleurs. Il manquait à ce tableau divin la pensée triste qui accompagne toute joie humaine, et je la trouvai, malgré moi, dans l'histoire du passé.

De même que Mantoue, comme dit Virgile, subissait le malheur d'être trop voisine de Crémone, *nimium vicina Cremonæ*, Florence était trop voisine de Pise. Ces deux villes, si favorisées du ciel, semblaient être nées pour vivre en bonnes sœurs; elles avaient tout ce qui fait la vie heureuse : la beauté du ciel, la suavité du paysage, l'intelligence latine, la langue de l'amour, la passion des arts; il ne leur manquait rien que le malheur, elles parvinrent à se donner ce supplément, et leurs champs de bataille furent des jardins de fleurs. L'Arno roula du sang, le parfum du carnage courut dans le val; les cadavres donnèrent leurs engrais à cet Éden de l'Italie, et Pisans et Florentins imitèrent alors les Sarmates, les Hérules, les Huns, ces peuples hyperboréens et stupides, qui, déshérités de tous les dons de l'intelligence et des

faveurs du ciel, inventèrent la guerre comme remède à leurs incurables ennuis.

Le temps a fait un pas, et la trace de ces luttes fratricides a disparu; si l'histoire ne les racontait pas, personne ne se douterait qu'elles ont ensanglanté le plus beau pays du monde. L'histoire ne devrait léguer à l'avenir, comme exemple à suivre, que les époques heureuses de l'humanité : elle obligerait peut-être ainsi les hommes à imiter le bien, eux qui ont la fatale manie d'imiter le mal.

« Il faut être poli, même envers Dieu, » disait Grégoire XVI à lord C***, qui troublait les *fonctions*, dans la chapelle du chœur à Saint-Pierre; cette sage réflexion m'a donné l'habitude de faire ma première visite à l'église cathédrale, lorsque j'entre dans une ville pour la première fois. Le Dôme de Florence est la plus belle église de l'Italie; je le préfère à l'Annonciade de Gênes et à Saint-Paul, *extra muros*, de Rome; il n'a rien copié en architecture religieuse; il est sorti comme une inspiration des mains de ses deux architectes, Arnolfo et Brunelleschi. A l'extérieur, rien n'est majestueux comme ses belles coupoles dont les incrustations resplendissent au soleil; à l'intérieur, rien n'est imposant comme la nudité sévère de ses murs, et ses arceaux qui s'élèvent démesurément comme pour donner un libre

passage à la parole de Dieu. Un édile intelligent a fait placer sur le parvis les deux statues colossales des architectes du Dôme. Quand on passe devant elles, la nuit, on croirait voir les fantômes d'Arnolfo et de Brunelleschi sortir de leur tombe pour admirer leur ouvrage. Non loin de là, le pied s'arrête de respect devant une pierre qui porte cette inscription : SASSO DI DANTE. C'était le siége de repos où venait rêver le grand poëte de *la Divine Comédie*, lorsqu'il venait de lancer le *Quò ruitis, cives?* aux agitateurs des luttes fratricides. L'infaillible tradition populaire a donné à ce granit fruste une consécration émouvante. On aime à respirer dans cet espace d'air, où le poëte semble avoir laissé quelque chose de lui ; on récite ses strophes divines ou infernales sur le sol qui les vit éclore comme des fleurs, ou jaillir comme des tisons. Je me suis ainsi récité Virgile de mémoire, sous les pins de Tibur ; Shakspeare sur les berges de l'Arno, et Dante sur la pierre du Dôme, et c'est alors que j'ai bien compris ces trois grands poëtes dans leur lettre, leur saveur, leur parfum et leur esprit.

Devant le Dôme s'élève le Baptistère, avec ses merveilleuses portes ciselées par Ghiberti ; la naïve légende affirme que ce sculpteur les a dérobées au paradis, pendant que saint Pierre dormait, et Dieu

laissa commettre ce vol par affection pour Florence. Un prêtre artiste, et plein de cette foi qui transporte les montagnes, me disait un jour :

— Ces portes sont un travail surhumain ; il n'est donné à aucun sculpteur d'en ciseler de pareilles. Si un homme avait fait celles-là, il en aurait fait d'autres. La légende a raison.

Je m'inclinai. Il est si facile d'être croyant. L'incrédule se livre à de trop rudes travaux, il décourage le paresseux.

Le campanile de Giotto m'a bien l'air aussi de sortir de la même manufacture céleste. C'est un clocher qu'il faudrait mettre sous cloche, s'il n'avait pas trois cents pieds de hauteur : il est revêtu d'incrustations de marbre multicolore, et brodé, de base en cime, comme la tunique nuptiale d'une reine d'Orient. Il y a des Florentins qui passent leur vie à contempler ce formidable chef-d'œuvre avec une patience de soleil. Isolé devant le parvis, il ressemble à un fruit des jardins du ciel qui aurait poussé sur terre, et dont le germe aurait été déposé par un caprice de la main de Dieu.

La seconde visite doit être rendue à l'église Santa-Maria-Novella, un des plus précieux joyaux de la chrétienté. C'est là que tous les pénitents de Florence, dans leur longue robe percée à la hauteur

des yeux, viennent s'incliner devant la première des madones, la *Vierge* de Cimabuë, cette noble aïeule de l'art florentin. La sainte image, toute rayonnante du feu des bougies, est placée dans la chapelle des Rucellaï, où semble défiler un cortége de pieux personnages, peints par les artistes de l'école naissante. Depuis cinq siècles, les moines de Santa-Maria-Novella entourent de soins ce tableau qui créa un monde et fut porté triomphalement à cette église, à travers les populations des campagnes, sous des arcades de fleurs. Jamais plus adorable relique ne s'éleva sur le tabernacle d'un autel. Les yeux de l'artiste pèlerin se baignent de larmes, quand ils s'ouvrent pour la première fois sur cette madone primitive qui se révélait à Florence, à l'heure où le croissant de Mahomet se montrait à l'horizon du Bosphore pour anéantir l'art byzantin et replonger le monde dans la barbarie. Le génie providentiel de Florence préparait déjà un asile aux glorieux proscrits du 29 mai 1453 ; la *Vierge* de Cimabuë leur tendait les bras, les encourageait de ses sourires, les illuminait de son auréole. La pléiade des peintres se levait sur l'Arno, pour venir en aide à sa sœur byzantine ; un berger enfant, messie de l'art italien, né aussi dans une crèche au val d'Empoli, Giotto, quittait la houlette du pâtre pour le pinceau de Cimabuë, son maître, et le légua aux frères

Gaddi, à Orgagna, à fra Angelico, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buffamalco, à Mazaccio, à Ghirlandaïo, qui créa Michel-Ange, à Perugino, qui créa Raphaël.

Après le pèlerinage pieux, vient la promenade profane sur les places publiques. Florence est la rue où l'on coudoie les statues en se promenant. Et quelles statues! c'est le *Saint Georges* de Donatello, qui garde la halle des marchands; c'est le *David* de Michel-Ange, qui sert de sentinelle à la porte du Palais-Vieux; c'est le *Persée* de Benvenuto Cellini; c'est toute la famille de Jean de Bologne; c'est tout un peuple immobile au milieu d'un peuple mouvant; airain, marbre et chair ont le même épiderme. La vie est partout. Chemin faisant, on rencontre des édifices qui appartiennent à l'architecture du Vitruve des rêves; c'est le Palais-Vieux, Alhambra rebâti, avec sa cour de marbre et sa tour moresque; c'est le Bargello, avec son escalier dantesque et sa tapisserie d'écussons, un morne édifice qui garde ses secrets du moyen âge, et semble habité par des fantômes de guelfes et de gibelins. Allons chercher d'autres émotions dans la chapelle de Laurent de Médicis, rotonde funèbre, où l'on trouve la mort vivante, dont parle saint Augustin, *mors viva.* Les statues gigantesques de la *Nuit* et du *Jour* sont admirables, sans

doute, mais un redoutable voisinage les tue; c'est la merveille de la statuaire; c'est *le Guerrier penseur* de Michel-Ange. Impossible de détacher ses regards de ce marbre prodigieux; il faut rester immobile et penser comme lui. Phidias, Scopas, Praxitèle sont vaincus par le ciseau chrétien. L'antiquité, voluptueuse et sereine, ne plaçait dans ses temples que de gracieuses images, descendues de cet Olympe sensuel qui s'enivrait de nectar et d'amour. Dieux et déesses s'étalaient sur les piédestaux des temples, avec des faces joyeuses qui amusaient les adorateurs, et ne les mettaient jamais en rêveries. Apollon tuait le serpent Python avec une élégance gracieuse et une parcimonie de costume qui excluait toute pensée de religion chez les dévots du temple. Bacchus, le thyrse à la main, couronné de lierre, les tempes décorées de cornes d'or, *aureo cornu decorum*, comme dit Horace; Bacchus, dieu et bélier, homme et brute, invitait, du haut de son autel, les adorateurs aux bacchanales, aux fêtes dyonisiaques, aux nuits d'ivresse, aux luttes des libations. Vénus se multipliait sous toutes les formes et prenait tous les noms, et, à la faveur de ses mille temples et de ses métamorphoses, elle faisait un si grand monopole de dévots, que Diane et Minerve ne voyaient autour d'elles que des marbres déserts et des prêtres ruinés: Tout à coup, le

souffle de Nazareth et le rayon du Thabor vinrent purifier le monde; les saintes voluptés de la tristesse et de la rêverie naquirent d'une larme tombée au jardin des Oliviers; le dernier accord de la harpe de David brisa la flûte de Pan; un *ordre nouveau*, chanté par Virgile, changea la face du monde, l'esprit triompha de la matière : une révolution subite se manifesta dans ces légers emblèmes où le pinceau de l'artiste matérialise ses rêves, ses caprices, ses fantaisies; les frivolités décoratives des *atria* de la Grande-Grèce disparurent avec leurs inscriptions épicuriennes; la rose de Pœstum, effleurée par l'aile de Zéphire, avec sa légende : *Veta brevis, carpe diem*, céda sa place sur les murs à la colombe qui rapporte le rameau, à l'arc-en-ciel de l'alliance divine et humaine avec ces mots : *Arcum meum ponam in nubibus et erit signum fœderis;* et, quand les catacombes ouvrirent à la persécution leurs autels et leurs sépulcres, la peinture légère, ce premier vagissement de l'art, prodigua ces emblèmes pieux et ces inscriptions sur les parois et les pierres des cryptes, et nous les avons vus reparaître dans leur naïveté primitive, recueillis par des mains pieuses et incrustés sur les murs de la longue galerie vaticane qui conduit au musée de Pie VI, sous cette inscription : *Tombes des anciens chrétiens, monumenta veterum christianorum*,

épitaphes et peintures ont banni la pompe du pinceau et l'éclat de l'expression; ce n'est plus l'abeille de Pompéi qui donne au papillon le miel de la vie; c'est l'oiseau du ciel qui meurt et renaît de ses cendres; le *vita dulci fruere* s'est évanoui devant l'*ex cinere redivivus.* Il y a entre les deux arts naissants tout l'abîme qui sépare Dieu de l'homme, l'Olympe du Ciel!

Ainsi, le jour où Michel-Ange, ce Titan de l'art, ce Prométhée chrétien, voulut animer le marbre et lui donner la majesté biblique ou la pensée morale, il laissa les maîtres grecs bien loin derrière lui dans le domaine de l'art; leur égal par la forme qui éblouit, il les surpassa par l'esprit qui fait rêver: son *Moïse* du tombeau de Jules II a foudroyé tous les Jupiter du Vatican et du Capitole; son *Guerrier penseur* de Florence, est la plus grande création qui soit sortie des mains de l'homme, par l'idée révélée de l'art chrétien. Ce guerrier — on n'ose pas dire cette statue — est assis, la tête appuyée sur une main, dans l'attitude du plus profond recueillement; un demi-jour l'éclaire, et, adoucissant la rudesse des formes, semble faire palpiter la chair sous la cuirasse. Les images de la mort couvrent les murs de la funèbre chapelle; c'est l'intérieur d'une tombe, et aucun bruit n'y vient troubler le silence de la mort. Il est là, ce formidable rêveur, et rien ne peut le distraire;

il interroge les mystères de la vie, les arcanes de l'infini, les visions du sommeil éternel, les sphinx de la sagesse antique, les hiérophantes des sciences occultes, les prêtres de la nouvelle loi, et il attendra éternellement une réponse, avec une patience de marbre; mais, en examinant avec attention cette figure si expressive, on parvient à écouter la pensée qui le console dans ses doutes; s'il se levait un jour, il donnerait un sourire à la mort; il aurait enfin échangé le doute contre la foi du Centenier.

C'est Florence qui donne aux voyageurs et aux pèlerins ces graves pensées; Florence, la ville des fêtes, des bals, des concerts, la ville qui, sur son beau théâtre de la Pergola, préparait notre Duprez, dans *Rosmonda d'Inghilterra*, aux triomphes de *Guillaume Tell!* Florence est la ville des contrastes. On sort de la chapelle de Saint-Laurent la tête remplie de sombres pensées, et on va se rafraîchir le front au musée de la Tribune pour voir la *Vénus* de Médicis, cette antithèse vivante — j'allais dire morte — du *Guerrier* de Michel-Ange. Quel musée! quels tableaux! quels maîtres! il faut tout voir et tout admirer : Venise et Florence, l'école de la forme et l'école de l'esprit, avec leurs illustres chefs, Pérugin et Raphaël, Titien et Paul de Vérone; la réunion de toutes les beautés du corps et de l'âme. En parcou-

rant cet Olympe et ce Ciel, je regrettais de ne pouvoir mettre mes pieds à la place de mes genoux. Elle est là, dans sa pose charmante et peu divine, la déesse de Gnide, de Cythère, de Paphos, d'Amathonte, la Vénus retirée d'une fouille par la main d'un Médicis, son parrain. C'est une jolie femme qui ne veut humilier aucun adorateur en lui rappelant la divinité. Si elle marchait, elle ne trahirait pas la déesse, comme celle de Virgile; elle marcherait comme une Parisienne: c'est une nièce à la mode bretonne, de la Vénus de Milo, cette *puissante déesse de Chypre*, *potens diva Cypri*, comme la qualifiait Horace, qui se connaissait en Vénus, et n'aurait pas donné la toute-puissance à la jolie filleule de Médicis. Il faut dire, pour être juste, que cette malheureuse statue a bien souffert dans sa vie, qu'elle porte sur son corps charmant les cicatrices de la barbarie et celles de la civilisation; son épiderme a perdu la blancheur du marbre de Paros, et atteste beaucoup de souffrances subies dans le terrain humide des inhumations et les cahotements de nombreux voyages. Il en faudrait moins pour changer une déesse olympienne en simple mortelle. On l'aime encore, on l'admire même dans sa touchante décrépitude; mais, telle qu'elle est aujourd'hui, les antiques Gnidiens ne l'adoreraient plus.

On éprouve le besoin de respirer à l'air libre, après ces visites, et la promenade des Caschines vous offre ses fraîches allées et les berges de son fleuve : c'est le Lonchamps de Florence, mais un Lonchamps avec des arbres sérieux et dédaignant la symétrie du quinconce, chère à Colbert. La noblesse et le peuple se confondent sur les pelouses, comme au temps d'égalité des républiques italiennes. Les hommes et les femmes de la campagne viennent, les jours de fête, se mêler aux citadins, sur cette promenade, avec leurs costumes pittoresques, et la belle langue qu'ils parlent ne détruit pas l'unisson, dans l'harmonieux concert des douces voix toscanes ; il n'y a pas, comme chez nous, un rude accent de banlieue ; le *manent vestigia ruris* n'est pas applicable aux agriculteurs de San-Miniato, de Ponto-d'Era, d'Empoli et de tout le val d'Arno. L'entretien de la foule est une mélodie sereine, comme la musique des pins d'Italie. On devine, en l'écoutant, que ce peuple est le plus doux qui soit au monde, et que nos gazettes de tribunaux et notre sixième chambre ne feraient pas fortune avec lui. Ce n'est pas chez lui absence de passions ; il a tous les nobles instincts ; il est possédé d'enthousiasme pour les fêtes de la religion et des arts; depuis la marchande de fleurs en grande toilette jusqu'au balayeur de la rue, si bien croqués au

passage par M. Stop, c'est toujours le même peuple qui accompagnait de ses hymnes de joie la révélation de la peinture, dans l'œuvre primitive de Cimabuë; qui saluait de ses chants naïfs l'aurore de la mélodie avec Gui d'Arezzo, son compatriote; qui conduisait en pleurant les funérailles de Mazaccio; qui déposait les armes à la voix de Dante; qui accueillait de ses plus vives acclamations Michel-Ange, lorsque ce grand artiste déposait sa palette et son ciseau pour prendre l'épée de général et défendre Florence devant la tour qui porte encore son nom. Aux époques de calme, ce peuple se passionne pour la paix, le travail, le chant et la musique. Il naît avec le sentiment de l'accord parfait; c'est le meilleur élève de ce conservatoire de la nature que Dieu a créé sur les deux versants des Apennins, et, quand il se donne à lui-même un concert religieux dans la plus humble des églises de village, il charme les oreilles et ravit le cœur.

Tous les jours, un peu après midi, une mode traditionnelle conduit les équipages de la noblesse à la promenade des Caschines. Les cavaliers sont aussi nombreux que les calèches découvertes. Le défilé se fait dans le plus grand ordre et se passe de toute intervention protectrice. Il y a un rond-point qui sert de rendez-vous et de station à tout le monde. Là, on

s'arrête pour se saluer et causer de calèche à calèche. Ce sont des visites qui se font et se rendent en plein air. Autrefois, de mon temps, on y causait du ténor Tacchinardi, toujours jeune à soixante ans; de sa fille Persiani, mélodieuse étoile qui se levait sur l'Arno; du célèbre sculpteur Bartolini, qui terminait sa *Bacchante* pour le duc de Devonshire; du peintre Marini, qui achevait de mettre en lumière les belles fresques d'André del Sarto sur le parvis de Santa-Croce, ce Panthéon florentin; d'un vers obscur de Dante, qu'un savant venait d'expliquer à la Société anthologique; de l'opéra nouveau que Donizetti avait écrit pour la saison de la Pergola; du bal qu'avait donné, la veille, la comtesse di Bagno, plus belle que la Vénus de Médicis; de la fête splendide de la Loggia, où madame Catalani et sa fille avaient chanté tous les airs de la *Norma*. Aujourd'hui, probablement, on parle encore, à cette station des Caschines, de toutes les nouvelles des arts, mais la politique y doit toujours intervenir avec son maintien grave, et le télégraphe y joue le rôle de premier interlocuteur. Fasse le ciel que l'avenir soit beau à ce peuple toscan, si digne d'être heureux!

Il y a toujours, dans les fièvres morales de la santé, un hasard heureux qui se fait médecin et vousd onne une potion calmante. La vie enivrante des voyages se-

rait mortelle à l'artiste, s'il ne rencontrait pas ces remèdes lénitifs sur son chemin. Le célèbre voyageur Caillaud me racontait un jour une histoire que beaucoup d'autres peuvent raconter, avec d'autres noms et d'autres pays. Cet explorateur de l'Égypte, négligeant les fausses indications de la carte de Bruce, avait enfin découvert le chemin qui conduit à la presqu'île de Méroé, berceau des gymnosophistes, selon Hérodote. Tous les voyageurs, Bruce en tête, niaient l'existence de Méroé; on la traitait de fabuleuse. Caillaud, monté sur un dromadaire et n'ayant qu'un Arabe pour guide, aperçut un soir les pointes de plusieurs pyramides qui ne pouvaient appartenir qu'à Méroé. Sa joie fut immense. « Enfin, se disait-il, je vais, moi, obscur orfévre, je vais fouler un sol sacré, vierge depuis vingt-cinq siècles ! je vais voir ces nopals privilégiés où les antiques Égyptiens trouvaient le scarabée vert. Quelle gloire pour moi ! quel triomphe pour la science ! » Et le voyageur était saisi de cette fièvre d'artiste qui brûle le sang, dans les heures solennelles des grands pèlerinages. Il arrive; il descend de dromadaire, essuie des larmes de joie, pour mieux examiner la première pyramide, et aperçoit sur la base une jeune Anglaise qui la regardait aussi, mais avec un lorgnon, en disant : *Very nice!* L'éclat de rire que poussa Caillaud le guérit subite-

ment de sa fièvre. Il y avait là toute une colonie d'Anglais qui buvaient du champagne, et portaient des habits noirs et des gants blancs !

Il est permis de comparer les petites choses aux grandes, dans le pays de Virgile; ainsi, après Caillaud, je puis parler de mon aventure.

Après une de ces journées d'émotion qui donnent l'insomnie aux nuits, je rencontrai à Via-Larga un de ces joyeux amis qu'on improvise en voyage en leur demandant du feu sur le pont d'un paquebot. Nous nous serrâmes affectueusement les mains, comme si nous eussions fait ensemble le tour du monde, et, comme j'ignorais son nom, je l'appelai *mon cher ami.*

Après l'insignifiant prélude de toute rencontre, il me désigna un palais à sa droite, en me disant :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est le palais Riccardi, lui dis-je.

— Tiens ! reprit-il, cela ressemble à une prison. Quelle rage avaient-ils de construire des palais si sombres?

— Ah ! mon cher ami, lui dis-je, les palais Riccardi, Pitti, Strozzi, étaient bâtis en prévision des luttes civiles, et, au dehors, ils ressemblent à de petites forteresses à l'usage des bourgeois.

— Tiens ! fit mon ami, en voilà une que je ne sa-

vais pas! cela ressemble un peu à la maison de M. Pourtalès, rue Tronchet.

— Et comment vous traite le séjour de Florence?

— Assez bien, assez bien; c'est une ville charmante; il paraît qu'on parle très-bien l'italien; on m'a cité le proverbe...

— *Lingua romana in bocca toscana...*

— C'est cela; je l'avais oublié; il est vrai que je ne sais pas l'italien; mais c'est inutile en Italie, tout le monde y parle français.

— Où êtes-vous logé?

— Chez madame Hombert, *porta Rossa...* Est-ce que je prononce bien?

— A merveille. Vous n'avez commis que deux petites fautes de prononciation... Vous amusez-vous à Florence?

— Je ne m'ennuie pas. Cette ville me plaît beaucoup, les rues sont très-propres. Il y a de belles boutiques. La vie n'y est pas chère. On dîne très-bien pour cinq pauls, et beaucoup mieux qu'au Palais-Royal, aux Cinq-Arcades. J'ai acheté pour ma femme un chapeau de paille trente francs; on me le ferait cent cinquante rue Vivienne... Ah! je viens de voir une chose bien curieuse...

— Quoi donc?

— La foire aux fromages de parmesan, sur la place

du marché. C'est vraiment curieux. On m'en avait parlé à Rome. Connaissez-vous ça?

— Non.

— Ah! il faut aller la voir; ça mérite d'être vu. Figurez-vous qu'ils font, avec des piles de parmesan, des colonnes, des pilastres, des portes, que sais-je, moi? un temple bâti en fromages; et, à mesure qu'on achète, le temple se démolit pièce à pièce, et va saupoudrer les *brodo*, les *minestra*, sur toutes les tables d'hôte et dans tous les restaurants. Savez-vous ce que rend le commerce du parmesan?

— Non.

— Quatre millions de notre monnaie. Il est vrai qu'on le met à toute sauce, en Italie.

— Oui, j'avais remarqué cela... Mais il paraît que vous ne perdez pas votre temps à Florence?

— Oh! en voyage, je ne laisse rien perdre; et, le soir, j'écris tout sur un petit album pour ma femme... Hier, j'ai vu tailler la *pietra dura*. C'est encore très-curieux... Avez-vous vu tailler la...?

— Non.

— Avez-vous visité la manufacture de porcelaines?

— Non.

— Mais vous n'avez donc rien vu? à quoi donc passez-vous votre temps ici?

— Au café Donet. Il y a beaucoup de nos compa-

triotes, et nous causons France et Paris, en fumant.

— Allez voir la manufacture de porcelaines; on y fait de la plus belle marchandise qu'à Sèvres et en Angleterre... Oh! ne riez pas... c'est un fait reconnu. La porcelaine de Florence a toujours joui d'une grande réputation... Vous ne saviez pas cela?

— Non, mon ami.

— On la demande aux Indes, pour les tables riches; les Anglais vous le diront, eux qui sont jaloux de tout!...

— J'irai voir la manufacture.

— A votre retour, si vous passez *via Romana*, demandez le cabinet d'anatomie... car je suppose que vous ne l'avez pas vu.

— C'est vrai.

— Il n'a rien vu!... Mais vous n'êtes pas curieux!

— Ah! quand on a vu Paris! dis-je avec un profond accent de mélancolique enthousiasme.

— C'est juste! Aussi je ne vous dirai pas : Allez voir le jardin Boboli, allez voir les Caschines, parce que, lorsqu'on a vu nos Tuileries et nos Champs-Élysées, il n'y a plus d'arbres à voir; mais le cabinet d'anatomie! oh! c'est autre chose! Tous les chirurgiens viennent étudier la nature, là, sur la cire, une

cire qui fait peur comme une chair morte. Ce cabinet a coûté des millions... J'oublie, en causant, que j'ai une visite à rendre, là... *via di Cocomero...* Quels drôles de noms ils donnent à leurs rues!... Nous nous rencontrerons au café Donet, n'est-ce pas? et à bientôt.

Et mon ami me quitta lestement, et d'un air de triomphateur. Que de choses il avait apprises à un ignorant !

Un jour, à mon grand regret, je pris mon bâton de pèlerin, pour quitter Florence avec le dessein bien arrêté de ne plus la revoir. C'est la seule ville à laquelle j'aie dit adieu sans retour. Au lieu des joies de mes jeunes souvenirs, j'y trouverais les mornes tristesses de l'âge mûr. Vue de loin, cette délicieuse ville m'apparaît encore dans son auréole d'azur; je n'y apporterai pas mes nuages du Nord. Une réflexion adoucissait l'heure de mon départ : — j'allais à Rome, la ville de mes rêves d'enfant et que je connaissais déjà, païenne ou chrétienne, avant de l'avoir vue, comme si je l'eusse habitée, sous Auguste et sous Léon X. Ma première étape de pèlerin sur la crête apennine était le village de Poggi-Bonzi. Je suivais une pente assez rude qui me conduisit à un point culminant où l'horizon s'agrandit autour de moi. Je m'arrêtai pour regarder en arrière, et Flo-

rence, la ville que je ne voulais plus revoir, m'apparut dans un lointain lumineux, avec ses tours, ses coupoles, ses clochers, ses collines, qui découpaient leurs arêtes vives sur un fond d'horizon d'une limpidité admirable. Je connaissais le charme de tout ce que je quittais; j'allais à l'inconnu, chose toujours triste; une défaillance me saisit, et je fis quelques pas dans le sentier du retour et du parjure. Je voyais Florence sous un aspect tout nouveau; la cité femme, parée des grâces du printemps, moitié à l'ombre, moitié au soleil, m'attirait à elle avec les irrésistibles séductions d'une Circé chrétienne; le nom de *Roma*, prononcé à mon oreille par un pâtre des Apennins, me remit sur la bonne voie, et je me sentis heureux et fier de fouler la *semite* fleurie que suivit Raphaël lorsqu'il abandonna Florence pour aller peindre, dans la sacristie du Dôme de Sienne, la sainte histoire du pape Pie II. C'était alors le beau temps, comme disent tous les vieux; on ne prenait pas le chemin de fer de Florence à Livourne pour courir à la vapeur jusqu'à Civita-Vecchia et remonter à Rome en express-train. On suivait cette route de contrastes et de surprises que le piéton parcourait en huit jours et qui l'initiait à tous les secrets de l'Italie intérieure et de tout le désert étrusque. La vapeur a détruit Porsenna, Annibal, Catilina, et son lieutenant Manlius,

qui avait relégué à Poggi-Bonzi son aigle d'argent, *aquilam argenteam*, ce fétiche de la conspiration, si bien raillé dans la *Catilinaire*. A la seconde étape, on arrivait à Sienne, autre Florence, qui s'est retirée, comme une anachorète, sur une cime des Apennins, pour s'entretenir de son passé, à l'ombre de son merveilleux Dôme, en montrant à l'angle de ses murs le blason de son municipe, la plus noble de toutes les armoiries, la louve allaitant les gémeaux de Rome. On descendait de Sienne dans les gorges désolées et les marécages de Riccorsi, où passèrent les Gaulois d'Annibal, ceux de la Gaule Transpadane, aujourd'hui Piémontais; on côtoyait le lac de Bolsena et ses deux îles vertes, berceau des adeptes de l'immortalité; et Montefiascone, aux riches vignobles. On traversait la lande volcanique qui descend de Radicoffani et ressemble au chemin de l'enfer; on retrouvait la vie sur les hauteurs de Ponte-Centino, limite des domaines de Porsenna; on retombait dans la mort en gravissant la sombre forêt de Viterbe par un chemin bordé de croix funèbres, la forêt des drames anciens, toute pleine de vieilles légendes d'assassinat; on découvrait à travers les arbres le cratère de Vico, changé en lac sulfureux; on passait en courant sur Ronciglione, qui garde le souvenir d'un incendie, comme un village du Palatinat; puis, l'im-

mense horizon annonçait quelque chose d'émouvant, tout près d'apparaître; Baccano se révélait au milieu de sa plaine de verdure; Baccano, où se réfugia le pape, après le sac de Rome, en 1527; enfin, on éprouvait un saisissement ineffable lorsque, des hauteurs de la Storta, on voyait poindre le dôme de Saint-Pierre, cette huitième colline que Michel-Ange a ajoutée à la ville de Romulus. Dans ce voyage de Florence à Rome, il y avait certainement beaucoup de privations à subir, beaucoup d'aubergistes affamés à plaindre, beaucoup de lits pierreux et brûlés par l'insomnie, beaucoup de jeûnes et d'abstinences non indiqués dans le calendrier de Rome; mais la jeunesse qui voyage est friande de ces ennuis qui deviennent les voluptés de l'arrivée; avec quels éclats de rire on entendait, à Riccorsi, une voix de pauvre aubergiste qui répondait piteusement : « Je n'ai rien, » à des piétons expirant de faim ! Quiconque ne portait pas dans ses bagages de quoi nourrir l'aubergiste passait à l'état d'Ugolin, moins les enfants. Qu'es-tu devenu, café *di Buon-Gusto*, café d'*Acqua-Pendente*, où je fus porté en triomphe par le peuple, qui m'avait vu prendre une tasse de chocolat et donner généreusement deux sous au garçon? C'était un dimanche des Rameaux; on me fit escorte jusqu'à San-Lorenzo-Rovinato (Saint-Laurent-le-Ruiné); triom-

phateur et cortége, nous étions tous dans l'état de ce village; mais que de gaieté partout, sur les visages et dans le ciel! quelles richesses nous pleuvaient du soleil, ou montaient en parfums du fond des abîmes de verdure! Tous les buffets des stations, toutes les vingt minutes d'arrêt ne m'ont jamais donné de joies pareilles. Qu'es-tu devenue aussi, humble auberge de Bolsena, où le maître nous servait avec tant d'orgueil une grillade de poissons sulfureux faits avec des arêtes? Fermée sans doute pour cause de chemin de fer. On se levait de table sans avoir rompu jeûne, c'est vrai; mais quel dessert! On allait au bord du lac respirer les senteurs pénétrantes des pins et des orangers; on admirait ces beaux paysages qui ont posé devant Poussin, l'hôte chéri de Bolsena; et on se servait, comme plat de consolation, cette pensée si douce : «Demain, je dînerai à Rome, *via di Condotti*, chez Lepri, le célèbre restaurateur des élèves de Monte-Pincio.» Ce mot magique, Rome! infuse le courage au cœur le plus énervé. C'était le mot que jetait Annibal à ses soldats sur cette rude voie apennine. A son époque, les fournisseurs et les Ouvrard n'existaient pas; on ne connaissait pas les fourriers de logements, les vaguemestres, les intendants de subsistances, les pourvoyeurs de riz et de sel. Polybe et Tite-Live ne disent pas un mot là-des-

sus et ne nous donnent aucun détail; le Thiers ancien nous manque. Comment dînaient les vainqueurs de la Trebia, du Tésin, de Trasimène, ces Gaulois doués d'une faim homérique? Les troupeaux de bœufs étaient rares dans ces montagnes pelées; les villages étaient abandonnés, les étables vides. Bêtes et gens, tous fuyaient à l'approche du terrible Carthaginois. L'aïeul même de mon aubergiste de Riccorsi et de mon cafetier d'Acqua-Pendente avaient déserté leur poste pour ne pas être dévorés par les lions bipèdes de Barca. Il y avait alors, dit l'histoire, beaucoup de séditions dans cette armée toujours victorieuse, mais toujours affamée, et Annibal calmait ces impatiences avec un seul mot, Rome! Du haut des Alpes, la pointe de son épée leur désignait les riches plaines arrosées par l'Éridan; du haut des Apennins, elle montrait Rome à l'horizon; et les plus mutins buvaient l'eau du torrent, relevaient la tête ou s'endormaient pour rêver d'un souper romain.

Pendant vingt ans, ce rusé Annibal leur a servi le même repas.

Aujourd'hui, c'est-à-dire avant le chemin de fer, les *vetturini* font la même plaisanterie punique aux voyageurs affamés qui vont de Florence à Rome.

La vapeur vient de briser cette tradition. Il y a des buffets sur l'autre route, la route de la mer; le corps se nourrit et l'esprit subit le jeûne.

Les Anglais prennent aujourd'hui la route de la mer, et, de Florence à Rome, ils ne trouvent que Livourne, la ville des marchands et des colporteurs.

---



# UN SOUVENIR

# DE L'ADOLESCENCE

A l'âge heureux qui suit l'enfance, j'aimais à me promener sur le port de Marseille, pour regarder les vaisseaux. C'était un triste spectacle, en 1814. Hudson-Lowe, l'amiral, se faisait alors le geôlier de Marseille, en attendant Napoléon; sa flotte, disséminée à l'horizon, ôtait tout espoir de sortie aux bâtiments de la marine marchande. Le commerce expirait de langueur. Rien au monde de tristê comme une longue succession de navires désarmés. Le quai de Marseille ressemblait à une Thèbes navale; ce n'était que ruines, silence, solitude, désolation.

A l'angle du môle de la Bourse était ancré mélancoliquement un vaisseau qui avait joué un rôle brillant sur toutes les mers, et qui, depuis le blocus anglais, dépérissatt à vue d'œil, et laissait emporter

chaque jour au flot dévorant quelque parcelle de sa coque nue. C'était *le Solide*, célèbre par son voyage autour du monde. J'avais lu, avec cette curiosité du jeune âge, les aventures du *Solide*, dans trois *in-quarto* que le gouvernement avait envoyés à la bibliothèque publique. Je m'étais intéressé à ce navire, comme s'il eût vécu de la vie miraculeuse de son aîné *Argo;* je l'avais suivi, en imagination, sur l'océan du Sud ! je croyais être entré avec lui dans l'archipel des *Marquises de Mendoce*, lorsque les jeunes filles insulaires se jetaient à la nage pour le visiter, et que le grand mât goudronné ressemblait à l'arbre enchanté de la forêt du Gnide. Je connaissais donc parfaitement l'odyssée du *Solide*; mais j'ignorais qu'il fût ancré dans le port de Marseille, sur cette même palissade où je me promenais tous les jours.

J'entrais quelquefois dans un café du port, pour faire une partie de dames ou d'échecs; il y avait beaucoup de marins désœuvrés, ruines vivantes entassées par la guerre devant d'autres ruines. Je vénérais beaucoup ces marins, et j'écoutais dans l'extase les éternels récits de leurs courses d'autrefois. J'aimais surtout à causer avec le célèbre capitaine Mordeille, ce corsaire qui fut si souvent redoutable aux Anglais. Mordeille voyait en moi le plus jeune et le plus complaisant des auditeurs, et il abusait quel-

quefois de mon inébranlable constance à l'écouter. Il méprisait souverainement la marine marchande; il avait été décoré par Napoléon, après quinze abordages victorieusement accomplis; aussi daignait-il rarement se mêler aux groupes dont les conversations ne roulaient que sur les voyages du Levant et du Cap.

Un jour, comme le capitaine Mordeille me racontait pour la vingtième fois son dernier abordage, un homme que je ne connaissais pas entra, serra la main du corsaire et s'assit avec nous, en demandant du café.

— Eh! bonjour, Masse! dit Mordeille. Comment ça va?

— Pas trop bien, j'ai fait une petite maladie, répondit l'autre; je crois que nous nous faisons vieux.

A ce nom de Masse, je regardai fixement l'habitué convalescent, et son visage, son teint, sa voix, ses mains, ses habits, tout chez lui me parut remarquable.

— C'est à coup sûr un personnage historique, dis-je en moi-même; questionnons. — Je lisais l'autre jour, dis-je à Mordeille, le voyage du *Solide;* il y avait à bord un capitaine qui portait le nom de monsieur.

— Mais c'est lui-même, dit Mordeille.

— C'est moi, dit l'habitué ; je commandais *le Solide*, en second, sous le capitaine Marchand.

— Comment, c'est vous ! m'écriai-je avec toute la fraîche et vive émotion de mes quatorze ans. Vous êtes M. Masse, qui a donné son nom à une des îles de l'archipel de la Révolution !

M. Masse accompagnait ma demande de signes de tête affirmatifs et chargeait sa pipe.

— Vous avez doublé le cap Horn !

Signe affirmatif.

— Vous avez passé le détroit de Magellan !

Nouveaux signes.

— Vous avez découvert l'île Baux !

Toujours des signes.

— Vous avez découvert la pointe Élisée !

— Eh ! oui, oui, c'est moi ; il faut bien que ce soit quelqu'un.

— Comment ! vous avez fait tout cela, et vous êtes ici, à prendre du café avec nous !

— Et où voulez-vous que je sois ?

— Ah ! c'est superbe ! permettez-moi de vous serrer la main.

Le capitaine Mordeille fut jaloux de cet hymne d'exclamations que j'entonnais à la gloire de Masse ; il se jeta à l'abordage sur notre colloque pour le sabrer.

— Eh! mon Dieu! dit-il en s'adressant à moi, que diriez-vous si je vous racontais ma prise de *la Ville-de-Vevey*, qui avait seize canons; moi, je commandais *le Jean-Bart*, une mouche grande comme cette table, j'avais six canons et deux pierriers à l'avant... Écoutez, écoutez; vous regardez toujours M. Masse... Figurez-vous que j'arrivais, bâbord amures...

— Capitaine, lui dis-je respectueusement, vous m'avez raconté la prise de *la Ville-de-Vevey* hier au soir, là... Permettez-moi de demander à M. Masse des nouvelles du navire *le Solide*. Qu'est devenu votre beau *Solide*, capitaine Masse?

— *Le Solide?* répondit Masse. Eh! il vous crève les yeux; le voilà!

A travers la vitre du café, il me montra le vaisseau amarré à l'anneau du quai.

J'ouvris la porte, et en deux sauts je touchai de mes mains l'arrière du *Solide*. Le nom était à demi effacé, et couvert de filasses flottantes. Ce n'était plus que l'ombre d'un navire; pourtant ce fantôme avait conservé une dignité qui l'élevait au-dessus de ses voisins.

L'échelle pendait à tribord; je montai, je m'assis sur un tronçon de cabestan, et je m'ensevelis dans

de mélancoliques réflexions, comme un voyageur sur une corniche de Babylone ou de Persépolis.

C'est qu'il y a bien plus d'intérêt autour du cadavre d'un vaisseau qu'autour des ruines d'une ville. La pierre a toujours été morte, même dans ses beaux jours d'architecture; mais un vaisseau a fait sa vie comme nous; il a parlé aux mers par l'organe de sa proue d'airain; il a tressailli de joie aux brises favorables; il a reçu le baptême aux acclamations du môle; il a souffert comme tout ce qui est mortel; il a subi de cruelles maladies; il a connu toutes les chances de bonheur et de malheur, comme un être organisé. Aussi, lorsque ce Bélisaire, qui fut triomphant, étend sa dernière vergue comme une main solliciteuse, et frissonne sous ses haillons, à l'amarre d'un port, autrefois témoin de sa gloire, oh! alors, on lui accorde la même pitié qu'aux héros dont l'infortune est accomplie; on pleure sur lui; on touche avec respect son squelette vénérable; on le console de la voix et du regard : surtout si ce vaisseau s'est élevé au-dessus du vulgaire; s'il se nomme *le Victory*, comme le tombeau de Nelson; *le Muiron*, comme la frégate orientale de Bonaparte; *le Solide*, comme le navire de Marchand!

Il me vint encore une idée qui me sourit. Je descendis au café voisin, pour prier le capitaine Masse

de vouloir bien me raconter succinctement le voyage du *Solide*, sur les mêmes planches qui avaient résonné sous les pas de l'infortuné Marchand. Masse se rendit complaisamment à mon caprice; il m'accompagna sur le pont du navire, et s'assit à mon côté.

Le capitaine Masse avait rapporté de ses voyages une figure extraordinaire; on aurait dit qu'il s'était composé une physionomie de toutes les physionomies de l'univers. Ses joues et son front tatoués, son teint de cuivre, son front chauve, son regard impassible, le faisaient ressembler à un Cacique en redingote marron. C'était comme un vieux sauvage habillé. Il ne s'exprimait jamais qu'en provençal; il ne dédaignait pas la langue française, il l'ignorait. Sa diction était lente, et il racóntait sans s'émouvoir les plus terribles scènes de sa vie orageuse. La joie ou la douleur n'avaient qu'une même corde dans sa voix.

Il me fit son odyssée, et j'aurais voulu l'écrire sous sa dictée, pour donner au public l'œuvre la plus originale qui ait été faite. La parole abondante et calme du vieux capitaine se colorait d'images pittoresques, grandes comme l'horizon de l'Océan; mais lui ne savait pas de quelle poésie inouïe il colorait la simplicité majestueuse de son récit. Il croyait dire des choses vulgaires; il parlait de la mer, de tem-

pêtes, de combats, d'archipels lointains, comme on parle des instruments de sa profession, sans enthousiasme et sans orgueil. M. Masse était plus grand qu'Homère, à mes yeux.

C'est ainsi qu'il me fit descendre avec lui sur ce grand chemin atlantique, ornière défrichée par Vasco de Gama, et qui a pour rebords l'Amérique d'un côté, et de l'autre le continent africain. J'éprouvais une singulière émotion en écoutant le récit de ce long voyage à bord de ce *Solide*, si plein, alors, de mouvement et de vie, aujourd'hui, triste ruine entourée de silence et de désolation.

M. Masse ne m'apprit d'abord que ce que je savais déjà, moi qui avais lu dix fois le voyage de Marchand.

— Je crois, lui dis-je, que le journal du capitaine finit à Botany-Bay, ou au Van-Diemen, comme la narration que vous venez de me faire. D'où vient que vous vous arrêtez là aussi? N'y a-t-il plus d'aventures à me conter, après la Nouvelle-Hollande?

Masse poussa un soupir, et des larmes tombèrent dans les plis de ses joues cuivrées.

— Écoutez, me dit-il après une longue pause, je vais vous dire maintenant ce que vous ne savez pas.

Je me rapprochai de lui avec un frisson, car la voix de Masse était altérée comme celle d'un homme qui se débat sous l'obsession d'un terrible souvenir.

Il reprit la parole et dit :

— Nous étions arrivés à l'île de France, et ce qui nous restait à faire de chemin pour entrer à Toulon nous paraissait si peu de chose, que nous nous livrions à la joie. Nous avions fait un voyage des plus heureux; nous avions découvert de nouveaux archipels; nous avions avantageusement commercé dans les pelleteries sur les côtes de la Chine; les piastres roulaient; il semblait que nous avions le Pérou à bord. Nous ne devions nous arrêter à l'île de France que le temps nécessaire pour nous ravitailler.

» Le soir, le capitaine Marchand me pria de l'accompagner au café de la Marine. Je le suivis. Nous prîmes ensemble quelques rafraîchissements; puis il me pria de l'attendre un instant, et il entra par une porte du fond dans l'intérieur de la maison. J'attendis trois heures avec une patience de Job. Minuit allait sonner; tous les habitués étaient sortis; j'étais seul devant ma table, et le maître du café me regardait d'un air significatif dont je compris l'intention. Ne voulant point commettre d'indiscrétion d'aucune

sorte, je payai nos rafraîchissements et j'allai coucher à bord.

» Le lendemain matin, à neuf heures, je me promenais sur le débarcadère en fumant ma pipe, et, comme je regardais du côté du café, j'aperçus le capitaine qui en sortait, dans un état de grande agitation. Je crus qu'il y avait dans ce mystère quelque intrigue d'amour, dont je ne devais pas avoir l'air d'être instruit. Cependant, je marchai vers le capitaine, qui parut surpris de me voir.

» — Vous m'avez attendu? me dit-il d'un air effaré.

» — Attendu! répondis-je en riant; eh! je n'ai pas eu tant de patience.

» — Ah! c'est juste! Oui... vous avez bien fait... Comment avez-vous passé la nuit, mon cher Masse?

» — Très-bien, à bord; et vous, capitaine?

» — Moi... mais... pas mal...

» — Ah! capitaine! capitaine! vous aviez donné le bon exemple aux iles Marquises de Mendoce, mais je crois qu'ici vous vous relâchez un peu de votre sévérité. Les créoles sont plus dangereuses que les Mendoçaines.

» Marchand garda le silence, et son visage resta sérieux.

» J'ajoutai aussitôt :

» — Pardon, capitaine, je suis indiscret; mettez que je n'ai rien dit.

» Marchand me prit par la main, et m'entraîna mystérieusement dans un lieu écarté. Nous nous arrêtâmes; il croisa ses bras, et, me regardant fixement, il me dit :

» — Devinez ce que j'ai fait cette nuit?

» — Quelque tour de jeune homme, sans doute.

» — J'ai joué.

» — Eh bien, il n'y a pas de mal là.

» — J'ai perdu.

» — Beaucoup?

» — Tout ce que j'avais...

» — C'est un malheur.

» — Et ce que je n'avais pas.

» — C'est une faute.

» — Je dois mille piastres au jeu.

» — Il faut les payer.

» — Oui, mais avec quel argent?... Il faut les payer ce soir... entendez-vous, ce soir!

» — J'ai cinq cents piastres à vous offrir; cela vous suffit-il?

» — Il m'en faut encore cinq cents; donnez-les-moi toujours; je comblerai le déficit; j'ai des marchandises à moi... Et puis il me faut quelque argent pour me remettre au jeu; je veux me rattraper. Ces Anglais

jouent comme des imbéciles; il faut être damné pour perdre contre eux. Cette nuit, je leur gagne cent mille francs, et nous mettons à la voile demain.

» Je ne fis point d'objection à Marchand, je lui donnai rendez-vous au café, et je le quittai pour aller chercher mon trésor, mes économies de trois ans. Pendant toute la journée, je ne le revis plus; à neuf heures du soir, il m'envoya un matelot avec un billet. Je remis au porteur la somme promise, que je connaissais pour l'homme de confiance du bord; il se nommait Cyprien Delon.

» J'attendis le lendemain avec une impatience extrême. Je me promenai depuis l'aube jusqu'à cinq heures du soir devant le café sans voir arriver le capitaine. J'étais dans des angoisses mortelles. L'ordre de mettre à la voile avait été donné; l'équipage faisait ses préparatifs de départ.

» Enfin, un peu avant le coucher du soleil, je vis le capitaine sortir du café. Il était dans un état affreux : lui, que je n'avais jamais vu pâlir dans les grands dangers, était en ce moment blême comme un cadavre. Il me fit signe de le suivre. Nous nous acheminâmes, sans parler, du côté des arbres, vers les Pamplemousses. J'attendais qu'il parlât; je n'osais l'interroger.

» — Eh bien, me dit-il, lorsque nous fûmes dans un lieu désert; eh bien, j'ai tout perdu!... tout!... Comprenez-vous, mon ami? tout!

» — Je crois comprendre.

» — Non, vous ne comprenez pas. J'ai fait débarquer les marchandises, je les ai vendues; j'en ai touché l'argent, et je l'ai perdu.

» — Ah! mon pauvre capitaine, m'écriai-je, qu'avez-vous fait!

» — J'aurais joué *le Solide*, si j'avais pu le porter sur ce tapis vert.

» — Et qu'allons-nous devenir maintenant?

» — Soyez tranquille, Masse, j'ai mis tout en règle. Vous serez content de moi.

» — Ah! il y a de l'espoir encore d'arranger vos affaires?

» — Bah! de l'espoir! il n'y a plus d'espoir pour moi... plus!... Faut-il être proscrit du sort!... Pourquoi n'ai-je pas péri, comme Lapeyrouse? Pourquoi n'ai-je pas été asssasiné à Owi-Hée, comme Cook? Ah!... j'ai passé, la sonde à la main, dans le détroit de Magellan, sans perdre une écaille de mon vaisseau; j'ai relevé les côtes de la Chine; j'ai couru dans tous les archipels de la mer du Sud; je suis descendu dans l'océan Indien; j'ai fait le tour du globe sans trouver un écueil, et je viens me briser

là, contre une table de jeu! et j'y perds corps et biens!... et l'honneur!

» Le capitaine avait appuyé son front contre un arbre, et il pleurait.

» — Dites-moi, capitaine, croyez-vous que je puisse faire quelque chose, moi, pour adoucir votre malheur?

» — Oui, oui, mon cher Masse... Tenez, voilà trois lettres... il y en a une pour la maison Baux, de Marseille... une pour ma famille, une pour vous... Ce sont des instructions...

» — Vous comptez donc rester à l'île de France? lui dis-je vivement.

» — Oui, je compte y rester.

» Et il dit cela sèchement, et avec un sourire affreux. Je ne pus, moi aussi, supporter le poids de la douleur; je m'assis au pied d'un arbre; j'appuyai mon front sur mes mains, mes mains sur mes genoux, et je pleurai comme un enfant.

» Une forte détonation me fit relever brusquement la tête : le capitaine Marchand était étendu à cinq pas de moi, la tête fracassée d'un coup de pistolet.

» Pourquoi vous parlerais-je de mon désespoir? Trouverais-je, d'ailleurs, des mots pour le peindre? Vous figurez-vous combien j'ai dû souffrir, en ramenant en France ce vaisseau, où tout me parlait d'un

ami que j'avais accompagné sur tous les points du globe, et que j'avais enseveli dans une île de la mer des Indes, après une aussi horrible catastrophe? Quinze ans se sont écoulés depuis; eh bien, c'est une douleur qui revient toujours, là, au cœur, à la même heure. Les chagrins que nous rapportons de la mer sont éternels... »

Le capitaine Masse se tut, avec la gravité solennelle d'un chef indien ou d'un pasteur arabe qui vient de faire un récit; et moi qui avais tant aimé le capitaine Marchand, je demeurai longtemps muet de douleur, immobile, les yeux fixés sur un débris d'échelle qui pendait dans l'entre-pont.

FIN

# TABLE



